

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention - sciences de l'information et des bibliothèques

Spécialité - cultures de l'écrit et de l'image

Valmy, la naissance d'un mythe orléaniste et républicain (1830-1848)

Elise Meyer

Sous la direction de Christian Sorrel
Professeur d'histoire contemporaine – Université Lumière Lyon 2

Remerciements

Je remercie en premier lieu mon directeur de mémoire, M. Christian Sorrel, pour m'avoir soutenue dans mon projet durant ces deux dernières années. Il m'a offert sa confiance et a su me prodiguer les bons conseils.

Je tiens particulièrement à remercier Mme Claire Dépalle, chargée de muséographie au centre historique « Valmy 1792 », qui a été d'une formidable gentillesse, ainsi que toute l'équipe de la médiathèque de Sainte-Menehould.

J'aimerais également dédier ce mémoire à Mme Isabelle Laboulais, professeur d'histoire moderne à l'Université de Strasbourg, qui m'a aidée à faire mes premiers pas sur ce sujet si intéressant qu'est la bataille de Valmy.

Je ne peux m'empêcher d'évoquer également M. Robert Steegmann, professeur d'histoire contemporaine en khâgne au lycée Fustel de Coulanges à Strasbourg, qui m'a donné non seulement le goût de l'histoire, mais qui est également à l'origine de mon intérêt pour Valmy.

Enfin, je ne peux terminer cette série de remerciements sans remercier de tout cœur mes relecteurs et mes proches qui m'entendent discuter de ce sujet depuis plusieurs années. Merci Aloïs, Manu, Heizie, Manon, Léna, Mélanie, Laure, Johanna et Anaëlle, ce mémoire et le précédent vous doivent beaucoup.

Résumé :

La bataille de Valmy (20 septembre 1792) n'était pas une bataille appréciée des Français avant 1830, contrairement aux grandes batailles napoléoniennes. Gagnée par un traître, Dumouriez, et faisant l'objet de nombreuses rumeurs, elle a lentement sombré dans l'oubli. C'est pourtant cette bataille que Louis-Philippe Ier choisit comme faire-valoir républicain lorsqu'il monte sur le trône. Le but de ce mémoire est donc de montrer comment Louis-Philippe s'est servi du souvenir de cette bataille et pourquoi il en a finalement été dépossédé par l'opposition républicaine qui, comme on le sait, le transforma en véritable mythe durant la IIIe République.

Descripteurs : Bataille de Valmy – Mémoire – Mythe – Monarchie de Juillet – 1830 – 1848 – Louis-Philippe Ier

Abstract :

Before 1830, unlike the great victories of Napoleon, the French people did not use to commemorate the Battle of Valmy (20th September 1792). On the contrary, the Battle of Valmy had soon been forgotten. Its memory was too complicated to carry : the battle had been won by Dumouriez the traitor and there were too many rumors going round about it. However, it is that very battle that Louis-Philippe I chose to put in the spotlight when he became king. This report aims to show how Louis-Philippe used the Battle of Valmy and why the republican opposition made it its in the course of the III Republic, shaping it into the myth we know today.

Keywords : Battle of Valmy – Memory – Myth – July Monarchy – 1830 – 1848 – Louis-Philippe I

Droits d'auteurs



Cette création est mise à disposition selon le Contrat : **« Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 2.0 France »** disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr> ou par courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA.

Sommaire

INTRODUCTION.....	9
PARTIE 1 : VALMY, FAIRE-VALOIR RÉVOLUTIONNAIRE DE LOUIS-PHILIPPE IER.....	13
I) La montée sur le trône de Louis-Philippe et ses conséquences.....	13
1) <i>La bataille oubliée</i>	<i>13</i>
2) <i>Les premières déclarations du nouveau roi</i>	<i>15</i>
3) <i>Valmy, lieu de visite officiel du roi.....</i>	<i>18</i>
II) La victoire du duc de Chartres	22
1) <i>Ce que fit le lieutenant-général le 20 septembre 1792</i>	<i>22</i>
2) <i>Un épisode modifié par les biographes.....</i>	<i>25</i>
3) <i>Une référence constante dans les textes de propagande</i>	<i>30</i>
III) Les grands projets du roi	34
1) <i>Valmy au musée historique de Versailles.....</i>	<i>34</i>
2) <i>Un nom omniprésent</i>	<i>39</i>
PARTIE 2 : VALMY AUX YEUX DE L'OPPOSITION.....	43
I) Le mépris des légitimistes	43
1) <i>La diffusion des légendes noires.....</i>	<i>43</i>
2) <i>Un épisode volontairement tu</i>	<i>46</i>
II) Un moulin et un perroquet : Valmy dans la caricature	47
1) <i>Le poids de la caricature sous le règne de Louis-Philippe.....</i>	<i>47</i>
2) <i>La figure du perroquet</i>	<i>49</i>
3) <i>La présence discrète mais significative des références à Valmy</i>	<i>52</i>
III) L'avis supposé du peuple	54
1) <i>Le message de la presse opposée au régime</i>	<i>54</i>
2) <i>Les réactions du peuple et de personnages isolés</i>	<i>58</i>
PARTIE 3 : LE ROI DÉPOSSÉDÉ DE SA BATAILLE	64
I) Le développement de l'histoire de la Révolution et des récits sur Valmy sous la Monarchie de Juillet	64
1) <i>Un épisode qui reste relaté dans l'histoire locale.....</i>	<i>64</i>
2) <i>La bataille de Valmy dans les récits des militaires.....</i>	<i>67</i>
3) <i>Les premiers historiens républicains de la Révolution.....</i>	<i>70</i>
II) Le début d'un mythe républicain : la victoire du peuple en armes	75
1) <i>Valmy dans les écrits socialistes</i>	<i>75</i>
2) <i>La légende se diffuse à l'ensemble des historiens.....</i>	<i>80</i>
3) <i>L'Histoire de la Révolution de Jules Michelet.....</i>	<i>87</i>
CONCLUSION	91

SOURCES	93
BIBLIOGRAPHIE	99
TABLE DES ANNEXES	103
INDEX.....	128
TABLE DES MATIÈRES.....	131

INTRODUCTION

*Fils de la Révolution, vous d'aujourd'hui,
êtes-vous encore capables d'entendre,
sans gêne et sans peur,
ces fiers échos de la canonnade de Valmy ?*

Romain Rolland, *Valmy*, 1938.

Il est rare que la bataille de Valmy figure dans les panthéons actuels des grandes victoires militaires françaises, supplantée par les campagnes napoléoniennes et par les deux guerres mondiales. Pourtant, ce qui se joua le 20 septembre 1792 a peut-être sauvé la Révolution française. En déroute depuis plusieurs mois, l'armée révolutionnaire, menée en Argonne par le général Charles-François Dumouriez (1739-1823) s'est confrontée ce jour-là aux troupes austro-prussiennes, dirigées par le duc de Brunswick (1735-1806), au travers d'un formidable duel d'artillerie¹. C'est sur le tertre de Valmy, dominé par son célèbre moulin, que le général François-Christophe Kellermann (1735-1820) aurait brandi son épée, surmontée de son chapeau arborant un panache tricolore, et aurait crié « Vive la nation ! », afin d'unir ses troupes qui commençaient à défaillir. Selon la légende, ce cri inédit aurait été repris avec ardeur par l'ensemble des soldats. Stupéfaits par le courage des Français, les Prussiens auraient alors renoncé à un combat au corps-à-corps. En effet, le duc de Brunswick ne s'attendait pas à une telle résistance et décida, à la fin de la journée, de retirer ses troupes. Le hasard a voulu que le lendemain la République soit proclamée à Paris par la Convention, comme si la bataille avait permis à elle seule sa création. Goethe (1749-1832), qui avait lui-même assisté à la bataille, prédit alors que « de ce lieu et de ce jour date une époque nouvelle dans l'histoire du monde ». Quelques jours plus tard, les Prussiens sont épuisés, malades et affamés, Dumouriez leur ayant coupé leur principale route de ravitaillement. Des négociations sont ouvertes. Bien qu'elles échouent, elles permettent à Brunswick d'évacuer ses troupes hors de France² : la Révolution française est sauvée.

Valmy marque le début des victoires de l'armée révolutionnaire. En effet, après le départ des troupes de Brunswick, elle envahit la Belgique, ainsi que le nord de l'Italie, et conquiert plusieurs villes allemandes de la vallée du Rhin. Cependant, si victoire il y eut, ce fut une victoire avant tout défensive,

¹ « Brunswick, n'osant enlever de vive force le moulin de Valmy, essayait au moins d'ébranler l'adversaire par le feu de son artillerie, et ce feu, dit Kellermann, était le plus soutenu qu'on put voir », d'après A., CHUQUET, *Les guerres de la Révolution*, 2. *Valmy*, Paris, Librairie Leopold Cerf, 1887, p.209.

² J.-P., BERTAUD, *Valmy, la démocratie en armes*, Paris, Éd. Julliard, 1970, p.42.

contrairement à Jemmapes qui suivit peu de temps après. Peu meurtrière, elle n'impressionne pas par des faits d'armes héroïques et glorieux. De plus, les causes du retrait de Brunswick étant demeurées floues, la canonnade causa très vite le doute. Est-ce que l'enthousiasme révolutionnaire aurait effectivement touché Brunswick, qui n'aurait pas vu l'intérêt de « libérer » un peuple qui n'en n'avait pas l'envie, alors même que le regard de la Prusse se tournait vers la Pologne³ ? Les troupes austro-prussiennes avaient-elles atteint un tel degré d'épuisement que leurs chefs ont décidé de faire demi-tour ? Toujours est-il que cette bataille est aujourd'hui reconnue comme l'une des dates fondatrices de l'histoire nationale française et elle est encore aujourd'hui un symbole de la résistance populaire face à l'ennemi.

Cependant, ce doute créa énormément de torts pour la mémoire de la bataille de Valmy. Très vite, les contre-révolutionnaires réfutèrent la thèse d'une réelle défaite de l'armée de Brunswick, qu'ils jugeaient inconcevable pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il leur était difficile de croire que les révolutionnaires, puissent vaincre les troupes qui ont fait capituler Verdun, place forte jugée imprenable. Pour eux, les bataillons révolutionnaires n'étaient que des bandes de va-nu-pieds, oubliant la présence d'anciens membres de l'armée royale ainsi que la qualité de l'armement français, notamment de l'artillerie avec les canons Gribeauval. Ils n'arrivaient donc pas à trouver de raisons militaires à l'échec de l'armée des monarchies coalisées, jugée la plus performante d'Europe. De plus, l'armée des émigrés, dirigée par le prince de Condé, se méfiait de Brunswick, protestant et franc-maçon, avec lequel ils ne s'entendaient pas. La théorie du complot semble donc l'unique solution au problème posé par « cette prétendue bataille de Valmy »⁴. Dès lors, l'idée d'une fausse bataille est entretenue pendant des décennies. Le succès des légendes noires est d'autant plus fulgurant qu'il est rapidement alimenté par la rancœur des révolutionnaires eux-mêmes, qui ne peuvent pardonner la trahison de Dumouriez lorsque celui-ci passe à l'ennemi en avril 1793.

Pourtant, les références à la bataille de Valmy deviennent omniprésentes dans la bouche des hommes politiques de la III^e République, à tel point que la canonnade devient l'un des mythes fédérateurs du régime. Dans le précédent mémoire, nous nous étions attachée à démontrer comment la bataille de Valmy avait été utilisée dans les textes et les images de la III^e République et les raisons pour lesquelles elle a été progressivement oubliée par les Français après la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, nous nous étions peu attardée sur les raisons de ce succès à la fin du XIX^e siècle. Construire une légende dorée demande en effet bien plus de temps que d'élaborer une légende noire. En vérité, le destin de la

³ La guerre russo-polonaise de 1792 venant d'être remportée par la Russie et la confédération de Targowica, la Prusse aimerait réclamer une partie des terres polonaises à Catherine II. Durant l'hiver 1792, les troupes prussiennes finissent par envahir le nord de la Pologne. Le 23 janvier 1793, la Prusse signe un traité avec la Russie : il s'agit du deuxième partage de la Pologne.

⁴ Propos du comte de Neuilly, voir L., BERGES, *Valmy, le mythe de la République*, Toulouse, Éd. Privat, 2001, p.67 (Entre légende et histoire).

bataille de Valmy n'est initialement le fruit que d'un seul homme : le dernier roi des Français, Louis-Philippe Ier (1773-1850). Dès sa montée sur le trône, les discours de celui-ci abondent de références à la bataille. Les raisons de cet attachement sont avant tout politiques, car le nouveau roi doit montrer qu'il est l'antithèse de son prédécesseur, Charles X, et donc prouver qu'il est un homme aux positions libérales, inspirées de la Révolution française et non de l'Ancien Régime. Toutefois, ces références sont rapidement dénoncées par ses détracteurs ; Louis-Philippe se voit obligé de les délaisser progressivement. Cependant, il a tout de même réussi à populariser la bataille à long terme, à tel point que l'opposition républicaine commence à s'y intéresser, puis à s'en emparer, pour finalement lui donner le succès que l'on sait quelques années plus tard.

Aussi, l'objet de ce mémoire sera de comprendre comment la mémoire de la bataille de Valmy est passée du camp orléaniste au camp républicain. Quels enjeux se cachent derrière l'évocation de la première victoire des troupes de la Révolution ? Pour cela, il est nécessaire de faire l'inventaire le plus exhaustif possible des sources que nous pouvons disposer entre 1830 et 1848. Par conséquent, il faudra analyser les références à Valmy dans les imprimés de l'époque, que ce soit dans les mémoires de contemporains, les discours politiques, les livres d'histoire ou bien évidemment dans la presse, notamment dans les principaux journaux de Paris, tels que *La Presse*, *Le Siècle*, ou *Le Journal des Débats*.

Tout d'abord, nous montrerons comment Louis-Philippe Ier a sorti la bataille de Valmy de l'oubli, notamment lors de ses discours et dans la propagande orléaniste. Puis, il s'agira de voir pourquoi cette bataille a continué à être dénigrée et les raisons pour lesquelles une partie des Français a raillé le roi à ce sujet. Il sera donc nécessaire de faire l'examen de la presse de l'opposition (républicaine et légitimiste) et des écrits contre-révolutionnaires, afin d'établir ce qui lui est réellement reproché et l'impact que ces propos ont pu avoir sur la population. Enfin, nous verrons comment l'opposition républicaine s'est appropriée le souvenir de la bataille de Valmy, lui permettant de survivre à la monarchie de Juillet. Le rôle des historiens y étant prépondérant, une grande place sera faite aux livres d'histoire sur la Révolution française, de Thiers à Michelet en passant par les ouvrages écrits par les premiers historiens socialistes. Ainsi, nous pourrons comprendre comment Valmy a pu devenir un mythe républicain.

PARTIE 1 : VALMY, FAIRE-VALOIR RÉVOLUTIONNAIRE DE LOUIS-PHILIPPE IER

I) LA MONTÉE SUR LE TRÔNE DE LOUIS-PHILIPPE ET SES CONSÉQUENCES

Lorsque Dumouriez quitte la France pour l'Autriche, désertant l'armée républicaine, l'aura de la bataille de Valmy, qui fut sa première victoire, s'en retrouve profondément entachée. Progressivement, les propos des révolutionnaires se rapprochèrent de ceux tenus par les monarchistes à l'encontre de la bataille ; de formidable victoire, la bataille de Valmy fut réduite à une simple canonnade gagnée par chance ou truquée d'avance. Toutefois, son destin bascule lors des Trois Glorieuses.

1) La bataille oubliée

La Révolution se retourne contre Valmy

Dès le printemps 1793, la Convention a critiqué le déroulement de la bataille. Dumouriez, érigé alors en vainqueur principal de la bataille, s'est donné à l'ennemi le 4 avril, après avoir tenté de rétablir la monarchie constitutionnelle. Sa fuite faisant office de preuve, tous ses faits devinrent suspects aux yeux des Montagnards, y compris ses faits d'armes. En ce qui concerne la bataille de Valmy, la Convention était non seulement embarrassée par le parcours de Dumouriez, mais également par la composition de l'armée révolutionnaire lors de l'affrontement. Celle-ci était un ensemble hétéroclite d'anciens soldats de métier de l'armée royale, de jeunes officiers aux idées républicaines, d'immigrés allemands, liégeois, polonais ou encore irlandais et de volontaires sans-culottes de 1791 ou fraîchement recrutés. Ces troupes sont donc très éloignées de l'image des citoyens-soldats de l'an II prônée par la Terreur.

Les raisons de la victoire restant floues, les partisans de la Terreur ont cherché un bouc émissaire. Très vite, les soupçons se portèrent sur Danton (1759-1794), guillotiné le 5 avril 1794, qui faisait l'objet d'une rumeur tenace. En effet, ses détracteurs le suspectaient dès octobre 1792 d'avoir acheté le départ des Prussiens avec les diamants de la Couronne, volés le 17 septembre 1792. Il est vrai que le fameux diamant bleu de la Toison d'or, qui faisait partie du trésor, s'est retrouvé dans la succession de Brunswick. Cependant, les cambrioleurs, arrêtés en 1797, n'ont jamais accusé Danton et qui plus est Brunswick a pu se procurer le diamant par des voies détournées⁵. Cela n'avait pas empêché l'éviction de Danton du Conseil exécutif dès octobre 1792. Danton et les Girondins étant tombés, leurs opposants étaient donc au pouvoir. Ils eurent alors les moyens de faire de cette

⁵ L., BERGES, *op. cit.*, p.75.

rumeur la version officieuse de la victoire de bataille de Valmy. Les contre-révolutionnaires s'en réjouirent et la reprirent, ce qui permit à ce mythe de perdurer, même lorsque s'achevèrent la Terreur, puis la Ière République.

Étonnamment, Kellermann lui-même ne parla jamais de bataille ou de victoire mais de « l'affaire du 20 septembre »⁶. Par conséquent, ces mystères entourant la bataille ne font que décrédibiliser cette première victoire des révolutionnaires, dévalorisant du même coup le statut et la tenue de l'armée des citoyens-soldats. L'impact de ces rumeurs est tel que plusieurs années après, tout le monde semble persuadé que la bataille a effectivement été achetée. Napoléon Ier continue par exemple à soupçonner Dumouriez d'un arrangement avec l'ennemi dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*⁷.

La disparition du souvenir de Valmy

Pendant ce temps, les royalistes continuent eux aussi à alimenter le mythe d'une fausse bataille, mais préfèrent imputer la faute à Brunswick. Par exemple, pour le général d'Andigné, les causes de l'échec de la « déplorable campagne de Champagne » pèsent sur le duc de Brunswick, en raison d'une « convention » qu'il aurait passée avec les généraux français⁸. Fersen, le chevalier servant de la reine Marie-Antoinette, dit que cette « retraite inattendue et inconcevable » serait la preuve de la « petitesse » de l'esprit de Brunswick⁹.

Le mythe atteint son apogée sous la Restauration. Plusieurs explications sont en vogue à cette époque, parmi lesquelles celle d'une bataille simulée, celle d'un retrait négocié et celle d'une victoire achetée. La première version est la moins rocambolesque des trois. En effet, les tenants de cette thèse pensent à cette époque qu'aucun des deux camps n'a voulu se battre à Valmy : Danton n'avait plus confiance en son armée, Dumouriez préférait que la Prusse se détache de l'alliance autrichienne afin d'avoir les mains libres en Belgique et le roi Frédéric-Guillaume était plus inquiet par un éventuel partage de la Pologne que par la France. Ceci expliquerait alors que les adversaires n'aient pas cherché un affrontement direct avant et après Valmy et que même pendant la journée du 20 septembre, ils n'ont cherché qu'à épuiser leurs réserves de boulets¹⁰. Le récit du général Sarazin dans son *Histoire de la guerre de vingt-quatre ans* invoque la deuxième version et déclare qu'« il n'y eut ni combat ni bataille à Valmy ». Le général se serait appuyé sur les propos de Dumouriez, qu'il aurait rencontré en 1810 à Londres. Celui-ci aurait affirmé avoir été prévenu du retrait des Prussiens, qui aurait été convenu plusieurs jours avant la bataille de Valmy¹¹. La troisième explication est bien

⁶ R., REISS, J., JOURQUIN (préf.), *Kellermann*, Paris, Éd. Tallandier, 2009, p.13.

⁷ L., BERGES, *op. cit.*, p.69.

⁸ F. d', ANDIGNÉ, E., BIRÉ (préf.), *Mémoires du général d'Andigné, 1. 1765-1800*, 3^e édition, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1900, p.92.

⁹ L., BERGES, *op. cit.*, p.68.

¹⁰ L., BERGES, *op. cit.*, p.71-72.

¹¹ L., BERGES, *op. cit.*, p.68.

entendu celle qui a été construite sous la Terreur et qui connaît toujours un franc succès chez les contre-révolutionnaires, car elle permet de discréditer la Révolution et l'un de ses protagonistes, Danton, ainsi que Brunswick qui aurait succombé à son affection pour les diamants.

Toutefois, personne ne semble s'intéresser à l'acteur principal de l'affaire, c'est-à-dire Dumouriez, alors que celui-ci a réussi à faire publier ses mémoires en France en 1822¹². Si on peut soupçonner son témoignage d'être biaisé en sa faveur, le général n'ayant jamais pu revenir en France, il n'en est pourtant pas moins pertinent. Pour Dumouriez, le duc de Brunswick a eu raison de ne pas pleinement se battre, car tout autre choix aurait joué en sa défaveur. D'un côté, s'il avait battu les Français, la victoire n'aurait été que sanglante et les Français se seraient repliés derrière la Marne pour ensuite mener une nouvelle attaque contre les Prussiens décimés et affaiblis par la maladie. De l'autre, si les révolutionnaires avaient été pleinement vainqueurs, ils auraient probablement capturé ou massacré la totalité de l'armée prussienne¹³. Dumouriez affirme donc que la victoire n'a pas été achetée, mais qu'elle était inévitable. À une époque, il aurait même regretté que Brunswick ne l'ait pas attaqué, afin de lui laisser la route de Paris¹⁴. Cependant, à la fin de sa vie, il était fier d'avoir protégé la France ce jour-là et espérait voir Louis-Philippe monter sur le trône¹⁵.

Le silence de Kellermann et la mise à l'écart de Dumouriez semblent avoir enterré le souvenir de la bataille de Valmy dans les années 1820, si bien que lorsque Paris se révolte contre Charles X en juillet 1830, peu de monde s'intéresse encore à cet épisode de la Révolution.

2) Les premières déclarations du nouveau roi

Louis-Philippe, qui avait fui la France en 1793 avec Dumouriez, revient en France sous Louis XVIII. Loin de penser au pouvoir, le duc d'Orléans consacre la majeure partie de son temps à la gestion du patrimoine foncier de son père défunt, qu'il avait pu récupérer (grâce à la loi dite « du milliard aux émigrés »). Toutefois, le duc gagne rapidement l'affection des élites parisiennes, de par son mode de vie plutôt bourgeois et l'engagement des Orléans lors de la Révolution ; sa résidence du Palais-Royal devient progressivement l'un des lieux de rassemblement favoris des libéraux. C'est pourquoi, à la chute de Charles X (1757-1836) au cours des Trois Glorieuses (27, 28, 29 juillet 1830), Louis-Philippe se trouve sollicité par les députés libéraux et la bourgeoisie d'affaires pour diriger le royaume. Il devient lieutenant-général puis roi des Français, après révision de la Charte.

¹² Ch. F., DUMOURIEZ, *La vie et les mémoires du général Dumouriez, avec des notes et des éclaircissements historiques*, Paris, Baudouin frères, 1822, 446 p. Auparavant, ses mémoires avaient été publiés en Angleterre. Une nouvelle version, dont nous parlerons, est publiée en 1834.

¹³ J.-P., BERTAUD, *op. cit.*, p.58.

¹⁴ A., CHUQUET, *Dumouriez*, Paris, Hachette, 1914, p.232 (Figures du passé).

¹⁵ A., CHUQUET, *op. cit.*, p.274 et p.280.

Le nouveau roi sait pertinemment que son accession au trône est due à sa réputation d'homme libéral. Il doit donc la conforter. En outre, son obsession est de fonder une monarchie constitutionnelle qui fournirait enfin la stabilité politique dont la France a besoin. Sa politique du « Juste milieu » doit permettre de réconcilier les Français en leur proposant d'être une synthèse historique qui embrasserait aussi bien la Révolution et l'Empire, que le long passé monarchique du pays. La monarchie de Juillet s'enracinerait ainsi dans l'histoire nationale et y trouverait sa légitimité en devenant le creuset d'une nouvelle unité nationale¹⁶. Le passé de Louis-Philippe au sein de l'armée de Dumouriez vient donc à point nommé, d'autant plus que la bataille de Valmy est pour lui l'exemple même de la victoire de la nation française.

Toutefois, malgré ce désir d'accepter l'histoire tumultueuse de la France dans sa globalité, on peut remarquer qu'au début de son règne, Louis-Philippe a surtout souhaité plaire aux partisans de la Révolution. La loi votée le 10 avril 1832 condamnant les Bourbons et les parents de Napoléon au « bannissement perpétuel » révèle bien cette intention. Ce n'est que par la suite que Louis-Philippe finit par rendre hommage à Napoléon, en faisant transférer la dépouille de l'ancien empereur aux Invalides, ce qui permit au ministre de l'Intérieur Rémusat de proclamer : « La monarchie de 1830 est l'unique et légitime héritière de tous les souvenirs dont la France s'enorgueillit »¹⁷. Les premières années de son règne sont donc particulièrement fécondes en références à la Révolution.

Lorsque Louis-Philippe prend le pouvoir, les allusions à Valmy sont rares dans les discours politiques, plus rares que celles à Jemmapes, jugées moins controversées. Ainsi, quand Thiers et Mignet font placarder des affiches en faveur de Louis-Philippe le 30 juillet 1830, ils ne parlent que de sa participation à Jemmapes pour justifier son dévouement à la Révolution :

*Le duc d'Orléans est un prince dévoué à la cause de la Révolution ; le duc d'Orléans ne s'est jamais battu contre nous ; le duc d'Orléans était à Jemmapes. Le duc d'Orléans a porté les couleurs nationales, le duc d'Orléans peut seul les porter encore*¹⁸.

D'autres affiches, invoquant clairement la bataille de Valmy, auraient également été placardées à cette époque, d'après le récit qu'en a fait l'écrivain René de Chateaubriand (1768-1848) dans ses *Mémoires d'outre-tombe* :

*Le 30 parurent des proclamations et des adresses, fruit de ce conciliabule : « Évitions la république », disaient-elles. Venaient ensuite les faits d'armes de Jemmapes et de Valmy, et l'on assurait que M. le duc d'Orléans n'était pas Capet, mais Valois*¹⁹.

¹⁶ H., ROBERT, *L'orléanisme*, Presses universitaires de France, Paris, 1992, p.27 (Que sais-je).

¹⁷ H., ROBERT, *op.cit.*, p.27.

¹⁸ G. de, BROGLIE, *La monarchie de Juillet*, Paris, Fayard, 2011, p.22.

¹⁹ R. de, CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe, Tome neuvième*, Paris, Penaud frères, 1850, p.276.

Le roi est d'autant plus « forcé » de se réclamer de Valmy qu'il est sans cesse confronté à la méfiance de certains républicains, en témoigne cet échange avec Jacques Charles Dupont de l'Eure (1767-1855) :

« Est-ce que, par hasard, M. Dupont de l'Eure, vous auriez la prétention de vous croire plus patriote que moi ? Apprenez que je le suis plus que vous.

- Plus, ça serait difficile ; autant, c'est assez, et je m'en contente.

- Vous n'en doutez pas, j'espère ?

- Écoutez donc, monseigneur, je le désire ; bien des personnes me l'assurent ; mais je ne puis le dire sans vous offenser, il y a certitude d'un côté, et seulement espoir de l'autre ; en un mot, je me connais, et je n'ai pas l'honneur de vous connaître. »²⁰

Il est donc primordial pour le roi d'affirmer son héritage en rappelant son passé révolutionnaire, seule preuve lui permettant d'obtenir le consentement des républicains et d'ainsi asseoir son autorité. Le tout premier discours de Louis-Philippe, en tant que lieutenant-général du royaume, sous-entend déjà sa présence à Valmy :

Je n'ai pas balancé à venir partager vos dangers, à me placer au milieu de votre héroïque population et à faire tous mes efforts pour vous préserver des calamités de la guerre civile et de l'anarchie. En rentrant dans la ville de Paris, je portais avec orgueil les couleurs glorieuses que vous avez reprises, et que j'avais moi-même longtemps portées²¹.

Lorsqu'il évoque les « couleurs glorieuses » qu'il aurait « longtemps portées », il parle des couleurs bleu, blanc et rouge qu'il portait pendant la période où il s'était engagé dans l'armée révolutionnaire.

Quelques jours plus tard, le 5 août, Louis-Philippe reçoit les représentants de la Cour de cassation, de la Cour des comptes, du Conseil royal de l'instruction publique et de la Cour royale de Paris à sa résidence du Palais-Royal. Le baron Séguier, premier président de la Cour royale, évoque le passé révolutionnaire du lieutenant-général. En réaction, Louis-Philippe déclare :

Vous me rappelez un souvenir cher à mon cœur, celui du temps où je payais ma dette à ma patrie en la défendant contre une agression étrangère²².

Il s'agit donc la première évocation claire de Valmy dans un discours de Louis-Philippe depuis les Trois Glorieuses.

Pourtant, le nouveau roi continue à être perçu comme le vainqueur de Jemmapes et non celui de Valmy. Ainsi, le 11 août, l'un des députés de la Seine-Inférieure se déclare rassuré de voir la couronne se poser sur son front « décoré des

²⁰ B., SARRANS, *Louis-Philippe et la Contre-Révolution de 1830*, vol.2, Paris, Thoisnier-Desplaces, 1834, p.58.

²¹ D'après la proclamation du duc d'Orléans du 31 juillet 1830, dans *Discours, allocutions et réponses de S. M. Louis-Philippe, roi des Français, [...] 1830*, Paris, Impr. veuve Agasse, 1833, p.2.

²² *Discours [...], op. cit.*, p.13.

couleurs de Jemmapes »²³. De même, la ville d'Angers salue le « soldat de Jemmapes »²⁴. Ce n'est qu'à la fin du mois d'août que Louis-Philippe commence à désigner Valmy par son nom et, dès lors, il essaye de rappeler cette bataille à ses interlocuteurs. Par exemple, lors de l'audience du 30 août, la députation de la ville d'Orléans évoque les « vieux drapeaux de Jemmapes et d'Austerlitz ». Dans sa réponse, le roi corrige son interlocuteur :

*Les vieux drapeaux de Jemmapes et de Valmy, aussi bien que celui d'Austerlitz, ont rempli mon cœur de joie*²⁵.

Peu de temps plus tard, Valmy obtient la même place que Jemmapes dans les allocutions au roi. De « soldat de Jemmapes », le roi devient le « soldat de Jemmapes et de Valmy »²⁶. Cependant, pour entériner ce nouveau statut, il faut que le roi frappe les esprits avec un acte fort : il décide donc de se rendre à Valmy.

3) Valmy, lieu de visite officiel du roi

Le site de la bataille a été délaissé jusqu'en 1820, date du décès de Kellermann, devenu maréchal d'Empire et sacré « premier duc de Valmy » par Napoléon Ier. Souhaitant honorer la bataille qui lui a valu son titre, Kellermann avait demandé que son cœur soit enterré à Valmy. Il a donc été placé sous une pyramide à l'endroit où il aurait prononcé son fameux cri. On peut être surpris de voir son vœu être exaucé en pleine Restauration, toutefois son emplacement funéraire n'a pas été jugé protestataire. Néanmoins, la cérémonie et l'érection de cette pyramide perpétuent le souvenir de Valmy qui voit un premier monument s'élever en son honneur. Le moulin, lui, avait déjà été reconstruit par le meunier Nicolas Thomas grâce à des dommages de guerre²⁷.

Lorsque Louis-Philippe monte sur le trône, il sait qu'il doit prouver par des faits son attachement à la Révolution française. Sitôt intronisé, il décide donc d'organiser un voyage à Valmy, afin de montrer à tous qu'il est fier d'avoir participé à cette bataille. Cette intention figure déjà dans une audience, le 18 octobre 1830, qu'il accorde à la députation de la commune de Valmy :

*[...] Vous avez dû voir, dans ma galerie, le tableau de la bataille de Valmy*²⁸ ; vous y aurez reconnu votre moulin, qui est devenu si célèbre. La commune de Valmy a souffert dans cette glorieuse journée, et je me ressouviens de l'avoir bien regretté ; mais c'était, comme vous le dîtes, un moment critique où les dangers de la patrie empêchaient presque de

²³ Discours [...], op. cit., p.33.

²⁴ Discours [...], op. cit., p.40.

²⁵ Discours [...], op. cit., p.126.

²⁶ Par exemple, voir Discours [...], op. cit., p.176 ou p.364.

²⁷ « Valmy et ses monuments », dans *Bulletin municipal, Sainte Ménehould capitale de l'Argonne, cité d'histoire, cité d'avenir*, n°9, décembre 1970, p.23.

²⁸ Louis-Philippe en possédait alors trois, mais il parle probablement de celui d'Horace Vernet, le plus impressionnant. Voir p.104.

*compatir aux maux particuliers. Au reste, le nom de Valmy est glorieux pour la France, puisque c'est là que l'invasion de 1792 a été arrêtée et repoussée par la force nationale. Il me tarde d'avoir revu Valmy, et quand je passerai dans vos contrées, je ne manquerai pas d'aller voir MON MOULIN. J'ai quelques droits de l'appeler ainsi, puisque je l'ai défendu pendant toute la bataille, et si j'ai dû le faire abattre le soir, c'est qu'il avait tellement été criblé par les boulets, qu'il menaçait de nous tomber sur la tête*²⁹.

Comme le montre cette déclaration, Louis-Philippe souhaite donc devenir l'héritier unique de la bataille. La mention en majuscules « MON MOULIN » dans *Discours, allocutions et réponses de S. M. Louis-Philippe, roi des Français* paru à la fin de l'année 1830 montre bien cette intention.

La visite du roi

Le 8 juin 1831, Louis-Philippe se rend enfin sur le tertre, sous les acclamations des habitants de la région ; Valmy devient ce jour-là un des lieux de visite officiels du roi. Cet épisode a été longuement raconté par *l'Annuaire de la Marne* de 1832 :

*Il examina pendant longtemps l'emplacement des batteries qu'il commandait en avant et à l'ouest du moulin. Pendant ce temps, les artilleurs châlonnais simulaient le combat de 1792, en dirigeant leur feu sur la Lune. La rapidité et la précision de leur manœuvre [...] fut remarquée par le roi. [...] En se préparant à partir, il passa devant les pièces ; le lieutenant Bellois, craignant quelque accident, lui dit : « Sire, il y a du danger, nos pièces sont chargées » ; le roi, continuant sa marche, répondit : « Ah ! mes amis, je suis bien tranquille, celles-là ne me feront jamais de mal ! »*³⁰.

*Parvenu au pied de la pyramide élevée à la mémoire de Kellermann, un vieux canonnier de 92 lui dit : « Sire, mon général, j'ai eu le bras emporté à Valmy en servant les batteries que vous commandiez ; la Convention m'a accordé une pension de 800 francs, on l'a réduite à 177 ; j'en demande le rétablissement ». Le roi lui donna la croix qu'il portait, en lui disant qu'il était heureux de récompenser, sur le lieu même où il avait défendu la patrie, un brave mutilé en combattant pour elle, et qu'il s'occuperait de sa pension*³¹.

Louis-Philippe se conduit donc en maître sur les lieux de la bataille et ne s'en cache pas. Par sa simple présence, le tertre devient sacré : les pièces d'artillerie ne peuvent blesser celui qui se désigne comme l'un des principaux acteurs de la bataille.

Afin de recueillir la sympathie des habitants de la région, le roi s'entretient publiquement avec les représentants des communes avoisinantes. Les discours ont

²⁹ *Discours, op. cit.*, p.437-438.

³⁰ « Le voyage du roi Louis-Philippe à Valmy en 1832 », *Horizons d'Argonne*, n°48, 1984, p.17.

³¹ *Ibid.*

été échangés en cette occasion avec les maires de la commune de Valmy bien évidemment, mais également de Vertus, de Sainte-Menehould et de Dommartin-la-Planchette. Le juge de paix et le clergé de Sainte-Menehould ont terminé cet échange avec leurs discours.

Voici l'échange entre le maire de Valmy et le roi :

Maire de Valmy :

Sire,

Permettez à un maire de village de présenter à Votre Majesté les respectueux hommages de la population de sa commune. Notre amour et notre reconnaissance pour vous sont aussi vifs que sincères.

Nous n'avons pas oublié, Sire, avec quel dévouement vous vous êtes exposé au jour du danger pour sauver nos libertés, qui sont maintenant impérissables.

Sire, nous faisons des vœux pour la conservation de vos précieux jours et ceux de votre aimable famille, laquelle fait notre espoir et celui de nos enfants.

Puisse la Providence seconder les efforts que fait Votre Majesté pour la gloire et la prospérité de la France. Vive le Roi ! »

Réponse du roi :

C'est avec une grande émotion que je me retrouve à Valmy, et que je me rappelle avec orgueil que j'ai contribué à sa célébrité, par la part que j'ai eu le bonheur de prendre au combat glorieux auquel votre village a donné son nom. Mais que d'évènements se sont passés depuis lors, et combien la défense de cette colline a influé sur le sort de la France ! Que de guerriers, qui alors étaient dans nos rangs, le fusil sur l'épaule, et qui depuis se sont élevés aux plus hautes dignités par leur valeur et par les victoires éclatantes qui ont illustré nos armes ! J'en ai deux avec moi en ce moment, le maréchal Gérard et le lieutenant-général Tirlet, qui l'un et l'autre se trouvaient ici comme simples volontaires, le 20 septembre 1792. Quoique bien jeune alors, j'avais déjà le bonheur d'y être comme général : c'est ce qui m'a donné l'avantage de servir utilement mon pays, et c'est un des souvenirs les plus chers à mon cœur³².

Le soir, le roi dort à Sainte-Menehould, après avoir participé au bal organisé en son honneur. En ultime preuve d'attachement à Valmy, il se serait couché dans la chambre qu'avait occupée Dumouriez. D'après Arnaud Teyssier, dans la biographie qu'il a consacrée à Louis-Philippe, il en aurait été très ému et aurait confié ses souvenirs à son épouse³³. Il retourne à Paris le lendemain.

³² « Le voyage du roi Louis-Philippe à Valmy en 1832 », *loc. cit.*, p.19.

³³ A., TEYSSIER, *Louis-Philippe : Le dernier roi des Français*, Paris, Éd. Perrin, 2010, p.187-188.

L'attachement de Louis-Philippe au site de la bataille de Valmy semble pourtant discutable. En effet, le moulin de Nicolas Thomas est démoli peu de temps après la visite du roi sans que celui-ci ne s'en émeuve³⁴. Son dernier propriétaire le jugeait obsolète, comme la plupart des moulins à vent de la région, face à la productivité des moulins de la Bionne. Pendant plus d'un siècle, il n'y eut ainsi plus de moulin sur le tertre de Valmy³⁵.

Toutefois, la visite du roi contribue fortement à accréditer la bataille de Valmy comme la première victoire de la République, place attribuée jusque-là plutôt à Jemmapes. En effet, celle-ci a été fortement utilisée et relayée par le pouvoir royal, en témoigne le tableau effectué par Mauzaisse en 1837, dont il fit une copie pour le château de Versailles³⁶.

La visite de la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin

En 1837 également, le mariage du fils aîné du roi, le duc d'Orléans, remet lui aussi le lieu de la bataille sous le feu des projecteurs. Si le mariage a lieu au château de Fontainebleau, restauré par Louis-Philippe, le jeune duc va à la rencontre de sa future épouse à Châlons³⁷, non loin de Valmy.³⁸ La princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, lors de son voyage depuis le grand-duché allemand de Mecklembourg-Schwerin, a voulu s'arrêter à Valmy afin de visiter le champ de bataille. Cette visite « lui a valu, de la part des populations guerrières de l'est, l'hommage de la sympathie nationale »³⁹.

*Arrivée à quelque distance des plaines de Valmy, S. A., déjà Française par affection, voulut visiter le théâtre d'une action glorieuse à nos armes ; elle s'y rendit en calèche, et après avoir recueilli des souvenirs précieux et laissé des témoignages de sa manificence et de sa charité, elle rejoignit la route au pont de la Lune*⁴⁰.

La princesse a donc voulu rendre un hommage au roi et montrer par cet acte qu'elle se montrera une digne héritière de la maison d'Orléans, mais elle a aussi confirmé l'importance de Valmy aux yeux des Allemands, même non Prussiens. Le voyage à Valmy prend alors la dimension d'un rite de passage orléaniste.

Louis-Philippe semble donc avoir réussi à s'approprier la bataille de Valmy sur le long terme et cela dès sa montée sur le trône. Cette appropriation s'est

³⁴ L., BERGES, *Valmy, le mythe de la République*, op. cit., p.81.

³⁵ « Valmy et ses monuments », dans *Bulletin municipal, Sainte Ménehould capitale de l'Argonne, cité d'histoire, cité d'avenir*, n°9, décembre 1970, p.24.

³⁶ Voir les descriptions du tableau du château de Versailles p.38-39, ainsi que l'annexe 1 p.106.

³⁷ La ville Châlons-en-Champagne portait le nom de Châlons-sur-Marne à cette époque et était communément désigné sous le terme de « Châlons ».

³⁸ « M. le duc d'Orléans est parti hier matin pour Châlons-sur-Marne. S. A. R. doit s'arrêter à la dernière poste en avant de cette ville et y passer la nuit. Demain matin, le prince ira, dit-on faire une visite à Mme la grande duchesse douairière de Mecklembourg et à la princesse Hélène qui doivent arriver ce soir à Châlons. », dans *Le Siècle*, 2^{ème} année, n°146, 29 mai 1837, p.3.

³⁹ *La Presse*, n°335, 31 mai 1837, p.2.

⁴⁰ X., VÉRON, *Voyage de la princesse Hélène de Mecklembourg, duchesse d'Orléans*, Paris, Audot, 1837, p.56.

accompagnée d'une grande campagne de propagande afin de légitimer le pouvoir du roi.

II) LA VICTOIRE DU DUC DE CHARTRES

1) Ce que fit le lieutenant-général le 20 septembre 1792

Afin de pouvoir comprendre la propagande orléaniste, il est nécessaire d'étudier les actes réels du duc de Chartres lors de la campagne de l'Argonne. Pour cela, il faut rechercher des récits antérieurs à la monarchie de Juillet. Les récits datant de la Révolution évoquent seulement la présence du duc de Chartres sur le champ de bataille. Seul le journal *La Gazette nationale de France*, qui était déjà en réalité le *Moniteur universel*, semble faire état du courage du lieutenant-général en diffusant une lettre de Kellermann qui félicite tous les membres de ses troupes :

Embarrassé au choix, je ne citerai parmi ceux qui ont montré un grand courage, que M. de Chartres et son aide-de-camp, M. Montpensier, dont l'extrême jeunesse rend le sang-froid, à un ces feux les plus soutenus qu'on puisse voir, extrêmement remarquable⁴¹.

Il faut donc se reporter aux premières biographies parues sur le chef de file de la maison d'Orléans.

Les biographies de Louis-Philippe avant la monarchie de Juillet

Les premières biographies du duc d'Orléans paraissent pendant la Restauration. On peut noter que, dans ces textes, la victoire de Jemmapes était plus importante que celle de Valmy. Par exemple, Agricol-Hippolyte de Châteauneuf défend en 1826, que Jemmapes a été une victoire plus brillante que Valmy⁴². Par ailleurs, il est intéressant d'observer que le général Dumouriez est bien perçu (il est « vaillant, actif comme César »⁴³), ce qui est pour le moins étonnant pour l'époque. Il présente la participation du duc de Chartres ainsi :

Les armées ennemies occupaient la Champagne ; le roi de Prusse, ayant sous lui le duc de Brunswick, commandait en personne soixante-dix mille combattans ; l'armée autrichienne, de trente-six mille hommes, était conduite par le prince de Hohenlohe ; le maréchal de Clairfait, à la tête de vingt mille soldats, était encore suivi de dix mille Hessois, Kellermann ne pouvait leur opposer que vingt-deux mille hommes. On peut lire par quel art, secondé de l'ardeur de ses soldats, il arrêta les Prussiens à Valmy. Le duc fut placé à la tête de la seconde ligne, près des hauteurs de Valmy ; c'était la position la plus importante. C'est là que se dirigèrent les efforts de l'ennemi et le feu de

⁴¹ *Gazette nationale de France*, n°182, 24 septembre 1792, p.3.

⁴² A.-H., CHÂTEAUNEUF, *Le Duc d'Orléans, essai historique*, Paris, Jehenne, 1826, p.31.

⁴³ *Ibid.*

son artillerie. Le duc de Chartres s'y maintint jusqu'au soir, et contribua puissamment au succès de cette mémorable journée.

Une victoire aussi inespérée arrêta l'ennemi formidable qui s'avavançait sur Paris, certain d'arriver et de s'y partager nos provinces, d'après le fameux traité de Pilnitz. Kellermann distribuait, sur le champ de bataille, ces éloges qui sont le plus beau prix du courage ; cent voix unanimes confirmèrent ce qu'il avait vu, et ce que ce premier juge de la valeur de l'armée venait d'écrire à Paris. "Embarrassé du choix, disait-il dans sa dépêche, je ne citerai, parmi ceux qui ont montré un grand courage, que M. de Chartres et son aide-de-camp M. de Montpensier, dont l'extrême jeunesse rend le sang froid, à l'un des feux les plus soutenus qu'on puisse voir, extrêmement remarquable." Après la bataille de Valmy, la contenance du soldat devint plus fière ; elle promit à ceux qui savent lire sur le front de l'homme ce que les Français seraient capables d'exécuter un jour⁴⁴.

Louis-Philippe aurait effectivement participé activement à la bataille, du matin jusqu'au soir, en commandant la deuxième ligne d'hommes campée sur les hauteurs de Valmy. C'était certes une position importante, mais on peut nuancer les propos de l'auteur car, au XIXe siècle, les biographies d'hommes célèbres servaient avant tout à mettre en valeur ces derniers, il ne s'agissait pas d'études historiques à proprement parler. De plus, Châteauneuf expose comme seule source les dires de la *Gazette*, qu'il nomme *Moniteur*. Par conséquent, les biographes de l'époque ne disposaient pas de plus d'informations.

Le récit actuel de la campagne de l'Argonne

D'après les biographies actuelles de Louis-Philippe, celui-ci avait rejoint un régiment de dragons à Vendôme en juin 1791, dont il est fait colonel⁴⁵. Après le décret du 22 juin, il s'est soumis au serment constitutionnel et jura par conséquent de protéger la patrie et sa constitution en les défendant par les armes et de « mourir plutôt que de souffrir une invasion du territoire français par des troupes étrangères »⁴⁶. Lorsque la France déclara la guerre à l'Autriche, il participa aux premières opérations de l'armée du Nord, qui s'avérèrent désastreuses. Il finit par obtenir le brevet de lieutenant-général et est envoyé auprès de Dumouriez. Toutefois, il n'est plus officiellement le duc de Chartres à partir du 19 septembre 1792, car les révolutionnaires ont décrété à son père que sa famille ne peut plus être désignée par son ancien fief, Orléans, ou par tout autre titre de noblesse. Ainsi, Philippe d'Orléans devint Philippe Égalité et se vit dans l'obligation d'imposer ce nouveau nom à l'ensemble de sa famille. Ainsi, c'est le « lieutenant-général Égalité », comme l'appelait Dumouriez, qui participa le 20 septembre 1792 à la bataille de Valmy. Aidé par son jeune frère, anciennement duc de

⁴⁴ A.-H., CHÂTEAUNEUF, *op. cit.*, p.28-30.

⁴⁵ A., TEYSSIER, *op. cit.*, p.50.

⁴⁶ *Ibid.*

Montpensier, qu'il prit comme aide de camp⁴⁷, il est effectivement sur le tertre de Valmy lors de la canonnade d'après tous les historiens.

Après la bataille de Valmy, Danton renvoya le lieutenant-général auprès de Dumouriez, afin qu'il participe à l'offensive contre les Autrichiens. Ainsi, il prend part à la victoire de Jemmapes le 6 novembre 1792, puis à d'autres opérations militaires en Belgique⁴⁸. Toutefois, peu de temps plus tard, Louis-Philippe se méfia de la tournure que prenaient les événements à Paris. Il aurait tenté de dissuader son père de voter la mort du roi⁴⁹. N'y arrivant pas, il décida finalement de suivre Dumouriez dans sa fuite le 4 avril 1793. La trahison de Dumouriez, mais également la sienne, entraînèrent la chute des Girondins et l'arrestation de Philippe Égalité, qui fut condamné et guillotiné quelques mois plus tard, le 16 brumaire, c'est-à-dire le 6 novembre 1793⁵⁰. Dès lors, Louis-Philippe connut sept années d'exil, durant lesquelles il partit à la découverte du monde. Les premiers temps furent difficiles, car il était non seulement proscrit par la France républicaine, mais aussi un objet de haine pour les royalistes émigrés. C'est pourquoi il vécut tout d'abord caché en Suisse sous un faux nom, en tant que précepteur de mathématiques. Ensuite, il passa en Suède et aux États-Unis, où il demeura trois ans⁵¹.

Cependant, qu'a-t-il réellement fait sur le champ de bataille à Valmy ? Les biographies actuelles s'attardent peu sur la campagne militaire de 1792 et se reposent beaucoup sur les *Mémoires* de Louis-Philippe et sur des documents datant de la monarchie de Juillet. Or, tout ce que l'on apprend dans les *Mémoires*, c'est que Louis-Philippe était fier d'avoir pu commander la deuxième ligne de soldats, près du moulin⁵². Par conséquent, tout ce que l'on sait, c'est que le futur roi était au pied du moulin à partir de dix heures du matin et qu'il s'y est maintenu jusqu'au soir. Lorsque l'on recherche des informations dans des monographies plus anciennes traitant de Louis-Philippe, on se heurte en outre au mépris de nombreux historiens. Par exemple, dans *l'Histoire socialiste de la France contemporaine*, Eugène Fournière discrédite entièrement l'action de Louis-Philippe en 1792, avec l'aval de Jean Jaurès :

On ne peut pas mieux dire que le prince appelé à remplacer le roi des émigrés, le prince acclamé par la foule qui voyait en lui le soldat de Valmy, avait lui-même une âme d'émigré. [...] Oui, le duc d'Orléans fut à Valmy

⁴⁷ A., TEYSSIER, *op. cit.*, p.53.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ A., TEYSSIER, *op. cit.*, p.56.

⁵⁰ A., TEYSSIER, *op. cit.*, p.56.

⁵¹ G. de, BERTHIER DE SAUVIGNY « Louis-Philippe Ier (1773-1850), roi des Français (1830-1848) », dans *Encyclopædia Universalis* (disponible sur le site <http://www.universalis.fr/encyclopedie/louis-philippe-ier/>) (consulté le 23 juillet 2014).

⁵² LOUIS-PHILIPPE Ier, Henri d', ORLÉANS (préf.), *Mémoires de Louis-Philippe, duc d'Orléans, écrits par lui-même*, volume 2, Paris, Plon, 1974, p.203.

*avec Dumouriez, mais il fut aussi avec Dumouriez à Ath, et c'est avec ce traître qu'il passa dans le camp des Autrichiens*⁵³.

Par conséquent, l'engagement républicain des historiens fausse celui de Louis-Philippe, peut-être par réaction aux récits de propagande diffusés pendant la monarchie de Juillet, dont font partie les biographies du roi validées par le régime. À ce jour, nous n'avons donc pas de sources permettant d'établir ce que fit Louis-Philippe sur le tertre de Valmy.

2) Un épisode modifié par les biographes

Le mystère entourant l'action précise de Louis-Philippe lors du 20 septembre 1792 a permis à ses biographes de renforcer son rôle durant la bataille. Faute de preuve contradictoire, cette version officielle des événements tend même à rendre la présence de Louis-Philippe plus importante que celle de Kellermann.

Valmy, un moyen de combler un passé douloureux

Le roi souffre cruellement de son passé et des actes de son père. Il ne peut que constater que les textes sur Philippe Égalité continuent à fleurir, leurs auteurs s'acharnant non seulement à décrire son père comme un être méprisable, mais aussi à diffamer l'ensemble des Orléans. Ainsi, les écrits violents de Montjoie parus en 1796 sont réédités en 1831⁵⁴. Ce n'est qu'avec l'*Histoire de Louis-Philippe-Joseph duc d'Orléans et du parti d'Orléans, dans ses rapports avec la révolution française* de Tournois que paraît une biographie de Philippe Égalité qui essaye de lui redonner une certaine prestance.

La difficulté de Louis-Philippe à affronter son passé se ressent jusque dans les récits de ses exploits à Valmy. En effet, on peut remarquer que dans toutes les biographies parues sous son règne, jamais il n'est désigné sous le nom, trop lourd à porter, d'« Égalité », même pour Jemmapes. Il reste le duc de Chartres. Le roi tente ainsi de prouver son passé révolutionnaire par ses actes et non par ceux de son père, le « régicide » Philippe Égalité. Il essaye donc de se montrer sous le jour d'un républicain de la première heure qui a défendu son pays mais qui a fui et dénoncé la Terreur. Comme l'avaient annoncé Thiers et Mignet en 1830 (« *Le duc d'Orléans est un prince dévoué à la cause de la Révolution ; le duc d'Orléans ne s'est jamais battu contre nous* »), il veut prouver que, contrairement à son père, il n'a pas de sang français sur les mains. Valmy doit donc témoigner de ses positions pendant toute la période de la Révolution française.

⁵³ J., JAURÈS (dir.), *Histoire socialiste de la France contemporaine*, tome VIII : *Le règne de Louis-Philippe*, Paris, Jules Rouff et cie, p.41.

⁵⁴ *Conjuration de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, surnommé Égalité, d'après l'Histoire qu'en a publiée Montjoie en 1796*, Paris, G.-A. Dentu, 1831, 152 p.

Quand le duc de Chartres remplace Kellermann

En 1831 paraît la biographie écrite par Eugène Boutmy, intitulée *Une Veillée au corps-de-garde du Palais-Royal, ou Louis-Philippe, roi des Français*. Cette biographie est probablement la plus élogieuse de la monarchie de Juillet quant au rôle du duc de Chartres lors de la bataille de Valmy.

Tout d’abord, l’auteur insiste sur la position du duc de Chartres. Celui-ci aurait été au « poste le plus important de la bataille »⁵⁵. À la suite de ce propos, l’éditeur a même ajouté une note s’étalant sur deux pages :

Sur les douze bataillons qui composaient l'infanterie de la division commandée par le duc de Chartres, il n'y en avait qu'un seul de volontaires nationaux, qui était le 1er bataillon de Saône-et-Loire. Ce bataillon était animé d'un si bon esprit, et d'une telle émulation avec les troupes de ligne, que les soldats commandés pour la garde des équipages refusèrent de faire ce service, et que le commandant n'en trouva point qui voulussent les remplacer. Lorsqu'on en rendit compte au duc de Chartres, devant le front du bataillon, un soldat sortit des rangs et lui dit, au nom de ses camarades : « Mon général, nous sommes ici pour défendre la pairie, et nous vous demandons de ne pas exiger qu'aucun de nous quitte le drapeau de notre bataillon pour aller garder des équipages. » — « Eh bien! mon camarade, lui répondit le duc de Chartres, je ne l'exigerai point, vos équipages se garderont tout seuls aujourd'hui, et votre bataillon marchera tout entier avec nos camarades de la ligne, auxquels vous montrerez que vous êtes aussi bien qu'eux des soldats français. » On l'en remercia par les cris de vive le général Philippe. C'était ainsi que l'appelaient les soldats. L'ardeur des troupes était même si grande ce jour-là que tous les cavaliers, carabiniers et dragons, dont les chevaux étaient tués ou blessés couraient aussitôt, la carabine sur l'épaule, se placer dans les rangs de l'infanterie⁵⁶.

Parallèlement à cette note, on peut remarquer que les propos sur les généraux Kellermann et Dumouriez sont très succincts, à tel point que les cris de « Vive la nation ! » sont spontanés d’après l’auteur :

Il semblait alors qu'elle [l'armée prussienne] allait engager le combat, et des cris de ; Vive la nation! vive la France! se firent entendre aussitôt dans tous les rangs de l'armée française⁵⁷.

La seule mention de Kellermann concerne la blessure de son cheval. Par conséquent, l’ardeur des troupes semble uniquement provenir du duc de Chartes : il est le personnage central de la canonnade, il est l’homme de la bataille. Non seulement il est aimé de ses hommes comme on a pu le voir dans la note de

⁵⁵ E., BOUTMY, *Une Veillée au corps-de-garde du Palais-Royal, ou Louis-Philippe, roi des Français*, Paris, Impr. de Éverat, 1831, p.47.

⁵⁶ E., BOUTMY, *op. cit.*, p.47-48.

⁵⁷ E., BOUTMY, *op. cit.*, p.52.

l'éditeur, mais c'est lui qui permet la cohésion des troupes, et non pas Kellermann, puisque son rôle a été volontairement effacé au profit du duc.

*[...] il n'y eut qu'un instant de désordre dans deux bataillons de la division commandée par le duc de Chartres, entre lesquels un obus fit sauter deux caissons pleins de cartouches. Cette explosion les dispersa momentanément, mais le jeune prince, malgré le feu auquel il était exposé, arrêta et répara aussitôt le désordre, avec un sang-froid et un courage qui ne se démentirent pas un instant*⁵⁸.

Pour appuyer ce propos, Eugène Boutmy l'accompagne de l'extrait exact de la *Gazette* vantant le courage de Louis-Philippe et de son frère. Il finit son rapport de la bataille par une longue conclusion :

*Les officiers d'artillerie évaluèrent le nombre de coups de canon tirés par les deux armées à plus de quarante mille; et les munitions du parc d'artillerie de l'armée de Kellermann furent presque épuisées. Tel fut le premier succès des armées françaises dans cette longue guerre, où elles cueillirent ensuite tant de lauriers. Considéré en lui-même, on peut n'y voir qu'une canonnade où chacune des armées belligérantes se maintint dans sa position; mais l'armée prussienne manqua son but, tandis que l'armée française atteignit le sien; et lorsqu'on raisonne sous le point de vue stratégique, lorsqu'on considère l'époque, les circonstances, l'effet moral et politique de cette canonnade, les conséquences qu'elle a entraînées, on doit reconnaître qu'elle a bien mérité d'être considérée comme une bataille et comme une victoire. En effet, ce fut dans cette glorieuse journée que les armées étrangères commencèrent à éprouver combien la résistance d'une grande nation, qui défend son indépendance et sa liberté, peut devenir formidable. Les résultats de cette victoire furent immenses, car ils décidèrent le roi de Prusse et le duc de Brunswick à demander immédiatement un armistice aux généraux français*⁵⁹.

À la suite de ce constat, Eugène Boutmy relate plusieurs anecdotes en lien avec Valmy et Louis-Philippe. La première lui permet de dénoncer l'attitude des Prussiens en y décrivant l'arrogance d'un officier de Berlin :

La suffisance des étrangers était même telle que le lendemain de la bataille, un officier, venant de Berlin en parlementaire, et qui ignorait ce qui s'était passé la veille, dit au duc de Chartres, sans le connaître, qu'il avait des lettres de recommandation pour tous les châteaux sur la route de Paris. Il y comptait chasser et passer joyeuse-vie, toutefois sans trop se retarder, car il voulait arriver à Paris à temps pour voir pendre M. de Lafayette. « Ce que vous avez de mieux à faire, lui répondit le prince, c'est de retourner à Berlin, où je souhaite que vous ne voyiez pendre personne; » et il lui apprit

⁵⁸ E., BOUTMY, *op. cit.*, p.50-51.

⁵⁹ E., BOUTMY, *op. cit.*, p.53-54.

*l'événement de la veille. L'officier en doutait; le général se nomma. Il fut cru alors sur parole, et l'officier s'empessa de reprendre la route de Berlin*⁶⁰.

La deuxième lui permet plutôt de ridiculiser les émigrés, les contre-révolutionnaires et Charles X :

L'émigration se montra aussi plus sensible à l'échec que cette victoire faisait éprouver à son orgueil qu'aux pertes de ses alliés. Dans le but de rabaisser la victoire des Français, elle chercha à faire soupçonner la coalition d'avoir honteusement abandonné ses premiers desseins. On m'a raconté que lorsqu'il se rendait à Reims pour son sacre, Charles X, passant en Champagne, dit au duc d'Orléans :

« Nous nous sommes vus autrefois dans ces mêmes plaines ?

- Oui, sire, mais ce n'était pas sous les mêmes drapeaux.

- Je n'ai jamais bien su, ajouta le roi, si Brunswick avait ou non reçu de l'argent ou des ordres pour se retirer.

*- Sire, répondit le duc, le courage de l'armée française a tout fait, et je ne suis pas surpris qu'après la bataille de Valmy le duc de Brunswick n'ait pas été d'humeur à marcher sur Paris. »*⁶¹

Cette dernière anecdote est révélatrice de la faible considération du pouvoir envers la bataille de Valmy pendant la Restauration, mais aussi de la lutte contre les légendes noires que mènent encore les orléanistes durant la monarchie de Juillet. En effet, si Valmy était acceptée comme une victoire par l'ensemble des Français, quel besoin y aurait-il à vouloir tourner en dérision le précédent roi ?

Après quelques recherches, nous avons pu nous rendre compte qu'une grande partie de ce texte a été plagiée à partir d'un autre, datant lui de 1826 ; il ne s'agit nullement d'une biographie de Louis-Philippe, mais du commentaire de Jean Vatout à propos de la bataille de Valmy peinte par Horace Vernet⁶². En vérité, Eugène Boutmy a copié les pages de Jean Vatout de bout en bout, mais en supprimant les passages non reliés à Louis-Philippe et ceux traitant des généraux, puis il a légèrement modifié la conclusion et a rajouté les deux anecdotes postérieures à la bataille.

Autres biographies

Parmi les biographies parues sur le roi, on peut citer celle d'Eugène d'Auriac, *Louis-Philippe, prince et roi*, parue en 1840. Elle ne contredit pas la version d'Eugène Boutmy, cependant la description de la bataille et de ses conséquences y sont plus brèves. Ici, Louis-Philippe n'a pas le rôle de Kellermann, il exécute seulement, mais brillamment, ses ordres :

⁶⁰ E., BOUTMY, *op. cit.*, p.54-55.

⁶¹ E., BOUTMY, *op. cit.*, p.55.

⁶² J., VATOUT, *Catalogue historique et descriptif des tableaux appartenans à s.a.s.mgr. le duc d'Orléans*, 1826, p.484-496.

Dans ces circonstances, le duc de Chartres, nommé lieutenant-général, reçut de Kellermann le commandement de la seconde ligne, composé de douze bataillons d'infanterie et de six escadrons de cavalerie. Ce fut à la tête de ces troupes qu'il combattit à Valmy, le 20 septembre 1792. Chargé de la défense du moulin, le point le plus élevé de ces côteaux, près duquel on avait établi une assez forte batterie, le duc de Chartres prit position à huit heures du matin en remplacement du général Stengel, et il parvint à s'y maintenir jusqu'au soir, malgré les tentatives de l'ennemi dont tous les efforts étaient dirigés sur ce point. Par sa fermeté il contribua puissamment au succès de cette mémorable journée qui fit avorter les projets de la coalition, et sa conduite lui mérita l'éclatant témoignage de Kellermann (Moniteur du 22 septembre 1792)⁶³.

On peut toutefois remarquer une faute de la part d'Auriac : il cite le *Moniteur* du 22 septembre et non du 24. Un peu plus loin, il reprend la seconde anecdote de Boutmy au mot près⁶⁴, ce qui prouve qu'il avait lu sa biographie et qu'il l'avait peut-être même en sa possession.

Quelques années plus tard, en 1846, paraît l'*Histoire anecdotique de Louis-Philippe d'Orléans, roi des Français, depuis sa jeunesse jusqu'à nos jours*. L'auteur a voulu demeurer anonyme. Cette biographie est moins précise que les précédentes et cherche avant tout, comme le souligne son titre, à décrire des anecdotes pouvant intéresser le lecteur de l'époque ; cela se ressent dans la narration de la bataille de Valmy :

Ce fut dans le mois de septembre 1792, que se donna la bataille de Valmy ; le duc s'y distingua tellement qu'il aima toujours depuis à rattacher son nom à cet évènement mémorable.

Il commandait douze bataillons d'infanterie et déploya tant de bravoure et de valeur que dans son rapport, le général Kellermann s'exprimait ainsi :

« Embarrassé dans le choix parmi ceux qui ont fait preuve de bravoure, je ne citerai particulièrement que M. Chartres, et son aide-de-camp M. Montpensier ; leur extrême jeunesse a rendu leur sang-froid d'autant plus remarquable, qu'il se manifestait au milieu d'une des plus effroyables canonnade qu'on ait jamais entendu. »⁶⁵

L'auteur ne cite pas ni de date, ni Dumouriez. De plus, la figure de Kellermann ne sert qu'à vanter les mérites du duc. Une fois de plus, l'auteur effectue une reprise des propos du *Moniteur*, cependant il ne s'agit ici que d'une reprise partielle. Par exemple, « *un des feux les plus soutenus qu'on puisse voir* » devient « *une des plus effroyables canonnade qu'on ait jamais entendu* ». Outre les fautes d'orthographe, qui montrent que le texte n'a pas été relu et/ou composé attentivement par l'imprimeur et

⁶³ E. d', AURIAC, *Louis-Philippe, prince et roi*, Paris, I. Rousset, 1843, p.77-78.

⁶⁴ E. d', AURIAC, *op. cit.*, p.77.

⁶⁵ G***, *Histoire anecdotique de Louis-Philippe d'Orléans, roi des Français, depuis sa jeunesse jusqu'à nos jours*, Paris, A. Grégoire, 1846, p.47-48.

qu'il était donc jugé comme étant de faible importance, on remarque tout de suite que l'intensité dramatique de la bataille de Valmy a été amplifiée. L'auteur ne cherche pas à décrire des faits réels, ce que voulaient probablement Boutmy et Auriac en essayant de faire des descriptions poussées. Ici, « G*** » veut uniquement montrer les qualités du roi et néglige les faits historiques et ses sources. C'est pourquoi il n'accorde que peu d'importance au *Moniteur* et qu'il ne décrit pas la bataille en elle-même : ce qui compte, c'est le courage du duc de Chartres.

Toutefois, ce court extrait comporte un élément intéressant sur la monarchie de Juillet et sur l'attachement du roi à Valmy. En effet, selon « G*** », le roi aime « *toujours depuis à rattacher son nom à cet évènement mémorable* ». La biographie datant de 1846, on peut donc en déduire que Louis-Philippe continue à faire des références à Valmy dans les années 1840, bien qu'il n'ait plus les faveurs des républicains. Par conséquent, cet épisode n'était pas qu'un élément fédérateur de ses discours, mais bien un élément-clé de son histoire qu'il aimait à rappeler.

L'ensemble de ces biographies tente de prouver à ses lecteurs l'engagement de leur roi pendant la Révolution par le biais d'actes n'ayant entraîné aucun mal auprès des Français, mais seulement leur protection. Ainsi, les actes de Philippe Égalité sont minimisés au profit de Valmy. Contrairement aux biographies actuelles, celles de la monarchie de Juillet s'attardent sur l'engagement révolutionnaire de Louis-Philippe sur plusieurs pages, voire sur un chapitre.

Les conséquences de ces biographies se font encore ressentir après la fin de la monarchie de Juillet, en témoigne la biographie écrite par Alexandre Dumas (1802-1870), républicain engagé, sous la IIe République. Très romancé, ce récit met en exergue les actions des généraux, en particulier celles de Kellermann⁶⁶. Néanmoins, le duc de Chartres garde un rôle important (« le duc de Chartres charge des premiers » alors qu'il n'y a pas eu de combat au corps-à-corps⁶⁷) et certaines anecdotes datant de la monarchie de Juillet continuent à être narrées (par exemple, celle de l'officier berlinois⁶⁸). Les biographies officielles de Louis-Philippe ont donc eu un réel impact sur l'élite parisienne, même républicaine.

3) Une référence constante dans les textes de propagande

En dehors des biographies du roi autorisées par le régime, il y avait durant la monarchie de Juillet divers textes de propagande, qui diffusaient l'implication du roi à Valmy, notamment via des ephemera. Ces textes prennent souvent la forme de poèmes en l'honneur de Louis-Philippe et ne dépassent pas la cinquantaine de pages.

Les *Chants français publiés à l'occasion de la fête de Sa Majesté Louis-Philippe Ier* [...] sont parus en 1830. Comme le suggère l'intitulé, il s'agit

⁶⁶ « Le génie de la France était en lui ce jour-là ; ce fut son jour sublime. », d'après A., DUMAS, *Histoire de la vie politique et privée de Louis-Philippe*, tome 1, Paris, Dufour et Mulat, 1852, p.63.

⁶⁷ A., DUMAS, *op. cit.*, p.63-64.

⁶⁸ A., DUMAS, *op. cit.*, p.64.

essentiellement de chants rédigés en l'honneur du roi. Toutefois, il y a également un long avant-propos écrit par l'un de ses « camarades les plus dévoués », dans lequel figure une première évocation de Valmy :

Tranquilles désormais dans nos paisibles demeures, et savourant les douceurs de la paix, nous n'avons pas à craindre que des antres du Nord il ne fonde sur nous de farouches étrangers, et que Lutèce résonne encore du bruit de leurs coursiers sauvages, ou que ces ravisseurs altérés de nos dépouilles ne ravagent nos temples, nos moissons et nos biens. Philippe, quoique élevé au rang suprême, est toujours le héros de Valmy, et le drapeau tricolore flottant sur la frontière serait bientôt le signal de la liberté de tous les peuples, et de la destruction générale des trônes des tyrans⁶⁹.

Une deuxième référence figure dans le chant « Les conscrits » :

*Louis-Philippe, à Jemmapes, à Valmy,
En exposant sa précieuse vie
Pour délivrer notre France asservie,
Par ses talens a vaincu l'ennemi⁷⁰.*

Comme dans les biographies analysées un peu plus tôt, on remarque que Louis-Philippe est à nouveau un personnage primordial dans les batailles de la Révolution, puisque c'est grâce à ses « talens » que les Français les auraient remportées.

Quelques mois plus tard, en 1831, paraît un texte plus singulier, *L'amour raisonné du roi et de la patrie* signé « A.-J.-B.-P. COURTIN ». Plus encore que dans la biographie d'Eugène Boutmy, l'action de Louis-Philippe à Valmy est portée aux nues, voire divinisée :

*Vers le côté du Nord, la Patrie entamée,
Oppose aux ennemis une puissante armée ;
En peu de jours elle eut des chefs et des soldats,
Qui furent des Héros au moment des combats :
Mais faut-il s'étonner des traits de leur courage,
Lorsque parmi leurs rangs il existait un sage⁷¹ ?*

Pour Courtin, les soldats de Valmy auraient tiré leur force et leur courage de Louis-Philippe, qui aurait vu le champ de bataille avec le regard d'un sage de la Grèce antique, ou même d'un dieu, au vu de l'étendue de son pouvoir. On retrouve cet aspect un peu plus loin, Valmy devenant d'heureux auspices pour le duc de Chartres :

⁶⁹ *Chants français publiés à l'occasion de la fête de Sa Majesté Louis-Philippe Ier, dédiés à la Garde nationale*, Paris, Delaunay, 1831, p.7.

⁷⁰ *Chants français [...], op. cit.*, p.20.

⁷¹ A.-J.-B.-P., COURTIN, *L'amour raisonné du roi et de la patrie offert en exemple à tous les français citoyens*, Paris, Chez l'auteur et tous les principaux libraires, 1831, p.12.

*Ayant, par sa valeur, à peine à son aurore,
 Enlassé de lauriers le Drapeau tricolore !
 Aux jeux sanglans de Mars, le traître Dumourier
 L'a vu se distinguer à titre d'officier ;
 Déjà il signalait sa future puissance,
 En chassant les Prussiens du beau sol de la France [...]*⁷².

L'autre point intéressant de ce passage est qu'il évoque Dumouriez, désigné comme « traître », contrairement au roi, alors qu'ils ont fui ensemble la France. Une note presque illisible signale également plus explicitement encore les actes de Louis-Philippe à Valmy. Le duc de Chartres serait resté au « moulin de Valmi » pendant toute une nuit, « sous le feu d'un ennemi très-supérieur en nombre »⁷³. Cette version s'éloigne donc fortement de la réalité.

D'après l'auteur, les citoyens français, ou du moins de Paris, pouvaient avoir un exemplaire gratuit de son poème dans toutes les principales librairies du pays (car il est « offert en exemple à tous les français citoyens »). Ce poème aurait donc été expressément autorisé par le pouvoir royal. Il est pourtant étonnant que celui-ci cautionne de tels propos sur Dumouriez, d'autant plus que le texte semble avoir été publié à la va-vite au vu du nombre impressionnant de fautes d'orthographe (« Dumourier », « Valmi »). On peut donc douter de l'origine de cette ode à Louis-Philippe.

Un autre texte ressemblant aux *Chants français* et à *L'amour raisonné du roi et de la patrie* paraît bien plus tard, en 1840. Il s'agit d'un unique poème, dédié au roi et sobrement intitulé *Au roi. Discours en vers*. Ici, au lieu du talent ou de la sagesse, on magnifie le courage du futur roi :

*Aux premières lueurs de notre indépendance,
 L'Europe conjurée ose envahir la France,
 Et tu veux des premiers marcher à l'ennemi
 Que ton bras combattit aux plaines de Valmy*⁷⁴.

Dans ce poème, l'auteur exalte la sagesse du roi et condamne avec force la Terreur. Il y dénonce également le silence des auteurs, qui honorerait trop peu leur roi⁷⁵. Pourtant, lui-même a voulu rester anonyme, ce qui prouve qu'il est peut-être honteux dans les cercles littéraires d'écrire des textes de propagande

⁷² A.-J.-B.-P. Courtin, *op. cit.*, p.13.

⁷³ A.-J.-B.-P. Courtin, *op. cit.*, p.33.

⁷⁴ *Au Roi. Discours en vers*, Paris, P. Dupont, 1840, p.2.

⁷⁵ « Philippe ! et nul poète, en son mutisme étrange,

N'a trouvé sous sa plume un vers à ta louange !

Que font donc nos auteurs ? leur est-il défendu,

Par arrêt delà Cour, d'honorer ta vertu ? »

Au Roi. Discours en vers, *op. cit.*, p.1.

orléanistes en 1840, ce qui expliquerait également qu'il est l'un des seuls poèmes de ce genre rédigés dans la dernière décennie du règne de Louis-Philippe.

L'autre poème n'est pas directement adressé au roi, il s'agit d'un poème dédié à la Révolution de 1830, publié avec deux autres poèmes, *Napoléon* et *La Vérité. Le Trente et quarante du peuple français, ou le Onzième anniversaire de la Révolution de 1830*, écrit par Charles de Beaumont, est plus vague quant à la bataille de Valmy :

*Nul des tiens n'invoqua le code de Barère,
Le niveau de Marat, le dieu de Robespierre,
Ni la faux de Danton.
Il sut se contenter de sa triple auréole,
Ce drapeau de Valmy, de Jemmapes, d'Arcole,
Qui vengeait ses revers.
Tel-que l'arc éclatant, qui, céleste interprète,
Ceint d'un bandeau de paix le front d'une tempête,
Il brilla dans les airs*⁷⁶.

Si le rôle du roi à Valmy n'est pas explicitement évoqué, on retrouve là aussi l'un des buts des biographies orléanistes de Louis-Philippe, celui d'écarter le destin de Philippe Égalité. Charles de Beaumont insiste sur l'intégrité et la sagesse du roi, qui ne s'est impliqué dans la Révolution que pour sauver la France, contrairement aux figures de la Terreur tels que Marat, Danton ou Robespierre.

Après l'analyse de ces différents textes de propagande, on peut par conséquent dire que Louis-Philippe a gagné son pari initial, du moins pendant les premiers temps de son règne : nombreux sont ses partisans à brandir la bataille de Valmy comme preuve de la libéralité de leur roi, en témoigne cette déclaration dans cet ephemera politique datant de la fin de l'année 1830 :

*Non, le roi ne fuira pas devant vos odieuses machinations ; Valmy, Jemmapes déposent de son courage, comme la Suisse de ses vertus [...]*⁷⁷.

Cependant, ces écrits ne se diffusent qu'au sein d'un cercle réduit de lecteurs, faisant majoritairement partie de l'élite parisienne. Il fallait donc que le roi parvienne à montrer son héritage révolutionnaire par d'autres moyens, afin que son peuple connaisse son histoire.

⁷⁶ Ch. de, BEAUMONT, *Le Trente et quarante du peuple français, ou le Onzième anniversaire de la Révolution de 1830, ode (suivie de "Napoléon" et de "la Vérité")*, Nancy, L. Vincenot, 1841, p.17.

⁷⁷ A., RANDOUIN, *De l'État des partis en France et de la marche à suivre par le gouvernement*, Paris, A. Mesnier, 1830, p.14.

III) LES GRANDS PROJETS DU ROI

1) Valmy au musée historique de Versailles

La galerie du Palais-Royal, prélude à Versailles

Lors de son retour à Paris sous la Restauration, le duc d'Orléans a voulu réaménager le Palais-Royal, lieu de résidence de sa famille, selon ses goûts. Louis-Philippe avait depuis toujours le goût de l'histoire et d'après lui, « on ne sait plus l'histoire de France »⁷⁸ à son époque. C'est pourquoi on peut aisément comprendre que, parmi les tableaux qu'il a choisi d'exposer dans sa galerie privée, beaucoup sont classés dans la peinture d'histoire.

On sait qu'en 1824, le duc possédait déjà deux tableaux représentant la bataille de Valmy, l'un de Mongin et l'autre de Schnetz⁷⁹. Le tableau de Mongin est en réalité une esquisse dessiné en 1820. Le tableau de Schnetz, qui date de 1821, est beaucoup plus grand et travaillé, mesurant 60 x 84 pouces, soit environ 152 x 213 cm⁸⁰. Leur présence témoigne d'un attachement réel du duc envers la bataille, car les chances qu'il avait alors de monter sur le trône étaient très minces. Toutefois, il a pu les utiliser pour prouver à ses visiteurs qu'il était encore un « vrai » révolutionnaire et donc gagner les faveurs des libéraux.

Quelques années plus tard, probablement dès son achèvement en 1826⁸¹, Louis-Philippe fit l'acquisition du tableau « La bataille de Valmy » d'Horace Vernet (1789-1863)⁸², spécialiste en peinture militaire très en vue à l'époque. Ce tableau, plus grand que les précédents (66 x 108 pouces, soit 175 x 287 cm), a marqué durablement le duc d'Orléans.

La galerie des batailles

Dès son accession au trône, Louis-Philippe rêve d'un grand projet, celui de restaurer les hauts lieux de l'Ancien Régime, délaissés en 1830. Dans une certaine mesure, il veut « réparer » les monuments et les palais français dans l'intérêt de la nation française, afin que celle-ci puisse comprendre la portée de son passé⁸³. Dans un premier temps, Louis-Philippe lance une vaste campagne de restauration du château de Fontainebleau, dans lequel il marie son fils aîné, Ferdinand-Philippe, avec la princesse de Mecklembourg-Schwerin, le 30 mai 1837. Puis, il décide de soustraire le château de Versailles de l'abandon, dans lequel il était depuis la Révolution française, afin d'en faire un musée de l'histoire de France. Selon son

⁷⁸ A., MARTIN-FUGIER, *La vie quotidienne de Louis-Philippe et de sa famille (1830-1848)*, Paris, Hachette, 1992, p.23.

⁷⁹ J., VATOUT, *Catalogue historique et descriptif des tableaux appartenant à s.a.s.mgr. le duc d'Orléans*, 1826, p.572.

⁸⁰ J., VATOUT, *op. cit.*, p.378.

⁸¹ La peinture a été réalisée en 1826 et elle figure déjà dans le catalogue de Jean Vatout.

⁸² Voir annexe 1, p.104.

⁸³ A., TEYSSIER, *Louis-Philippe : Le dernier roi des Français*, Paris, Éd. Perrin, 2010, p.19.

architecte, Fontaine, l'idée lui serait venue lors de sa découverte des portraits des maréchaux de France, entassés pêle-mêle à l'Hôtel des Invalides⁸⁴.

La restauration du château est un projet politique de très grande envergure pour Louis-Philippe. En effet, en consacrant ce symbole de l'absolutisme à « toutes les gloires de la France », comme il l'inscrit sur la façade de Versailles, le roi tente de réconcilier les deux Frances, celle de l'Ancien Régime et celle de la Révolution, en les réunissant dans un même lieu. En outre, il permettait la pérennité du palais en en faisant un monument patriotique, que le peuple aurait envie de conserver. Le roi s'investit beaucoup dans ce projet, se rendant près de quatre cents fois au château pendant son règne⁸⁵. Pour souligner qu'il était complètement le sien, il le finança entièrement à partir de ses revenus, dépensant au total 23,5 millions de livres⁸⁶. D'après Montalivet, ministre de Louis-Philippe, le roi aurait pris part au dessin des salles et aurait choisi la place des tableaux et des sculptures⁸⁷. À la fin des travaux, en 1837, le château de Versailles est métamorphosé. On ne peut à présent se le visualiser tel qu'il était en 1789, Louis-Philippe ayant fait supprimer les cloisons et le dédale de couloirs qui reliaient les appartements, notamment des courtisans, ce qui lui a valu de nombreuses critiques⁸⁸. Cependant, sans son intervention, peut-être que nous ne pourrions pas visiter Versailles aujourd'hui.

La galerie des batailles est sans conteste le lieu le plus décisif du musée : elle devait rappeler aux visiteurs les héritages multiples dont se réclamait la monarchie de Juillet⁸⁹. Le roi sélectionna 33 tableaux qui devaient illustrer les grandes batailles de la France, de Tolbiac en 496 à Wagram en 1809⁹⁰. Horace Vernet est le peintre le plus demandé par le roi pour mettre en scène ces grands événements. Pourtant, ce n'est pas lui qui se charge de peindre la bataille de Valmy. Il est probable que le roi voulait qu'il peigne des œuvres inédites. Cependant, il semble attaché au tableau de 1826 : il demanda donc à un autre peintre, Jean-Baptiste Mauzaisse (1784-1844), d'effectuer une copie de ce tableau⁹¹ pour le musée.

N'étant qu'une copie, on peut comprendre que ce tableau n'a fait l'objet que de peu de commentaires. Lorsqu'Alexandre de Laborde (1773-1842), archéologue, homme politique et familier du souverain, écrivit *Versailles ancien et moderne*, il ne s'attarde que fort peu sur le tableau, décrivant plutôt l'événement :

⁸⁴ A., TEYSSIER, *op. cit.*, p.308.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ M., PRICE, *The Perilous Crown. France between Revolutions, 1814-1848*, London, Macmillan, 2007, trad. Isabelle Hausser, *Louis-Philippe, le prince et le roi. La France entre deux révolutions*, Paris, Éditions de Fallois, 2009, p.307.

⁸⁷ « Lui-même il a discuté et tracé le plan de toutes les salles, de toutes les galeries, qui contiennent plus de quatre mille tableaux ou portraits et environ mille œuvres de sculptures. Il a désigné lui-même la place qui devait être attribuée à chaque époque, à chaque personnage », d'après A., TEYSSIER, *op. cit.*, p.308.

⁸⁸ M., PRICE, *op. cit.*, p.308.

⁸⁹ H., ROBERT, *L'orléanisme*, Presses universitaires de France, Paris, 1992, p.28 (Que sais-je ?).

⁹⁰ A., MARTIN-FUGIER, *op. cit.*, p.133-134.

⁹¹ Voir annexe 1, p.105.

Tel fut le premier succès des armées françaises dans cette longue guerre, où elles recueillirent ensuite tant de lauriers. Considéré en lui-même, on peut n'y voir qu'une canonnade où chacune des armées se maintint dans sa position ; mais l'armée prussienne manqua son but, tandis que l'armée française atteignit le sien ; et, lorsqu'on raisonne sous le point de vue stratégique, lorsqu'on considère l'époque, les circonstances, l'effet moral et politique de cette canonnade, les conséquences qu'elle a entraînées, on doit reconnaître qu'elle a bien mérité d'être considérée comme une bataille et comme une victoire⁹².

Seule une phrase est consacrée au tableau :

Le moment représenté sur le tableau est celui où le général Kellermann eut un cheval tué sous lui, et sur le devant est un groupe d'officiers, parmi lesquels on distingue le général Valence, le duc de Chartres, le duc de Montpensier son frère, qui était alors son aide de camp, et dont le bulletin fait l'éloge⁹³.

Cette phrase est toutefois fondamentale, car Louis-Philippe, s'il figure sur le tableau, n'en est pas le personnage principal par volonté de s'effacer devant l'événement. Cependant, sa présence doit être soulignée afin que le visiteur sache que son roi a participé à l'une des batailles les plus importantes de l'histoire de France.

Le 10 juin 1837, soit quelques jours à peine après le mariage du duc d'Orléans, le château est inauguré. La célébration, qui a duré une journée entière, permit aux 1500 invités de voir notamment une représentation du *Misanthrope* de Molière ainsi que de découvrir le palais au travers d'une promenade aux flambeaux dans les galeries illuminées. Parmi les invités, on peut citer Alexis de Tocqueville, Victor Hugo, Charles-Augustin de Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Jules Michelet ou Alfred de Musset. Tous les ambassadeurs et ministres des puissances étrangères, accrédités auprès du gouvernement français, ont été conviés⁹⁴. Tous les journalistes ont également été invités⁹⁵. Le musée ouvre ses portes le lendemain. D'après le *Messenger*, les galeries nationales historiques sont ensuite ouvertes au public les dimanche, lundi et mardi. Le mercredi est dédié au nettoyage, le jeudi aux visites du roi et les deux jours restant on ne peut y rentrer qu'avec des billets particuliers⁹⁶.

⁹² A. de, LABORDE, *Versailles ancien et moderne*, Paris, Gavard, 1841, p.279.

⁹³ A. de, LABORDE, *op. cit.*, p.279-280.

⁹⁴ D'après la liste que donne *Le Siècle*, 2^{ème} année, n°159, 11 juin 1837, p.3.

⁹⁵ A., MARTIN-FUGIER, *op. cit.*, p.134.

⁹⁶ « Les galeries nationales historiques demeureront ouvertes à dater du 11 juin, à savoir : les dimanche, lundi et mardi de chaque semaine pour le public : le mercredi est réservé pour le nettoyage ; le jeudi pour le roi ; les vendredis et samedis, on entrera avec des billets particuliers. », d'après les propos reportés par *Le Siècle*, 2^{ème} année, n°159, 11 juin 1837, p.3.

Pour le roi, c'est un grand succès. Si certains déplorent le faste monarchique de l'inauguration, comme le journal *Le Censeur*⁹⁷, le peuple et la majorité de l'élite parisienne paraissent avoir été séduits⁹⁸. Victor Hugo fut parmi les premiers à glorifier l'entreprise de Louis-Philippe. Voici ce qu'il en dit le 18 octobre 1837 :

*Ce que le roi Louis-Philippe a fait à Versailles est bien. Avoir accompli cette œuvre, c'est avoir été grand comme roi et impartial comme philosophe ; c'est avoir fait un monument national d'un monument monarchique ; c'est avoir mis une idée immense dans un immense édifice ; c'est avoir installé le présent dans le passé, 1789 vis-à-vis de 1688, l'empereur chez le roi, Napoléon chez Louis XIV ; en un mot, c'est avoir donné à ce livre magnifique qu'on appelle l'histoire de France cette magnifique reliure qu'on appelle Versailles*⁹⁹.

Le succès des galeries semble incontestable, mais également pérenne. D'après Fontaine, le 24 décembre 1841, beaucoup de visiteurs viennent admirer les tableaux et en demandent des reproductions. Au moment où il écrit, le musée connaissait sa 260^{ème} livraison de gravures¹⁰⁰. En 1840, le roi est encore loué pour la création du musée dans le *Discours en vers* :

*Enfin, pour couronner ces splendides travaux,
Versailles se réveille à des destins nouveaux.
Le séjour du grand roi, frappé de décadence,
Dans un vaste abandon se minait en silence,
Quand un mot de ta bouche, ou plutôt de ton cœur,
Le rappelle à la vie et lui rend sa splendeur.
Son palais se transforme en temple de la gloire ;
Huit siècles assemblés y lisent leur histoire,
Le peuplent de héros, de guerriers, de savans,
Le couvrent des tableaux de leurs faits éclatans,
Et leur riche tribut occupe tant d'espace
Que l'avenir jaloux y cherche en vain sa place*¹⁰¹.

La restauration du château de Versailles est probablement la plus belle réussite de la politique de réconciliation nationale du roi, car elle a créé un soutien populaire très fort, quoiqu'éphémère, en faveur de la Couronne. Il ne faut donc pas négliger son apport quant à la vision de la bataille de Valmy qu'en avaient ses contemporains. Sa place dans la galerie des batailles lui permet d'accéder au statut

⁹⁷ Pour le journal, cette « tendance à reconstruire le passé » serait annonciatrice d'un retour à l'Ancien Régime et se ferait « sur le dos du contribuable », voir *Le Censeur, journal de Lyon*, n°793, 11 juin 1837, p.1.

⁹⁸ A., TEYSSIER, *op. cit.*, p.313.

⁹⁹ V., HUGO, *Choses vues*, Paris, Gallimard, 1972, rééd. 2002, p.82 (Quarto).

¹⁰⁰ A., MARTIN-FUGIER, *op. cit.*, p.135.

¹⁰¹ *Au Roi. Discours en vers*, Paris, P. Dupont, 1840, p.14.

de grande victoire de la France. Cette place ne manque pas d'attirer d'autres peintres : à de nombreuses reprises, des tableaux de la bataille de Valmy sont exposés dans les salons de peinture durant les années qui suivirent¹⁰², comme ceux de Théodore Jung (1803-1865)¹⁰³.

La salle Louis-Philippe

Une autre salle du musée de l'histoire de France comporte un tableau représentant Valmy : il s'agit de la salle Louis-Philippe, particulièrement représentative du message que voulait envoyer Louis-Philippe Ier aux Français, malgré son succès moindre auprès des contemporains. Pour le roi, sa visite du champ de bataille en 1831 avait été un élément capital de sa ligne politique. Elle lui permettait d'ancrer son régime dans le temps en se proclamant fils de la Révolution. Pour le rappeler, il a choisi de demander à Mauzaisse, qui avait déjà reproduit le tableau de Vernet, d'effectuer un tableau le représentant à Valmy en 1831¹⁰⁴. Le tableau est fini pour l'ouverture du musée, en 1837. Alexandre de Laborde a bien décelé le dessin de Louis-Philippe dans *Versailles ancien et moderne*. Pour lui, c'est « un tableau qui se rattache particulièrement » au règne de Louis-Philippe et qui « en a fait d'avance le programme »¹⁰⁵.

Contrairement au précédent tableau, ici le roi est bien visible, presque au centre et sur un cheval blanc, stratégiquement positionné entre la pyramide contenant le cœur de Kellermann et le moulin. Pour réaliser un tel placement, le peintre n'a pas hésité à réduire la taille de la pyramide et la distance entre les deux constructions. Pour montrer sa proximité avec le peuple, on y voit le roi en train de converser avec le vieux soldat qui lui avait demandé de restaurer sa pension. Le titre du tableau est très long : « Le roi visitant le champ de bataille de Valmy y rencontre un vieux soldat amputé à cette bataille, auquel il donne la croix de la légion d'honneur et une pension. Juin 1831. ». Si ce titre est si long, c'est parce qu'il permet aux visiteurs de bien comprendre ce que fait leur roi sur le tableau. Il s'agit bien évidemment d'un tableau de propagande, qui a comme but d'illustrer un bel acte, non d'être remarquable esthétiquement. Charles Gavard, qui a entrepris la description complète de l'ensemble des œuvres présentes au château en neuf tomes, développe cet aspect en racontant entièrement la visite du roi dans son ouvrage, afin de prouver la bonté de son souverain et insiste sur l'affection du peuple envers Louis-Philippe :

Le roi, visitant les départements de l'Est au mois de juin 1831, voulut voir le champ de bataille de Valmy, qui, avec tant de souvenirs glorieux pour la France, lui rappelait celui de ses premières armes. Après avoir examiné

¹⁰² R., DUFRAISSE, « Valmy : Une victoire, une légende, une énigme » dans *Deutschen Historischen Institut Paris (Institut Historique Allemand), Francia : Forschungen zur westeuropäischen Geschichte. Band 17. 2. Frühe Neuzeit - Revolution - Empire*, Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1990, p.99 (disponible sur le site http://francia.digitale-sammlungen.de/Band_bsb00016309.html) (consulté en janvier 2013).

¹⁰³ Voir annexe 1, p.107.

¹⁰⁴ Voir annexe 1, p.106.

¹⁰⁵ A. de, LABORDE, *op. cit.*, p.433.

l'emplacement des batteries qu'il commandait lui-même en avant et à l'ouest d'un moulin qui fut abattu pendant la bataille, le roi se rendit à la pyramide élevée en l'honneur du maréchal Kellermann, duc de Valmy, et sous laquelle son cœur a été déposé, selon ses dernières volontés. Au pied de ce monument se trouvait un vétéran qui, s'approchant du roi, lui dit : « Sire, mon général, j'ai eu le bras emporté Valmy, là, auprès de vous, en servant les batteries que vous commandiez. La Convention m'a accordé une pension de huit cents francs elle a été réduite à cent soixante et dix-sept j'en demande le rétablissement. » Le roi, se faisant donner immédiatement une croix de la Légion d'honneur, en décora lui-même le brave Jametz : « Je vous donne de grand cœur cette décoration, ajouta-t-il; je suis heureux de récompenser après trente-neuf ans, et sur le lieu même où il a défendu sa patrie, un brave mutilé en combattant pour elle. Je m'occuperai de l'affaire de votre pension.

Cette scène inattendue et touchante remplit l'âme des spectateurs d'une vive émotion, et les cris de vive le roi! éclatant à la fois de toutes parts, se firent entendre pendant longtemps.¹⁰⁶

Ce genre de scène étant commun au sein de la salle Louis-Philippe, on comprend que le roi a encore besoin, en 1837, de légitimer sa présence sur le trône, soit en montrant qu'il a l'approbation de son peuple comme le prouve cette salle, soit en ancrant son régime dans l'Histoire, comme il tente de le faire dans la galerie des batailles. Valmy lui a permis d'avancer sa légitimité sur ces deux points, à l'image du musée historique de l'histoire de France.

2) Un nom omniprésent

Un nom de lieu commun en France

Si l'action de Louis-Philippe ne popularise pas Valmy en tant qu'anthroponyme¹⁰⁷, il devient toutefois un toponyme fréquent, souvent directement imposé par le régime. L'exemple le plus visible encore de nos jours est le quai de Valmy à Paris. Appelé « quai Louis XVII » lors de son inauguration en 1824, il est renommé en 1830 « quai de Valmy »¹⁰⁸, c'est-à-dire quasiment immédiatement après la montée au pouvoir de Louis-Philippe Ier. Sachant que le quai s'étendait alors jusqu'à la place de la Bastille, lieu révolutionnaire par excellence, on en conclut que le choix de ce toponyme a été éminemment politique. Le roi a voulu montrer matériellement que la bataille à laquelle il a participé le rend digne héritier de la prise de la Bastille.

Un autre symbole prouve que Valmy est bel et bien devenue la victoire révolutionnaire la plus importante : en 1836, lors de l'inauguration de l'Arc de

¹⁰⁶ C., GAVARD, *Galeries historiques du palais de Versailles, Cinquième Tome*, Paris, Impr. royale, 1840, p.212-213.

¹⁰⁷ V., FEAUX, *Valmy, une bataille, une réflexion, un prénom*, Bruxelles, Labor, 1988, p.120.

¹⁰⁸ D'après le site de la mairie de Paris. Disponible sur le site : http://www.v2asp.paris.fr/commun/v2asp/v2/nomenclature_voies/Voieactu/9627.nom.htm (consulté le 5 juillet 2014).

Triomphe à Paris, on a pu voir que Valmy a finalement figuré en haut de la liste des batailles. Cette liste devait recenser les batailles que Napoléon Ier souhaitait à l'origine honorer¹⁰⁹. Or, comme nous avons pu le voir précédemment¹¹⁰, l'attachement de l'empereur à Valmy était faible. C'est donc en réalité la liste de Louis-Philippe qui est inscrite sur l'un des monuments les plus importants de Paris.

Bien qu'il soit difficile d'établir un recensement des toponymes liés à Valmy en France créés sous la monarchie de Juillet, on peut tout de même remarquer qu'ils apparaissent encore aujourd'hui dans de nombreux lieux en province. Il y a par exemple une rue de Valmy à Nantes, ainsi qu'un long boulevard et une place de Valmy à Villeneuve d'Ascq. Toutefois, beaucoup de noms ont été attribués sous la III^e République. Ainsi, il y a une multitude de références à la bataille dans la commune de Charenton-le-Pont, accolée à celle de Paris, en témoigne la rue, la passerelle, l'école, l'église et le cimetière Valmy, mais aucune ne date de la monarchie de Juillet¹¹¹.

Le vaisseau Valmy

La bataille de Valmy a également été rattachée aux innovations de la monarchie de Juillet, en témoigne le vaisseau Valmy, qui a été mis à l'eau en 1847. Les plans du Valmy ont en grande partie été dessinés par l'ingénieur Leroux sous la Restauration ; il devait à l'époque s'appeler « Formidable »¹¹². Toutefois, le projet a été avorté. Il est repris sous la monarchie de Juillet et le vaisseau est renommé « Valmy » en 1836. Sa construction s'est effectuée à Brest et a duré presque dix ans, du 1^{er} mars 1838 jusqu'à sa mise à flot le 25 septembre 1847.

Le Valmy est un vaisseau de 120 canons, qui devient alors le plus grand vaisseau à voiles jamais construit en France¹¹³. D'autres vaisseaux de ce type devaient voir le jour, cependant le projet a été abandonné à la suite des progrès des bateaux à vapeur et de la généralisation du boulet explosif. Le Valmy est donc à ce jour le plus grand navire non-motorisé qu'ait possédé la marine française. Néanmoins, le vaisseau semble en retard sur son temps dès sa création. De plus, sa taille gigantesque le rend difficile à manœuvrer. Bien qu'il soit actif à partir de 1849 et qu'il participe en tant que navire amiral à la guerre de Crimée en 1854-1855, notamment lors du bombardement de Sébastopol le 17 octobre 1854¹¹⁴, il devient rapidement obsolète.

¹⁰⁹ V., FÉAUX, *Valmy, une bataille, une réflexion, un prénom*, Bruxelles, Labor, 1988, p.129.

¹¹⁰ Partie I, chapitre 1, p.14.

¹¹¹ En témoigne la rue de Valmy, qui a été nommée ainsi en 1892 pour commémorer le centenaire de la bataille, d'après Cl., MOREAU, *Charenton-le-pont : un dictionnaire historique des rues anciennes et actuelles*, Paris, L'Harmattan, 2014, p.176.

¹¹² D'après le site de La Défense. Disponible sur le site : <http://www.defense.gouv.fr/marine/decouverte/equipements-moyens-materiel-militaire/batiments-de-soutien/batiments-specialises/hydro-oceanographique/borda-a-792/precedents> (consulté le 23 juillet 2014).

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ *Ibid.*

Bien que le Valmy n'ait connu que la fin de la monarchie de Juillet, sa réalisation a été valorisée par le régime, comme en témoigne l'événement qu'a provoqué sa mise à flots. Celle-ci a en effet touché un large public ; elle a été relatée par les principaux organes de presse et a attiré de nombreux spectateurs. L'affluence est telle que les municipalités font construire des estrades avec le soutien de la Marine. Ces espaces sont réservés aux notabilités locales civiles et religieuses, ainsi qu'au commandement de la place et aux officiers supérieurs¹¹⁵. D'après le *Journal politique et littéraire*, les spectateurs ne venaient pas seulement de Brest ou de ses environs :

Cette imposante solennité nautique, dirigée par M. Le Jouteux avec un calme et une précision remarquables, a parfaitement réussi à trois heures et demie, le Valmy, orné de pavillons aux couleurs nationales, couvert de feuillages et dont les formidables batteries ressortaient peintes en blanc, a pris possession de l'Océan aux acclamations de la population, augmentée d'une affluence considérable d'étrangers qui, de tous les points du département et de beaucoup de villes éloignées, s'étaient rendus à Brest pour assister à la mise à l'eau de ce gigantesque navire, qui atteint en poids le chiffre énorme de 2 millions 500,000 kilos¹¹⁶.

Le Valmy a donc bel et bien impressionné les foules. La marine française étant en crise à l'époque de la conception du vaisseau, le choix de ce nom de bataille ne semble pas anodin. L'élaboration d'un tel navire de guerre devait pouvoir lancer la création d'une nouvelle flotte royale de vaisseaux à voiles. Valmy ne devait plus sauver la France, mais la marine. Cependant, cela s'est finalement soldé par un échec. Dès 1863, il change de nom pour prendre celui de Borda et quitte définitivement les campagnes maritimes. Il est alors utilisé par l'École d'application de la marine en rade de Brest. En 1890, il est rayé des listes, puis finalement condamné et démoli à Brest en 1891¹¹⁷.

Un nouveau Valmy en Algérie

Alors que brillaient les derniers feux de la monarchie de Juillet, un dernier Valmy a été invoqué par le régime, mais cette fois-ci hors de France. Non loin d'Oran fraîchement conquise par les armées françaises, un camp de colons s'installe au lieu-dit du Figuier, traduction du nom d'origine « El Kerma ». L'endroit était nommé ainsi car, d'après les habitants, un figuier centenaire s'élevait au milieu de la plaine désertique en 1830¹¹⁸. Le 14 février 1848, un décret indique que :

¹¹⁵ C., ESPINOSA, *L'armée et la ville en France, 1815-1870: de la Seconde Restauration à la veille du conflit Franco-prussien*, Harmattan, 2008 (Collection Logiques historiques), p.430.

¹¹⁶ *Journal des débats politiques et littéraires*, Paris, 30 septembre 1847, p.2.

¹¹⁷ D'après le site de La Défense. Disponible sur le site :

<http://www.defense.gouv.fr/marine/decouverte/equipements-moyens-materiel-militaire/batiments-de-soutien/batiments-specialises/hydro-oceanographique/borda-a-792/precedents> (consulté le 23 juillet 2014).

¹¹⁸ Cl., PÉDROTTI, « Valmy, un fleuron de la colonisation » dans *Revue PNHA*, Montpellier, Éd. du Grand Sud, n°122 (disponible sur le site <http://www.piedsnoirs-aujourd'hui.com/valmy.html>) (consulté le 24 juillet 2014).

Art. 1 – Il est créé un village de 52 feux dans la circonscription civile d’Oran, au lieu dit le Figuier, sous le nom de Valmy.

Art. 2. – Territoire, 500 hect¹¹⁹.

La création d’un autre Valmy est donc l’un des derniers actes du régime de Louis-Philippe, qui s’est ainsi réclamé de la bataille de sa création jusqu’à sa disparition. D’autres villages sont renommés à cette époque à partir des noms à la mode sous la monarchie de Juillet, comme Jemmapes. Toutefois, lorsque l’Algérie a obtenu son indépendance en 1962, la commune de Valmy a retrouvé son nom d’origine, El Kerma.

Si l’exaltation des premières victoires révolutionnaires semble au début réussir au nouveau roi, elle est néanmoins rapidement tournée en ridicule. Une utilisation aussi fréquente de la bataille de Valmy par les orléanistes n’a pas laissé leurs opposants indifférents. Pour certains, il est même difficile de voir ressurgir cette bataille, qu’ils méprisent. Mais d’autres semblent plutôt y voir un affront pour les républicains : comment un roi, même dans une monarchie constitutionnelle, pourrait-il être le digne hériter d’une bataille remportée par le peuple au nom de la Révolution ?

¹¹⁹ P. de, MÉNERVILLE, *Dictionnaire de la législation algérienne, code annoté et manuel raisonné des lois, ordonnances, décrets, décisions et arrêtés*, volume 1, Alger, Bastide, 1867, p.668.

PARTIE 2 : VALMY AUX YEUX DE L'OPPOSITION

I) LE MÉPRIS DES LÉGITIMISTES

Pendant la Restauration, Valmy était tournée en ridicule. Néanmoins, pendant la monarchie de Juillet, les légitimistes ne cherchent plus uniquement à se moquer de la bataille, mais à atteindre le roi « usurpateur ». Certes, ils continuent à diffuser des rumeurs, mais leurs propos se font également plus incisifs.

1) La diffusion des légendes noires

Les actions de Louis-Philippe n'éteignent pas les légendes noires, bien au contraire. Deux phénomènes permettent l'amplification de leur propagation, d'un côté la perpétuation des rumeurs antérieures, bien ancrées dans la mémoire collective, de l'autre la diffusion des écrits de propagande des défenseurs des Bourbons, qui cherchent à discréditer les tentatives de légitimation du nouveau régime. Il est par exemple symptomatique que des biographies haineuses sur Philippe Égalité paraissent à cette époque, ou que des mémoires du bourreau Sanson soient écrits, puis régulièrement diffusés, alors qu'ils ont été créés de toutes pièces pour dénoncer les errements de la Terreur.

C'est pendant la monarchie de Juillet que les rumeurs les plus fantaisistes à propos de Valmy sont publiées. La plus extraordinaire paraît dans le *Journal des villes et des campagnes* en 1839¹²⁰. D'après le témoignage d'un dénommé Sabatier, la volonté du roi de Prusse aurait été ébranlée par l'apparition de son oncle défunt, Frédéric II, dans sa tente. Il lui aurait alors demandé de battre en retraite. Ce fantôme était en réalité le comédien Fleury, ami de Beaumarchais, qui aurait monté cette supercherie avec l'aval de Danton. Cette rumeur rocambolesque a pour fondement la superstition bien connue du roi Frédéric-Guillaume II, auquel on attribue d'autres comportements ridicules inventés par les Français, comme celui d'avoir choisi l'emplacement de la bataille de Valmy en observant le comportement de serins dans une cage¹²¹.

Plus pragmatiques, la plupart des légitimistes continuent à écrire, à propos de Valmy, qu'il s'agit d'un simple complot ourdi par Danton, dans lequel on retrouve surtout des pots-de-vin. En 1841, Armand François d'Allonville soutient par exemple que la canonnade ne peut être considérée en tant que bataille, puisqu'elle n'a pas été meurtrière et qu'elle ne devait être qu'un prélude à une véritable bataille, prévue le 26 septembre :

Que dire encore de la canonnade de Valmy, dont on a fait une bataille, afin de transformer en victoire une retraite qui n'eut lieu que dix jours après et à

¹²⁰ L., BERGES, *Valmy, la démocratie en armes [...]*, op. cit., p.69.

¹²¹ *Ibid.*

*la suite de négociations déjà précédemment et secrètement entamées. Cette canonnade, où le roi de Prusse manifesta sa froide valeur, et le duc de Brunswick un manque total de décision, avait coûté aux alliés cent hommes environ tués ou blessés ; et tout annonçait pour le 26 une attaque générale, à laquelle le corps émigré, arrivé depuis le 13, aurait pris part*¹²².

Aucun des protagonistes de la canonnade ne trouve de grâce à ses yeux, si ce n'est le roi Frédéric-Guillaume II : les ministres prussiens auraient été corrompus par les diamants du Garde-Meuble, Brunswick n'était pas digne de confiance et Dumouriez est un terrible personnage dont les mémoires sont « défigurés par nombre de mensonges »¹²³. L'auteur considère que les révolutionnaires n'avaient aucune valeur militaire¹²⁴, le complot seul pouvant justifier la retraite des Prussiens, car l'armée des émigrés était prête à se battre. Un autre propos d'Allonville est révélateur de l'étendue des rumeurs qui circulent au sujet de Valmy, car lui-même en rejette une :

*Le bruit courut à l'armée qu'une lettre de Louis XVI avait été la cause de cette inconcevable retraite. [...] et le public l'adopta avec d'autant plus de facilité, qu'il était impossible, malgré l'annonce de victoires imaginaires, d'expliquer autrement l'issue de cette campagne, à moins d'avoir été dans le secret de la plus honteuse des négociations*¹²⁵.

D'après lui, la rumeur d'une lettre de Louis XVI se serait donc diffusée dès la défaite des Prussiens dans le camp des émigrés, afin que ceux-ci acceptent plus facilement la retraite, puisque c'est leur roi qui leur demandait. Pour le comte d'Allonville, il est d'autant plus nécessaire de divulguer ce complot, car il permet de disculper le roi de tout soupçon. En 1838, il avait déjà fait paraître des mémoires « tirés des papiers d'un homme d'État » qui devaient dévoiler les causes secrètes qui auraient déterminé la politique des cabinets lors des guerres révolutionnaires. Il avait alors déjà présenté Valmy comme un « simulacre de bataille »¹²⁶ et expliqué les manœuvres de Dumouriez et de Danton auprès de Brunswick. Toutefois, il n'y mentionne pas la rumeur de la lettre de Louis XVI et conçoit encore qu'il y a eu un affrontement à Valmy, même s'il estime que Brunswick aurait pu remporter la victoire s'il l'avait voulu. On peut en conclure qu'entre 1838 et 1841, les positions du comte se sont durcies.

D'autres opposants à Louis-Philippe ne s'intéressent pas tant à la bataille qu'à la propagande de Louis-Philippe. Par exemple, Étienne-Léon de Lamoignon ne s'attarde que peu sur les raisons de la victoire des révolutionnaires à Valmy ; on sait juste que Dumouriez aurait traité avec l'ennemi, les

¹²² A. F. d', ALLONVILLE, *Mémoires secrets de 1770 à 1830*, volume 3, Paris, Werdet, 1841, p.73.

¹²³ A. F. d', ALLONVILLE, *Mémoires secrets [...]*, op.cit., p.71.

¹²⁴ A. F. d', ALLONVILLE, *Mémoires secrets [...]*, op.cit., p.95.

¹²⁵ A. F. d', ALLONVILLE, *Mémoires secrets [...]*, op.cit., p.97.

¹²⁶ A. F. d', ALLONVILLE, *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État, sur les causes secrètes qui ont déterminé la politique des cabinets dans les guerres de la Révolution*, Bruxelles, Adolphe Wahlen et Cie, 1838, p.112.

« étrangers »¹²⁷, ce qui montre en outre que Lamothe-Langon n'appréciait pas les Prussiens, comme la majorité des émigrés. Sa critique se fait plus acerbe et ironique quand il évoque le rôle de Louis-Philippe dans les batailles révolutionnaires :

*On croit généralement, depuis peu, qu'on lui doit le gain des batailles de Valmy et de Jemmapes. Cela passe aujourd'hui pour certains*¹²⁸.

On comprend que, par cette phrase, il dénonce ouvertement la propagande orléaniste et se moque de ceux qui prétendent y croire.

Toutefois, force est de constater que certains écrits légitimistes restent modérés, comme ceux de Louis XVIII (1755-1824), dont les mémoires ne paraissent qu'après sa mort, au début de la monarchie de Juillet. Pour lui, la faute de la défaite revient principalement aux Prussiens, qui auraient sous-estimé la difficulté de la campagne de l'Argonne. Cependant, il diminue la portée de la victoire en rapportant le succès qu'avaient remporté les troupes coalisées en coupant la route de Châlons aux révolutionnaires et en précisant que ses troupes n'étaient pas présentes sur le champ de bataille :

Frédéric-Guillaume voulait absolument une bataille afin de jeter quelque éclat sur ce que jusque là il appelait une promenade militaire. Il se flattait que les révolutionnaires dirigeraient toutes leurs forces sur Châlons et qu'il trouverait là l'occasion qu'il attendait avec tant d'impatience. Un brouillard épais couvrait tout le pays, et quand il fut dissipé, on aperçut dans une vallée derrière Valmy Kellermann avec ses troupes. Nous manœuvrâmes vers les hauteurs de Gignecourt, où nous nous établîmes.

Immédiatement, commença une attaque sérieuse qui dura toute la journée. On nous en donna le succès puisque nous parvînmes à couper la communication des rebelles avec Châlons. Mais en résultat, tout l'honneur resta à Kellermann qui, avec des forces très-inférieures réussit à contenir les coalisés, et à les empêcher de poursuivre leur marche. Cette affaire devenue célèbre sous le nom de Valmy sauva la mauvaise cause, et devint plus tard, un titre héréditaire du duché que Kellermann transmit à ses héritiers.

*Je ne tairai point que ma cavalerie, et par conséquent ma personne, ne prîrent aucune part à cette action. J'en fus heureux il m'était toujours pénible d'opposer des Français à des Français*¹²⁹.

En outre, on remarque qu'il ne parle pas de victoire, mais d'« affaire ». Tous les légitimistes sont par conséquent d'accord sur le fait que la bataille de Valmy ne s'est pas soldée par une véritable victoire des Français, bien que les raisons qu'ils donnent quant aux causes du retrait des Prussiens divergent. De plus, il semblerait

¹²⁷ E.-L. de, LAMOTHE-LANGON, *Les Tuileries en juillet 1832, par le vicomte de Varicléry, auteur de "l'Exilé d'Holy-Rood"*, Paris, G.-A. Dentu, 1832, p.42.

¹²⁸ E.-L. de, LAMOTHE-LANGON, *op. cit.*, p.41.

¹²⁹ LOUIS XVIII, *Mémoires de Louis XVIII, Tome cinquième*, Bruxelles, Louis Hauman, 1832, p.174-175.

que la monarchie de Juillet, au lieu d'atténuer les rumeurs, a contribué à les amplifier du côté des contre-révolutionnaires.

2) Un épisode volontairement tu

À défaut de s'en prendre directement à la bataille de Valmy, beaucoup de légitimistes prennent le parti d'ignorer la bataille, du moins ce qui s'y est déroulé. Ainsi René de Chateaubriand, qui décrit dans ses *Mémoires d'outre-tombe* ce qu'il a vécu dans les armées de Condé, ne parle pas de la bataille de Valmy, mais seulement de l'ordre de battre en retraite :

*La maladie des Prussiens se communiqua à notre petite armée ; j'en fus atteint. Notre cavalerie était allée rejoindre Frédéric-Guillaume à Valmy. Nous ignorions ce qui se passait, et nous attendions d'heure en heure l'ordre de nous porter en avant ; nous reçûmes celui de battre en retraite*¹³⁰.

Ce silence est accentué par la description de paysages qu'il vit lors de son retour en Champagne en 1833 :

*J'ai côtoyé les hauteurs de Valmy ; je n'en veux pas plus parler que de Jemmapes : j'aurais peur d'y trouver une couronne*¹³¹.

De même, le général Fortuné d'Andigné, s'il véhicule la rumeur d'une « convention » entre Brunswick et les Français, ne parle pas de la bataille en elle-même et s'en justifie :

*Notre petite armée fut concentrée en 1792 dans les environs de Trèves, d'où nous partîmes pour la déplorable campagne de Champagne. Elle est assez connue pour que je m'abstienne d'en rien dire*¹³².

Ces hommes préfèrent se taire probablement par honte. Cependant, l'absence de références dans les deux plus grands journaux catholiques, *L'Univers* et *L'ami de la religion* (qui sous Charles X se nommait encore *L'ami de la religion ET du roi*) donne à ce silence une tonalité plus politique. Choisir de ne pas parler de la bataille de Valmy dans un journal, c'est rejeter sa pertinence. Pourquoi l'évoquer, puisqu'elle n'a jamais existé ? En définitive, cette manière d'attaquer Valmy est peut-être plus violente que celle cherchant à la discréditer, ou plutôt elle constitue une deuxième étape : les légitimistes estimant que le complot a déjà été démontré, il n'y a plus besoin d'en parler. Pour eux, il faut maintenant oublier la bataille, ce qui est paradoxal au vu du contexte. Tandis que Louis-Philippe cherche à exposer ses faits d'armes, une partie de ses adversaires l'ignore sciemment. Si l'ensemble de l'opposition avait fait de même, Valmy aurait peut-être disparu des mémoires dès 1848.

¹³⁰ R. de, CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Tome troisième, Paris, Penaud frères, 1849, p.112.

¹³¹ R. de, CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Tome onzième, Paris, Penaud frères, 1850, p.85.

¹³² F. d', ANDIGNÉ, E., BIRÉ (préf.), *Mémoires du général d'Andigné, 1. 1765-1800*, 3^e édition, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1900, p.92.

II) UN MOULIN ET UN PERROQUET : VALMY DANS LA CARICATURE

Très vite après l'accession au trône de Louis-Philippe, les républicains se sentirent trahis par leur nouveau roi. Déçus par sa politique du « Juste milieu », ils critiquèrent les références révolutionnaires de son discours, qu'ils jugeaient creuses. La virulence de l'opposition à l'encontre de Valmy est telle qu'elle provoque la peur de sa disparition dans les mémoires, en témoigne cet extrait de *l'Histoire anecdotique de Louis-Philippe d'Orléans*, paru en 1846 :

« Depuis que Louis-Philippe est monté sur le trône, il s'est propagé une foule de caricatures, de bons mots et de chansons satyriques pour tourner en ridicule les batailles de Valmy, de Jemmapes ; mais ceux qui connaissent l'histoire mémorable des guerres de la Révolution, et surtout ceux qui peuvent se souvenir de l'effet que ces deux batailles ont produit sur l'esprit public, ne partageront pas cet injuste dénigrement, ils soutiendront au contraire avec raison que ces événements furent grands, remarquables et décisifs. »¹³³

L'auteur évoque la présence d'une « foule de caricatures », à une époque où la satire politique est interdite. Valmy semble donc avoir enduré un traitement particulier de la part des caricaturistes.

1) Le poids de la caricature sous le règne de Louis-Philippe

La révolution des Trois Glorieuses a éclaté précisément à l'occasion de la crise concernant la liberté de la presse. Il est donc logique pour Louis-Philippe de restaurer celle-ci et de l'améliorer à sa montée sur le trône, afin de s'attirer notamment l'amitié des républicains. En conséquence, la France connaît à partir de 1830 une grande liberté d'expression, le roi ayant intérêt à l'accepter sans réserve. Dans ce contexte, la caricature, qui a fait son apparition pendant la Révolution française, a pu connaître un développement sans précédent.

Cependant, Louis-Philippe perd le soutien des républicains en quelques mois. Vivement critiqué par la presse, il devient la première cible des caricaturistes, en particulier d'Honoré Daumier (1808-1879) et de Charles Philipon (1800-1862). La caricature et le rire deviennent donc des armes politiques redoutables¹³⁴. Aucun roi avant Louis-Philippe n'a connu un feu aussi nourri de critiques¹³⁵. La raison de ce phénomène réside essentiellement dans le décalage qui s'est créé entre le pouvoir,

¹³³ G***, *Histoire anecdotique de Louis-Philippe d'Orléans, roi des Français, depuis sa jeunesse jusqu'à nos jours*, Paris, A. Grégoire, 1846, p.49.

¹³⁴ A., DUPRAT, *Histoire de France par la Caricature*, Paris, Larousse, 1999, p.91.

¹³⁵ F., ERRE, *Le règne de la poire. Caricatures de l'esprit bourgeois de Louis-Philippe à nos jours*, Seyssel, Champ Vallon, 2011, p.65 (La chose publique).

persuadé d'avoir instauré un équilibre au travers de la politique dite du « Juste milieu » qui satisfait la nation, et les républicains, convaincus de faire face à une escroquerie politique.

L'installation de cette satire politique dans les périodiques grâce au dessin s'est réalisée au moyen de journaux spécialisés, dont les plus emblématiques sont *La Caricature* (1830) et *Le Charivari* (1832). Fondée par Balzac et Philippon, *La Caricature* s'est vendue, au mieux, à mille exemplaires, un chiffre honorable pour l'époque mais faible au regard de trente millions de Français. C'est un hebdomadaire destiné à un public aisé, ainsi qu'aux artistes et aux étudiants. Les lithographies du journal se révèlent être des produits de luxe, vendus chers et dans peu d'endroits¹³⁶. C'est pourquoi Philippon a fondé le quotidien *Le Charivari*, une version simplifiée et plus populaire de *La Caricature*. Les dessins publiés dans ces deux journaux étaient visibles dans la devanture du libraire Aubert qui en assurait l'impression, ce qui en étendait le rayonnement.

La gêne du pouvoir royal à l'encontre des caricatures se ressent dès 1831, lorsque Daumier fait paraître un dessin de Louis-Philippe en Gargantua, caricature demeurée dans les mémoires. Les numéros de *La Caricature* incriminés sont brûlés, les pierres lithographiques ayant servi à reproduire le dessin sont détruites et Daumier est jugé le 23 février 1832, avant d'être incarcéré pendant six mois¹³⁷. Cela ne calme pas les ardeurs des caricaturistes, qui redoublent de violence dans leurs coups de crayon. La figure de la célèbre poire, qui n'était chargée d'aucun sens satirique particulier au moment où Philippon s'en empare, connaît un succès immédiat, car elle permet de symboliser au mieux la figure du bourgeois mou et replet dont les républicains veulent se moquer et dont Louis-Philippe serait selon eux un parfait exemple. La poire est déclinée à l'infini par l'ensemble des organes satiriques, qu'ils soient républicains ou légitimistes¹³⁸. Après plusieurs procès, c'est finalement la caricature *La rue Transnonain* en 1834 qui convainc le gouvernement que les mesures répressives ne suffisent plus. Celui-ci profite de l'attentat de Fieschi pour interdire définitivement la satire politique, le 9 septembre 1835. L'offense au roi est alors considérée comme un « attentat à la sécurité de l'État » et des mesures spécifiques sont prises pour les dessins¹³⁹. Dès la fin du mois d'août, *La Caricature* met d'elle-même fin à son existence¹⁴⁰. *Le Charivari*, lui, ne publie que des caricatures de mœurs à partir d'octobre 1835. La caricature politique devient donc quasiment silencieuse jusqu'en 1848.

Pendant cette courte période, les caricaturistes ont toutefois pu s'exprimer sur de nombreux sujets. Le roi étant au cœur de la vie politique, ils ont scruté et commenté ses actions durant les cinq années dont ils ont disposé. Ils ont donc réagi à la volonté de Louis-Philippe d'accaparer à son avantage les épisodes glorieux de

¹³⁶ F., ERRE, *op. cit.*, p.179.

¹³⁷ A., DUPRAT, *op. cit.*, p.78.

¹³⁸ F., ERRE, *op. cit.*, p.153.

¹³⁹ F., ERRE, *op. cit.*, p.174.

¹⁴⁰ F., ERRE, *op. cit.*, p.175.

la Révolution, en rappelant notamment sa participation à Valmy. C'est par ailleurs la raison essentielle de la présence de la Révolution dans les caricatures de l'époque¹⁴¹.

2) La figure du perroquet

Le perroquet entre 1831 et 1835

Bien que moins courante et célèbre que la figure de la poire, la figure du perroquet a elle aussi permis de représenter et de ridiculiser le roi. Le journal satirique légitimiste *Le Revenant* le cite dans sa liste des surnoms attribués à Louis-Philippe :

*Voici les noms dont on a baptisé quelqu'un : Chose, Poire, Harpagon, Claude, Déserteur, Gangneros, Araignée, Budgetophage, Perroquet, Magister, etc., etc.*¹⁴²

Le perroquet apparaît pour la première fois dans le 43^e numéro de *La Caricature*, le 25 août 1831. Le dessin, intitulé *As-tu déjeuné Jacot ?*¹⁴³ dénonce les références constantes du roi à Valmy et à Jemappes. À chaque question du narrateur, le perroquet, Jacot, ne cesse de répéter « Valmy » ou « Jemappes ». Le fait qu'il n'y ait aucune autre référence claire à Louis-Philippe, à part les couleurs bleu, blanc et rouge du perroquet, prouve que les contemporains étaient apparemment suffisamment exposés aux références que le roi faisait à ces batailles pour comprendre la caricature. Les références devaient par conséquent être très nombreuses. Selon le commentaire de *La Caricature*, « les Valmy et les Jemappes ronflaient caporalement dans toutes les improvisations »¹⁴⁴, c'est-à-dire les discours des représentants du pouvoir royal. Pour l'auteur, Valmy est une « chimère » dont tout le monde se lasse à Paris.

La figure du perroquet reparait ensuite à plusieurs reprises : soit le roi possède une tête de perroquet, soit il est accompagné de l'un de ces oiseaux. Le dessinateur Grandville (1803-1847), qui aimait caricaturer les hommes sous des traits animaux, a presque naturellement repris le perroquet dans ses planches pour *La Caricature*. Dans *Le temps l'amène, patience, patience !*¹⁴⁵, « l'ordre public est personnifié dans un pantin à tête de perroquet ». Ce « pantin » étant sur un trône, avec au-dessus des tentures en forme de poire, on comprend qu'il s'agit à nouveau de Louis-Philippe. Dans *l'Imitation libre d'un tableau de Mr. Horace Vernet, représentant le massacre des Janissaires*¹⁴⁶, Grandville préfère cette fois-ci

¹⁴¹ Ph., REGNIER (dir.), *La caricature, entre République et censure. [...] L'imagerie satirique en France de 1830 à 1880 : un discours de résistance ?*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996, p.71 (coll. Littérature et idéologies).

¹⁴² *Le Revenant*, 1^{ère} année, n°111, 20 avril 1832, p.3.

¹⁴³ Voir annexe 2, p.108.

¹⁴⁴ *La Caricature*, n°43, 25 août 1831, p.2.

¹⁴⁵ Voir annexe 2, p.110.

¹⁴⁶ Voir annexe 2, p.111.

présenter le perroquet comme l'animal emblématique du régime, à la place de l'habituel lion synonyme de force et de courage¹⁴⁷. En outre, critiquer Horace Vernet, l'un des peintres les plus proches du régime, c'est attaquer les scènes historiques qu'il a peintes. Ici la caricature est en premier lieu dirigée contre *Le massacre des Mamelouks ordonné au Caire en 1811 par Méhémet Ali*, peint en 1819 puis recopié par plusieurs peintres, mais également contre toutes les contributions de Vernet au régime. De la part de Grandville, insérer une référence à Valmy est par conséquent d'autant plus intelligent, car le tableau de la bataille de Valmy est à cette époque très connu.

Le Charivari apprécie également les caricatures de Louis-Philippe en perroquet et particulièrement dans ses bandeaux, lorsque ceux-ci sont dessinés par Grandville. Bien que les deux bandeaux du journal¹⁴⁸ contenant le perroquet n'aient été respectivement utilisés que quelques semaines, ils ont été probablement vus par beaucoup de monde, puisque *Le Charivari* paraît quotidiennement. Un dernier hommage est rendu par le journal au perroquet le 17 septembre 1835, à la suite du vote de la loi prohibant la satire politique¹⁴⁹. On y voit un perroquet parmi un panel de vignettes aux connotations plus ou moins politiques, qui aurait subi un contrôle de la censure.

Il ne faudrait pas imaginer que les caricatures évoquées n'ont eu qu'un rayonnement français, voire parisien. Par exemple, les hommes de lettres allemands ont beaucoup commenté la production française de caricatures. Dans le premier article des *Französische Zustände*, l'écrivain Heinrich Heine (1797-1856) a non seulement commenté les poires, mais aussi le perroquet, auquel il donne une légitimité révolutionnaire et un poids certain auprès de Louis-Philippe :

Je ne veux, en vérité, me faire nullement le défenseur de ces scandaleuses pauvretés, moins encore quand elles s'attaquent à la personne du prince. Mais leur foule incessante est peut-être une voix du peuple, et elle signifie quelque chose. De semblables caricatures sont en quelque sorte pardonnables, quand, sans avoir pour but l'offense de la personne, elles répandent le blâme sur la déception dont le peuple a été dupe. Alors l'effet en est sans bornes. Depuis qu'on a publié une caricature où un perroquet tricolore répond continuellement à tout ce qu'on lui dit : Valmy ou Jemmapes, Louis-Philippe se garde bien d'employer ces paroles aussi fréquemment qu'autrefois. Il sent bien qu'il y avait dans ces mots une promesse et que celui qui les proférait ne devait ni déterrer une quasi-légitimité, ni maintenir d'institutions aristocratiques, ni mendier la paix, ni

¹⁴⁷ « Au lieu de ce perroquet de Valmy, mettez un lion, emblème de la force », d'après *La Caricature*, n°179, 10 avril 1834, p.2.

¹⁴⁸ Voir annexe 2, p.112.

¹⁴⁹ Voir annexe 2, p.113.

*laisser impunément outrager la France, ni abandonner la liberté du reste du monde à ses bourreaux*¹⁵⁰.

Le dessin publié dans *La Caricature* du 25 août 1831, ne servait pas à véhiculer le contenu politique que Heine veut lui attribuer, puisque l'auteur allemand lui assigne en réalité sa propre pensée et son propre texte¹⁵¹. Cependant, Heine met en lumière un point important, celle de la déception d'une partie de la population qui ne croit plus en la véritable implication du roi dans les guerres de la Révolution car lui-même semble rejeter leur héritage afin d'être bien perçu des cours européennes. L'invocation de Valmy est devenue creuse. D'après les caricaturistes, Louis-Philippe semble répéter constamment la même chose dans le but de convaincre ses interlocuteurs, sans qu'il n'y ait une véritable écoute de leur part. Les républicains considèrent par conséquent, au travers de cette figure du perroquet, que Valmy n'a aucune importance par rapport au présent qu'ils vivent.

Le retour du perroquet

Pendant plus d'une décennie, on ne revoit pas la caricature de Louis-Philippe en perroquet dans les journaux satiriques. Pourtant, lorsque la révolution éclate du 22 au 25 février 1848, les caricaturistes n'ont pas oublié sa figure et sa signification. Après la destitution du roi, le perroquet réapparaît dans deux caricatures. Toutefois, les dessinateurs ne sont plus les mêmes : Grandville est mort et l'équipe de Philipon, à la tête du *Journal pour rire*, juge indigne de « frapper un ennemi par terre »¹⁵².

La première de ces caricatures s'intitule *Les voyageurs errants*¹⁵³. Il s'agit d'une parodie de *Robinson Crusoé*, le roman de Daniel Defoe, traduit en français en 1833. On y voit Louis-Philippe, déguisé en Robinson, en train d'étudier la noix de coco qu'il tient dans sa main. Dans son autre main, il tient une ombrelle, sur laquelle se tient un perroquet en train de répéter « Jemmapes, Valmy ».

La deuxième a pour titre *Parades par le fameux Guizotin*¹⁵⁴. Louis-Philippe est à présent assis sur un coffre-fort et porte sur ses épaules ses quatre fils vivants, celui en haut de la pyramide tenant les petits-fils, le duc de Chartres et le comte de Paris. C'est également ce fils qui porte sur sa tête un perroquet. Toutefois, le perroquet ne parle pas, mais les banderoles qui entourent les personnages le font à sa place : de chaque côté, et avec un effet de symétrie, les deux batailles révolutionnaires sont à nouveau mentionnées.

¹⁵⁰ D'après Heinrich Heine, *Historisch-kritische Gesamtausgabe der Werke*, éd. Manfred Windfuhr (DHA), XII/1, p.124-125, voir l'article Michel Espagne, dans Ph., REGNIER (dir.), *La caricature, entre République et censure [...]*, op. cit., p.149.

¹⁵¹ Ph., REGNIER (dir.), *La caricature, entre République et censure [...]*, op. cit., p.149.

¹⁵² *Le Journal pour rire*, n°4, 26 février 1848, d'après F., ERRE, *Le règne de la poire [...]*, op. cit., p.220.

¹⁵³ Voir annexe 2, p.114.

¹⁵⁴ Voir annexe 2, p.115.

Ces deux caricatures reprennent de manière évidente celle du perroquet tricolore de 1831. Cependant, on voit que beaucoup de temps est passé entre le dessin de ces caricatures et les précédentes, car elles ont besoin de rappeler précisément pourquoi la figure du perroquet est utilisée, avec les mentions de Jemappes et de Valmy. Nonobstant, on peut aussi en déduire que Louis-Philippe a continué à faire des références à ces batailles dans ses discours, car ces caricatures doivent avant tout faire rire leurs contemporains, des hommes de 1848.

Que ce soit dans les caricatures du début des années 1830 ou celles de 1848, on peut remarquer que la bataille de Valmy n'importe pas ou peu aux yeux des caricaturistes, seul le défaut de Louis-Philippe, en l'occurrence ses références répétées à outrance, sont l'objet de leurs attaques. Cependant, il serait faux de réduire les représentations de Valmy à ce seul perroquet ; la caricature a beaucoup plus exploité les références à la bataille qu'on ne pourrait le croire au premier abord.

3) La présence discrète mais significative des références à Valmy

Le 30 juin 1831, une célèbre caricature de Louis-Philippe en maçon paraît dans *La Caricature*. Le dessin abonde en références, mais un regard attentif permettra de distinguer le tatouage « Valmy Jemmapes » sur le bras du roi¹⁵⁵. Les deux batailles révolutionnaires sont donc perçues comme faisant intégralement partie du roi, étant donné que leurs noms sont à tout jamais marqués dans sa chair, contrairement aux noms qu'il efface sur les murs, comme « Lafayette ». Cette vision de Valmy rejoint par conséquent la figure de Louis-Philippe dessiné en perroquet.

D'autres caricatures font de Valmy l'un des supports fondamentaux de Louis-Philippe, en témoignent celles où la bataille figure sur les socles des statues représentant le roi¹⁵⁶. Une autre, *L'hydre de l'anarchie*¹⁵⁷, démontre que Valmy fait partie de l'essence même des Orléans : l'hydre, constitué des membres de la famille d'Orléans porte notamment sur le corps l'inscription « Valmy ».

Parfois, la présence de Valmy n'a presque qu'un but décoratif. La bataille étant rattachée au roi, elle permet aux caricaturistes d'illustrer les pièces où se trouve leur souverain. Ainsi, de nombreuses caricatures ont un petit tableau de la bataille de Valmy¹⁵⁸, alors que leurs propos principaux n'ont souvent aucun rapport avec celle-ci. Cependant, cette présence peut avoir un véritable but, comme dans la caricature *Encore une fois... Madame, voulez-vous ou ne voulez-vous pas divorcer, vous êtes parfaitement libre* datant de 1832¹⁵⁹. On y voit Louis-Philippe

¹⁵⁵ Voir annexe 3, p.116.

¹⁵⁶ Voir annexe 3, p.117-118.

¹⁵⁷ Voir annexe 3, p.120.

¹⁵⁸ Voir annexe 3, p.121-124.

¹⁵⁹ Voir annexe 3, p.122.

menacer une allégorie de la France, son épouse. La pièce où les deux personnages se trouvent est entièrement meublée d'objets patriotiques, dont un tableau de la bataille de Valmy. La plupart des objets ont été cassés, comme après une violente dispute. Bien que le tableau reste accroché, il paraît naturel qu'il fasse partie de cet ensemble de symboles bafoués par le roi selon le caricaturiste, d'autant plus qu'on peut remarquer une référence au perroquet au travers du coq gaulois qui se comporte comme tel. Valmy n'est plus seulement la bataille du roi, mais l'un des symboles forts de la patrie française. La décoration de cet intérieur bourgeois (comme Louis-Philippe) illustre à merveille la vision des républicains, qui pensent que les partisans des Orléans opèrent un travestissement de l'Histoire¹⁶⁰, afin de détourner le combat pour la liberté au profit de l'instauration d'une nouvelle monarchie, peu différente de la précédente.

On observe par conséquent que le sens des références à Valmy change progressivement, à mesure que le conflit entre le roi et les caricaturistes s'endurcit. Ce changement est confirmé dans *L'Étalagiste*¹⁶¹ en 1833, où figure une évocation subtile de la bataille, au travers d'une lame. Cette lame est celle dont Louis-Philippe, désigné comme « l'aide-de-camp de Dumouriez », aurait été armé à Valmy et à Jemmapes. D'après *La Caricature*, elle serait encore neuve. À présent, Valmy ne fait plus partie des attributs du roi, comme dans *Le replâtrage*. C'est un mensonge du roi, qui a en vérité honte de son passé révolutionnaire. Il vend tous ses effets en lien avec cette époque car tout ce qu'il a fait pendant la Révolution n'a été guidé que par sa lâcheté. La référence à Dumouriez, le « traître », prouve bien que Louis-Philippe aurait été son bras droit dans les complots que celui-ci aurait menés contre la République. D'une certaine manière, la caricature *La lanterne magique*¹⁶², parue dans *Le Charivari* la même année, délivre le même message : Valmy n'est qu'un outil emprunté par le roi pour jeter de la poudre aux yeux de la population. Louis-Philippe, qui montre des images de la bataille, dit aux badauds « Vous voyez à gauche le général Dumouriez et son aide de camp ». Cette caricature est donc directement liée à la précédente, vu que le roi est à nouveau vu comme l'aide de camp de Dumouriez.

Dans les caricatures de 1833, les auteurs ne se moquent plus seulement des références à Valmy constamment répétées par le roi, mais ils les trouvent illégitimes, voire dangereuses pour le peuple. Le roi déformerait la vérité en s'appropriant la bataille, qu'il ne ramènerait qu'à lui, alors qu'il n'y a pas joué de véritable rôle. Valmy n'est plus la bataille du roi, par conséquent peu appréciée des opposants aux Orléans, mais un symbole révolutionnaire subtilisé par Louis-Philippe qui appartiendrait aux vrais défenseurs des idéaux de la Révolution.

La dernière caricature mettant en scène Valmy, avant l'interdiction de la satire politique en 1835, est un dessin qui ne représente pas Louis-Philippe, mais

¹⁶⁰ Ph., REGNIER (dir.), *La caricature, entre République et censure [...]*, op. cit., p.105.

¹⁶¹ Voir annexe 3, p.127.

¹⁶² Voir annexe 3, p.126.

l'un de ses fils, probablement Ferdinand-Philippe¹⁶³. Le jeune duc regarde d'un air rêveur les tableaux de Valmy et de Jemmapes, en se demandant s'il pourra faire mieux dans l'avenir. Ici aussi, le commentaire de *La Caricature* est intéressant, car il permet de comprendre le véritable sens du dessin, qui au premier abord semble uniquement moqueur vis-à-vis des faits d'armes du roi, faisant de Valmy et de Jemappes des batailles mineures. Le journal indique qu'il s'agit d'une référence à Alexandre le Grand, qui dans sa jeunesse se serait écrié, en apprenant l'histoire de son père « Il ne me laissera rien à faire ! »¹⁶⁴. Le fils de Louis-Philippe dit, lui : « Il ne me laissera pas de gloire à conquérir ! ». *La Caricature* ne se moque donc pas des batailles en elles-mêmes, mais de l'usage qu'en a fait le roi, puisque son fils ne cherche pas à remporter d'autres batailles, mais la gloire. Il veut, pour se vanter, se trouver des actions encore plus extraordinaires. La véritable cible des caricaturistes est donc l'hybris des Orléans, qui ne recherchent pas le bien, mais la notoriété.

Contrairement à la figure du perroquet et aux premières allusions à Valmy, ces caricatures exposant plus précisément Valmy montrent les réelles convictions des auteurs, voire de *La Caricature* et du *Charivari*, qui ne méprisent pas tant la bataille, mais plutôt l'usage que Louis-Philippe en a fait, contrairement aux légitimistes qui n'accordent aucun crédit à la bataille de Valmy. L'auteur de *L'Histoire anecdotique de Louis-Philippe* a donc tort de penser que la caricature, du moins républicaine, veuille s'en prendre à la bataille. Cependant, ce n'est peut-être pas le cas de l'ensemble de la presse satirique. En outre, il faut essayer de mesurer dans quelle mesure les légitimistes et les républicains ont pu influencer le peuple, afin de connaître l'avis général à l'encontre de Valmy.

III) L'AVIS SUPPOSÉ DU PEUPLE

Il est difficile de savoir dans quelle mesure le peuple cautionnait les discours de Louis-Philippe et ses références à la bataille de Valmy. Cependant, nous pouvons obtenir quelques réponses au travers de la production imprimée datant de la monarchie de Juillet.

1) Le message de la presse opposée au régime

La lutte contre la propagande

Les opposants aux Orléans cherchent avant tout à contrer la propagande de ceux-ci afin de prouver aux Français que ce sont eux qui détiennent la vérité. C'est pourquoi les allusions à Valmy se font dans le cadre d'une critique de Louis-Philippe ou de ses défenseurs. Ainsi, de 1831 à 1832, le journal satirique monarchiste *Le Figaro* mène une « campagne » contre la glorification de Valmy. Le 28 août 1831, le journal a par exemple réagi à la publication du poème *L'amour raisonné du roi et de la patrie* qui, comme nous l'avons vu précédemment, avait

¹⁶³ Voir annexe 3, p.125.

¹⁶⁴ *La Caricature*, n°178, 3 avril 1834, p.2.

divinisé les actions du roi à Valmy. Il critique notamment les fautes d'orthographe, le manque de considération de l'auteur envers la réalité historique¹⁶⁵ et la place donnée au roi, surnommé « le sage » dans le poème :

Ce sage, c'est le roi Louis-Philippe. Le roi Louis-Philippe assistait à Jemmapes et à Valmy, il n'est pas douteux que Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, ait contribué puissamment à la victoire ; mais outre Jemmapes et Valmy, quelques autres batailles, telles que Arcole, les Pyramides, Aboukir, Austerlitz, Wagram, etc., eurent lieu avec quelque gloire sans que Louis-Philippe s'y trouvât, son grand regret ; et peut-être est-ce outre-passer les bornes de la louange au prince souscripteur que de supposer que le reflet de sa sagesse suffit pour remporter ses victoires¹⁶⁶.

La critique de l'utilisation de la bataille de Valmy ne s'arrête pas là. Lors de ses vœux de bonne année au roi le 1^{er} janvier 1832, *Le Figaro* lui souhaite entre autres « quelques victoires de rechange pour Jemmapes et Valmy, la paix obtenue par la guerre, et pour surnom, Philippe-le-Hardi »¹⁶⁷. Ici, le journal ne condamne pas uniquement la propagande autour de Valmy, mais également la politique étrangère du roi. Beaucoup de journaux critiquent à cette époque la « lâcheté » de Louis-Philippe devant les cours d'Europe, celui-ci préférant la sauvegarde du royaume, en y maintenant la paix par le consensus, plutôt que son agrandissement et son rayonnement à l'étranger. Cette critique est commune, car on la retrouve aussi bien dans *L'Ami de la religion* que dans la presse républicaine. Même *Le Constitutionnel*, le journal d'Adolphe Thiers, condamne le roi qui ferait « l'amende honorable de Jemmapes » à la face de l'Europe¹⁶⁸. Beaucoup de gens se sont donc lassés de Valmy ainsi que de la promotion des batailles défensives et aimeraient que le royaume mène enfin des campagnes offensives.

Pourtant, avant de s'engager contre les orléanistes, *Le Figaro* vantait l'importance de la bataille de Valmy. En 1827, il avait acclamé la sortie de la biographie d'Agricol-Hippolyte de Châteauneuf sur le duc d'Orléans, soulignant la « brillante valeur »¹⁶⁹ du prince sur les champs de bataille. Au début de la monarchie de Juillet, le journal préférait encore Valmy aux victoires napoléoniennes, qui n'étaient pas vitales pour la France :

La France porte, en Europe, la peine des vieux flatteurs impériaux. On ne nous croit grands que par Bonaparte, et nous nous sommes accoutumés nous-mêmes à placer Austerlitz au-dessus de Valmy et de Zurich. Erreur !

¹⁶⁵ Le journaliste parle d'« une centaine de fautes de français » et précise que l'auteur a « faussé certains points historiques », dans *Le Figaro*, VI^e année, 28 août 1831, n°240, p.2.

¹⁶⁶ *Le Figaro*, VI^e année, 28 août 1831, n°240, p.1.

¹⁶⁷ *Le Figaro*, VII^e année, n°1, 1^{er} janvier 1832, p.1.

¹⁶⁸ *L'Ami de la religion*, Paris, Libr. ecclésiastique d'AD. Le clere et Cie, n°3966, 1 octobre 1844, p.9-10.

¹⁶⁹ *Le Figaro*, II^e année, n°109, 5 mars 1827, p.2.

*Kellermann et Masséna ont sauvé la France, Napoléon n'a jamais fait que l'agrandir*¹⁷⁰.

Le roi provoque par conséquent un certain désamour pour Valmy au sein de la presse. Les évocations de la bataille se font de plus en plus rares avec les années, même dans les journaux plus modérés. *Le Siècle* refuse par exemple de publier la lettre du maire de Versailles, qui vantait les mérites du roi, lors de l'inauguration du musée de l'histoire de France, car selon lui, « on sait d'avance ce que dans l'inauguration nationale d'un monument public le dévouement peut trouver de louanges à ma manificence royale »¹⁷¹. Les louanges du roi sont donc de plus en plus écartées des journaux non-orléanistes, ce qui raréfie du même coup les références à Valmy, restée associée au roi. En conséquence, les lecteurs ont pu uniquement être influencés par cette presse, concernant Valmy, pendant les premières années du règne de Louis-Philippe.

L'impact de la presse satirique

La Caricature, *Le Charivari* et *Le Figaro* ne sont pas les seuls organes de presse à dénoncer les actions du roi par l'humour, ils ne sont en réalité qu'un aperçu de la presse satirique de l'époque. Parallèlement au développement de la caricature, moyen le plus visible de critiquer le pouvoir, la presse satirique profite également de la grande liberté d'expression qui s'épanouit entre 1830 et 1835. En 1832, elle connaît un brusque essor : huit journaux coexistent, dont quatre ont été créés dans l'année¹⁷². Six sont des journaux ouvertement opposés à Louis-Philippe. Outre *La Caricature* et *Le Charivari*, deux autres journaux sont de tendance républicaine, *Le Corsaire* et *La Glaneuse*. Tous sont influencés par Philipon. Les deux journaux restants sont quant-à-eux légitimistes ; il s'agit du *Revenant* et du *Brid'Oison*.

Tous semblent se tenir à la même politique concernant les évocations du roi à Valmy : soit ils les ridiculisent, soit ils les ignorent, comme en témoigne l'absence de références à la visite du roi à Valmy en 1831. Nous avons pu voir le premier cas au travers de la caricature, toutefois on retrouve également le même ton sarcastique à l'écrit, notamment dans les brèves, qui sont friandes en jeux de mots et en allusions au roi. Par exemple, après l'attentat dirigé contre Louis-Philippe le 19 novembre 1832, *Le Revenant* se moque de la maladresse du tireur dans une série de brèves, mais également du roi, même s'il n'est jamais clairement cité :

*Les lauriers de Jemmapes et de Valmy l'ont préservé de la foudre*¹⁷³.

Dans cette brève, les contemporains savaient immédiatement de qui parlait le journaliste, tant il était connu que le roi avait participé à Valmy et à Jemmapes. La

¹⁷⁰ *Le Figaro*, Ve année, n°332, 1^{er} décembre 1830, p.3.

¹⁷¹ *Le Siècle*, 2^{ème} année, n°159, 11 juin 1837, p.3.

¹⁷² F., ERRE, « Les discours politiques de la presse satirique. Étude des réactions à l'"attentat horrible" du 19 novembre 1832 », dans *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°29, 2004, p.31-51 (disponible sur le site <http://rh19.revues.org/694>) (consulté le 3 août 2014).

¹⁷³ *Le Revenant*, 1^{ère} année, n°326, 21 novembre 1832, p.3.

foudre est ici le coup de feu. L'auteur profite donc de l'événement pour tourner en ridicule la manière dont les orléanistes vantent les mérites du roi. On peut également se rappeler des propos de Louis-Philippe lors de sa visite à Valmy, lorsqu'il déclare que les canons ne peuvent le blesser dans un tel endroit¹⁷⁴. *Le Revenant* exagère donc la portée mythique de la bataille pour provoquer le rire et ne prend pas au sérieux les mérites du roi.

Le régime contre-attaque cette presse en créant son propre journal satirique, *La Charge*¹⁷⁵. En outre, il s'est « acheté » les faveurs du *Figaro* en 1832 en écartant ses anciens rédacteurs, ce qui conduira par ailleurs le journal à sa faillite. Si ces réponses aux opposants rencontrent un succès mitigé, il faut aussi nuancer celui de la presse satirique et donc de son impact sur les Français. Non seulement ses tirages sont peu élevés d'après les rares chiffres dont nous disposons (le *Brid'Oison* tire à 500 exemplaires par jour en 1832), mais ils chutent après l'interdiction de la satire politique, même s'ils se reconvertissent. Ainsi, *Le Charivari* passe de 771 abonnés en 1835 à 408 en 1836. Cependant, la diminution du nombre de tirages aurait déjà commencé antérieurement, car Brisson et Ribeyre estiment à 1 900 le nombre d'abonnés en 1832¹⁷⁶. À titre de comparaison, 12 000 exemplaires du *Journal des débats* sont distribués par jour dans les années 1830¹⁷⁷. Le nombre de lecteurs intéressés par la presse satirique est par conséquent modeste, même si celui-ci est quelque peu faussé par les cabinets de lecture, qui proposaient des journaux à leurs clients. Le public touché reste donc constitué de Parisiens aisés, c'est pourquoi il est plus difficile de connaître l'avis des plus modestes. La caricature a probablement eu plus de répercussions, étant donné qu'il est plus facile de reproduire une poire ou un perroquet que de transmettre des critiques écrites.

Étonnamment, c'est en se moquant une nouvelle fois du roi lors de l'une de ses rencontres avec les Parisiens que *La Caricature* nous offre un aperçu de ce que pouvait habituellement conclure le peuple du rapport entre Louis-Philippe et Valmy. Le journaliste nous indique qu'un « vieil invalide balbutia quelques humbles variantes sur Jemmapes et Valmy »¹⁷⁸. Bien que nous ne puissions pas tirer de conclusions à partir d'un seul exemple, il semble tout de même que, généralement, les Parisiens plus modestes aiment à féliciter le roi pour ses faits d'armes. Évoquer Valmy ou Jemmapes est un compliment banal, puisque le vieil homme de *La Caricature* ne trouve que d'« humbles variantes », preuve qu'il était difficile d'être original à ce sujet et que ce type de conversation était fréquent.

Si, en termes de tirages, la presse de l'opposition ne semble guère influente auprès des Français, elle gagne tout de même à sa cause une partie des Parisiens

¹⁷⁴ Partie 1, chapitre I, p.19.

¹⁷⁵ F., ERRE, « Les discours politiques de la presse satirique [...] », *op. cit.*, p.31-51, (disponible sur le site <http://rh19.revues.org/694>) (consulté le 3 août 2014).

¹⁷⁶ *Ibid.*

¹⁷⁷ *Ibid.*

¹⁷⁸ *La Caricature*, n°48, 29 septembre 1831, p.4.

aisés et cultivés, qui sont influents socialement et politiquement. Cela ne veut pas pour autant signifier que les personnes venant de milieux plus défavorisés acceptent tous la manière dont le roi s'approprie la bataille de Valmy.

2) Les réactions du peuple et de personnages isolés

Loin des prises d'opinion de la presse et des tendances politiques clairement définies, certaines personnes font publier leurs avis sur la monarchie de Juillet et par extension, sur la bataille de Valmy.

Les habitants de Valmy

Les réactions les plus enjouées en faveur de Valmy viennent du côté de l'ancien champ de bataille, dans les environs de la commune de Valmy. Outre l'*Annuaire de la Marne*, nous disposons de plusieurs témoignages de la visite du roi à Valmy en 1831 et tous évoquent l'enthousiasme des habitants de Valmy lorsqu'ils virent leur souverain. Le témoignage le plus pertinent est celui de Jean-Baptiste Champion, qui était le prêtre de la commune de Valmy à cette époque. D'après lui, les habitants avaient déjà célébré la victoire en 1792, car ils étaient fiers que « l'ère de la Liberté et de la République »¹⁷⁹ se soit ouverte chez eux. C'est pourquoi ils ont été heureux d'écouter les souvenirs de Louis-Philippe lorsqu'il est venu à leur rencontre¹⁸⁰. Cependant, ils semblent avoir été influencés par les discours du roi, car Jean-Baptiste Champion n'évoque ni Kellermann, ni Dumouriez, mais l'action de son roi :

*Louis-Philippe, alors duc de Chartres, commandant une division sous Kellermann, s'y maintint jusqu'au soir, et contribua puissamment au succès de cette mémorable journée*¹⁸¹.

Les habitants de Valmy et de ses environs sont probablement les personnes les plus fières de la victoire qui a été emportée chez eux. L'opposition, contrairement au roi, a donc peu d'emprise sur eux.

Les initiatives personnelles

Jean-Frédéric de Chabannes

Les premiers textes que nous allons étudier sont ceux d'un noble, Jean-Frédéric de Chabannes (1762-1836), marquis de Curton. De Chabannes n'est pas légitimiste ; à la lecture des éphémères qu'il fait discrètement paraître, on comprend qu'il s'agit même d'un orléaniste de la première heure, partisan de la révolution de Juillet, mais déçu par le régime. Bien qu'il agisse seul, ses écrits ont selon ses

¹⁷⁹ L., LALLEMENT, *Jean-Baptiste Champion, confesseur de la foi, et la paroisse de Valmy (1785-1842)*, Chalons-sur-Marne, A. Robat, [s.d.], p.70.

¹⁸⁰ L., LALLEMENT, *op. cit.*, p.191.

¹⁸¹ *Ibid.*

dières été repérés par la police. Dans les *Développements des cinq sentences*, il se dit menacé par la censure et exagère son importance au sein de l'opposition¹⁸².

Dans *Le Foudre de la vérité*, il a écrit une chanson qui s'appelle « Jemmapes et Valmy ». Elle a été composée pour qu'elle soit chantée sur l'air de *La Parisienne* :

*Tel habitant de la Garonne,
Du Trocadéro fut l'ami
De même, non loin de Péronne,
On vit briller Mal-Affermi,
Qui nous dit sans fanfaronnade
Et sans la moindre gasconnade :
Jemmapes et Valmy
Ont vu l'ennemi,
Après le combat, et non certe à demi,
Prendre la galoppade.*

*Pour que personne ne l'ignore,
Écoutez tous petits et grands :
Je vais pour le redire encore,
Afin que, jusqu'à vos enfans,
Sachent que, sans fanfaronnade,
Et sans la moindre gasconnade,
Jemmapes et Valmy
Et Mal-Affermi,
Ont vu l'ennemi, sansdis ! non à demi,
Prendre la galoppade.*

*En entendant dans chaque ville,
Et jusques à satiété
Ce haut dicton, quelqu'imbécile
Pensa, dans sa simplicité,
Qu'une telle rodomontade
Approchait de la gasconnade,
Et que l'ennemi,
Sans Mal-Affermi,
Aurait pu très bien à Jemappes et Valmy,
Prendre la galoppade.*

Pour nous arracher du dédale,

¹⁸² « Les honteux moyens que la police ne cessera d'employer pour prévenir la circulation de mes écrits ne sont-ils pas la preuve évidente de l'effroi que cause au ministère une plume sur laquelle l'intérêt ni la crainte ne sauraient avoir aucun effet, et qui ne tait ni ne déguise aucune vérité », dans J.-F. de, CHABANNES, *Développements des cinq sentences, savoir : l'époque des aveuglements ; le triomphe de la duplicité ; la honte de la France ; la mort de la liberté ; le tombeau de l'honneur, qu'on voit exposés en ce moment*, [Paris], Au bureau du « Régénérateur » et du « Foudre de la vérité », [s.d.], p.1.

*Dans lequel nous nous enfonçons,
 Attachez-vous à la morale,
 But unique de mes chansons ;
 Et dans ce léger badinage,
 Loin d'envisager un outrage,
 Dîtes-moi comment
 Aurais-je autrement
 Pu mettre au grand jour autant d'aveuglement ?
 Et n'en dis davantage¹⁸³.*

De Chabannes ne souhaite pas ici s'en prendre aux batailles de Valmy et de Jemmapes, il remet en doute l'importance du duc de Chartres pendant les affrontements. Désigné sous le surnom de « Mal-affermi », à cause des difficultés qu'il rencontre à asseoir son règne et sa famille, Louis-Philippe est vu comme un personnage de théâtre aux manières ridicules, comme Matamore : il est plus courageux en paroles qu'en actes. On le remarque au champ lexical utilisé par l'auteur (« gasconnade », « rodomontade », « fanfaronnade »). À la manière d'une fable, De Chabannes conclut son poème par une morale qui le met à son avantage. Il se pose en tant que justicier, mettant en lumière les vices du régime. Il trouve ici immoral de la part de Louis-Philippe de s'attribuer les victoires de Jemmapes et Valmy, car le résultat aurait été le même sans lui.

Dans le cinquième tableau des *Développements des cinq sentences*, intitulé « Le tombeau de l'honneur », De Chabannes évoque à nouveau la bataille de Valmy, mais dans un tout autre contexte :

Après la gloire d'avoir vaincus et soumis toute l'Europe ; n'avons nous pas eu la farce du Trocadéro ; qui ne se souvient de l'étalage qu'en firent la prostitution et la bassesse ?... N'avons-nous pas les souvenirs de Jemmapes et Valmy, et nous donne-t-on pas Anvers pour parodie ? La prostitution et la bassesse qui loueraient seraient-elles moindres aujourd'hui ?¹⁸⁴

On peut supposer que ce texte a été écrit au début de l'année 1833, car il évoque le siège d'Anvers, qui s'est déroulé en novembre et en décembre 1832. La critique rejoint ici celle de la presse à cette époque, que nous avons déjà évoquée et qui met en exergue le manque de combativité du roi. Cependant, le propos du marquis de Curton est également républicain, car il rejette la « farce du Trocadéro », c'est-à-dire la bataille du Fort du Trocadéro qui a permis le retour de l'absolutisme en Espagne. Il rejette également le siège d'Anvers, où les Français ont aidé les révolutionnaires belges à chasser les troupes néerlandaises de leur ville. De Chabannes se moque de ce siège car il a été beaucoup exploité par la propagande orléaniste, qui l'a transformé en fait d'armes majeur de la monarchie

¹⁸³ J.-F. de, CHABANNES, *Le Foudre de la vérité. Jemmapes et Valmy, ou le point d'appui du mal-affermi, chanson, suivie de réflexions de la plus haute importance*, Paris, Au bureau du « Régénérateur », 1831, p.4-5.

¹⁸⁴ J.-F. de, CHABANNES, *Développements des cinq sentences*, op. cit., p.4.

de Juillet, alors que la victoire française était gagnée d'avance¹⁸⁵. Pour De Chabannes, il est donc insultant de comparer Valmy et Jemmapes au siège d'Anvers, où il n'y a eu aucun véritable enjeu. Leur souvenir en est sali car le siège d'Anvers ne porte pas les valeurs de la Révolution, au même titre que la bataille du Trocadéro. Par conséquent, De Chabannes semble tenir en haute estime les batailles révolutionnaires et déplore l'usage qu'en fait le régime.

Joseph Beuf

L'entreprise de Joseph Beuf est différente de celle du marquis de Curton. Ce Lyonnais, qui se désigne en tant que « prolétaire », est déjà connu des autorités lorsqu'il fait paraître en 1833 la *Lettre confidentielle de S. M. Louis-Philippe Ier, roi des Français, à son bien aimé cousin Nicolas, empereur de toutes les Russies*. En 1832, il a été condamné à trois ans et demi de prison et à 2 500 francs d'amende par la cour d'assises du Rhône, pour « offenses envers la personne du roi et atteintes aux droits que le roi tient du vœu de la nation »¹⁸⁶. Ses publications semblent donc plus dangereuses aux yeux du régime que celles de De Chabannes.

Cette *Lettre* se présente comme une véritable lettre écrite par Louis-Philippe au tsar, dans laquelle il le prie de le considérer comme un véritable monarchiste et de le pardonner pour ses anciennes prises de position libérales. Il s'agit bien évidemment d'un faux, afin de discréditer le roi auprès du peuple. Une grande partie de la lettre est consacrée à la Révolution, dont le faux Louis-Philippe souhaite se dédouaner. Toutes ses actions pendant cette période n'auraient été effectuées que dans l'intérêt du royaume. Ainsi, le duc de Chartres se serait infiltré dans l'armée de Dumouriez afin de la surveiller et de connaître ses intentions :

*Pendant que mon père agissait à Paris, moi, à l'armée de Dumouriez, je le secondais de tout mon pouvoir en renchérissant de républicanisme sur les plus chauds républicains. Aussi, la convention ne voyant que mon zèle et ne pénétrant pas mes projets, me protégeait-elle vivement, et me décora-t-elle du grade de général de brigade*¹⁸⁷¹⁸⁸.

Quelques pages plus loin, le faux Louis-Philippe s'excuse encore de sa participation à Valmy et à Jemmapes et il espère que les insultes qui ont fusé à son égard à la suite de son émigration suffisent à prouver ses inclinaisons monarchistes :

¹⁸⁵ Ce siège succède à la campagne des Dix-jours : les Pays-Bas sont déjà vaincus, mais ils ont persisté à garder une garnison à Anvers. Le siège a été remporté en vingt-quatre jours.

¹⁸⁶ *Procès et défense de Joseph Beuf, prolétaire, condamné à trois ans et demi de prison et 2,500 francs d'amende, par la cour d'assises du Rhône, pour offenses envers la personne du roi et atteintes aux droits que le roi tient du vœu de la nation (18 juin)*, Lyon, chez les principaux libraires, 1832, 24 p.

¹⁸⁷ Les grades militaires ayant changé depuis la Révolution, Joseph Beuf désigne ici par « général de brigade » le titre de « lieutenant-général ».

¹⁸⁸ J., BEUF, *Lettre confidentielle de S. M. Louis-Philippe Ier, roi des Français, à son bien aimé cousin Nicolas, empereur de toutes les Russies*, [Lyon], s. n., 1833, p.9.

Voilà ma réponse, mon cher cousin, à toutes ces infâmes calomnies de républicanisme, de sans-culottisme, etc., etc., il me serait trop facile de multiplier ces citations à l'infini, et de vous transcrire cent passages du Moniteur, où je suis traité de déserteur, de lâche, de transfuge, de renégat, d'espion, et autres épithètes dont je m'honore; mais je crois que c'est assez de ces détails sur cette première époque de ma vie et que vous me pardonneriez Valmy et Jemmapes, puisqu'il vous est prouvé par les documens les moins irrécusables que j'agissais dans les intérêts des trônes et contre l'ambition de quelques républicains, poignée de factieux¹⁸⁹.

Bien que le sujet principal ne soit pas la bataille de Valmy, on peut tout de même en déduire l'opinion que Joseph Beuf avait à son sujet. Le roi devant se faire pardonner d'y avoir participé, Valmy doit posséder une certaine aura auprès de l'auteur. Pour lui, le passé de Louis-Philippe est une imposture : un noble reste un noble, il ne peut être républicain ou libéral. L'avis de Beuf est donc à l'extrême opposé de celui des légitimistes, qui voient en Louis-Philippe un révolutionnaire fils d'un régicide.

Ce pamphlet a eu des retombées, du moins dans le milieu lyonnais. Par exemple, *L'Écho de la fabrique*, le journal des canuts, en a fait la promotion et sous-entend que le journal satirique républicain *La Glaneuse* le distribue :

Nos amis nous ont dit beaucoup de bien d'un nouvel opuscule de M. Joseph Beuf, ancien rédacteur de la Sentinelle et du Furet, condamné à cinq ans d'emprisonnement par la cour d'assises du Rhône pour avoir dans un pamphlet mal parlé du gouvernement. Cet opuscule a pour titre : Lettre confidentielle de S. M. Louis-Philippe, roi des Français, à son bien-aimé cousin Nicolas, empereur de toutes les Russies. Il contient 40 pages in-8° et ne se vend que 50 c. – Mais où se vend-il, ma foi nous n'en savons rien. La Glaneuse a bien dit que c'était chez les principaux libraires. Oh ! bien oui, elle qui traite de farceurs les procureurs du roi, elle est joliment farceuse. Nous ne l'avons vu en montre nulle part ; cependant nous avons la conviction que quand on est connu on le trouve à acheter. Du reste le journal républicain a offert ses bons offices pour le procurer à ceux qui aiment le fruit défendu, à la charge toutefois de n'en parler à personne, et nous sommes convaincus que notre recommandation sera utile à ceux qui s'adresseront à nous¹⁹⁰.

Joseph Beuf n'est donc pas un personnage isolé, comme on pouvait le croire au premier abord. Il est proche du milieu républicain et ouvrier, très fort à Lyon jusqu'à la révolte des canuts. Ses publications sont donc à rapprocher de la presse satirique.

¹⁸⁹ J., BEUF, *Lettre confidentielle de S. M. Louis-Philippe Ier, roi des Français, à son bien aimé cousin Nicolas, empereur de toutes les Russies*, [Lyon], s. n., 1833, p.11.

¹⁹⁰ *L'Écho de la fabrique*, n°16, 21 avril 1833, p.4.

L'ensemble de ces sources imprimées tendent à démontrer que ce n'est pas tant la bataille de Valmy qui est décriée par l'opposition que son utilisation par le régime. À part dans les écrits des légitimistes, Valmy a en réalité bonne presse. Cependant, les républicains ne se seraient peut-être pas intéressés à la bataille sans les discours de Louis-Philippe. En effet, on peut remarquer que les critiques des républicains en 1831 concernent souvent l'abus des références à Valmy, en témoigne la figure du perroquet, et non pas la bataille en elle-même. Ce n'est que par la suite qu'ils mènent une réflexion plus poussée, en voyant Louis-Philippe comme un usurpateur de souvenirs révolutionnaires. Cette évolution est le fruit d'un autre phénomène, celui du développement des études sur la Révolution française par les historiens.

PARTIE 3 : LE ROI DÉPOSSÉDÉ DE SA BATAILLE

I) LE DÉVELOPPEMENT DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION ET DES RÉCITS SUR VALMY SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET

Les récits sur la Révolution française affluent dès la fin de celle-ci. Ainsi, dès l'an VI (c'est-à-dire en 1798), le chef de bataillon Liger tend à démontrer que les Français avaient, du point de vue technique, l'avantage sur l'armée prussienne lors de la bataille de Valmy¹⁹¹. Toutefois, les récits sur Valmy sont rapidement éclipsés sous l'Empire, et il faut attendre la Restauration pour que la bataille fasse sa réapparition dans les textes des premiers historiens de la Révolution. Néanmoins, elle reste sous-évaluée jusqu'à la montée sur le trône de Louis-Philippe, exception faite de la première édition de *l'Histoire de la Révolution française* d'Adolphe Thiers. Il nous faut par conséquent comprendre en premier lieu comment le récit de la bataille a pu être conservé et transmis aux historiens républicains parisiens.

1) Un épisode qui reste relaté dans l'histoire locale

Valmy étant restée un événement fondamental dans l'histoire de la Marne, des hommes de la région en ont perpétué le récit à travers leurs livres d'histoire locale. Ces livres sont parmi les premiers à relater la bataille de manière méliorative et sans évocation d'un possible complot. Deux livres de ce genre sont parus sous la monarchie de Juillet.

La chronique de Buirette

Claude Buirette fait publier en 1837 une volumineuse *Histoire de la ville de Sainte-Menehould et de ses environs*. Valmy étant une commune figurant dans les « environs » de Sainte-Menehould, Buirette s'attache à relater avec beaucoup de précision le déroulement de la bataille de Valmy, afin de démontrer qu'il s'agissait bel et bien d'une vraie bataille.

Pour lui, l'affrontement a été violent, il insiste sur la vivacité de la canonnade (« Les Prussiens, reconnaissant la mauvaise position de Kellermann, l'attaquèrent aussitôt par une vive canonnade. Les Français répliquèrent avec vigueur [...]. », « [...] ce fut encore une longue et vive canonnade. »¹⁹²). Cet affrontement est également perçu comme moderne, puisqu'il met en exergue

¹⁹¹ L., BERGES, *Valmy, le mythe de la République*, [...], op. cit., p.80.

¹⁹² Cl., BUIRETTE, *Histoire de la ville de Sainte-Menehould et de ses environs*, Sainte-Menehould, Poignée-Darnauld, 1837, p.603.

l'artillerie¹⁹³. Cependant, l'auteur ne cherche pas à rédiger une description objective de la bataille. Il cherche par exemple à mettre en valeur l'issue du combat en exagérant le nombre des troupes prussiennes en présence : selon lui, « l'armée ennemie développait des forces infiniment supérieures à celles de Kellermann qui n'avait pas plus de vingt mille hommes »¹⁹⁴. Il surestime aussi les pertes occasionnées par le combat, ce qui n'est pas innocent de sa part, puisqu'il concède à plusieurs reprises qu'il s'agit d'une bataille peu meurtrière. Il déclare pourtant que la perte des Prussiens « a dû être considérable en hommes et en chevaux »¹⁹⁵.

Claude Buirette est un homme de son temps, il a donc été influencé par les récits qui circulaient à son époque sur la bataille de Valmy. On remarque qu'il l'a particulièrement été par la propagande orléaniste, en accordant une place importante à Louis-Philippe dans sa chronique :

*Le duc de Chartres, qui avait près de lui son frère le duc de Montpensier, était particulièrement chargé de défendre la position du moulin à vent de Valmi, but principal des efforts de l'ennemi. Quoique bien jeune encore et faisant ses premières armes, ce prince déploya dans ce poste périlleux tout le sang froid et l'intelligence d'un vieux guerrier, et par sa brillante valeur contribua puissamment au succès de cette mémorable journée*¹⁹⁶.

Son récit reflète également l'avis général que possédaient ses contemporains à propos de Dumouriez. Bien qu'il ne critique pas ouvertement le général, l'auteur suggère qu'il manquait déjà de patriotisme en septembre 1792, car le général n'aurait montré que peu d'intérêt pour la bataille :

*Les deux corps aux ordres de Beurnonville et de Dumouriez, quoique sous les armes, ne prirent point part à cette action. On en fut même étonné à Sainte-Menehould que le général en chef, bien que le canon eût commencé à gronder de grand matin, ne fût sorti de cette ville que vers les dix heures*¹⁹⁷.

Sa conclusion tempère quelque peu ses propos en replaçant les effets de la bataille sur le long terme :

*Telle a été la journée du 20 septembre. L'action qui s'y passa ne porte que le nom de canonnade de Valmi ou de la Lune ; mais ses effets peu meurtriers et surtout son importance politique peuvent être comparés à ceux d'une grande bataille*¹⁹⁸.

On peut également remarquer que les habitants de Sainte-Menehould donnaient apparemment encore un autre nom à cet épisode, celui de « canonnade

¹⁹³ « Nos canonniers montrèrent ce jour là leur supériorité sur l'artillerie prussienne », dans Cl., BUIRETTE, *op. cit.*, p.603.

¹⁹⁴ Cl., BUIRETTE, *op. cit.*, p.603.

¹⁹⁵ Cl., BUIRETTE, *op. cit.*, p.604.

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ *Ibid.*

¹⁹⁸ *Ibid.*

de la Lune ». De plus, « Valmi » semble être une variante orthographique de Valmy correcte à leurs yeux, puisqu'elle l'est pour Buirette. L'une des hypothèses que l'on peut avancer est qu'il n'y avait pas de document officiel visible instaurant une unique dénomination à la bataille. En outre, il y a encore à cette époque des témoins de l'affrontement en vie, qui doivent forger leur propre récit.

Le déroulement de la bataille de Valmy dans l'*Histoire de la ville de Sainte-Menehould* peut nous sembler aujourd'hui pour le moins banal, cependant glorifier cette bataille dans un livre d'histoire en 1837 n'était pas un acte anodin : d'un côté, cela permettait à l'auteur de voir son récit validé par le régime, et de l'autre, cela lui donnait l'occasion de mettre en valeur sa région.

Le récit de Miroy

C. Miroy, juge de paix, écrit deux années plus tard les chroniques de la petite ville de Grandpré, qui est également à proximité de Valmy. Son discours sur la bataille est beaucoup plus bref que celui de Buirette, en voici l'intégralité :

Le lendemain, 20 septembre, Kellermann avait rejoint Dumouriez. Les Prussiens, de leur côté, qui avaient débouché par Grandpré, ayant occupé les hauteurs de la Lune, alors eut lieu cette fameuse bataille de Valmy qui a commencé, pour la France, cette longue suite de prodigieux succès qui ont porté sa gloire militaire à son plus haut apogée.

Les Prussiens, battus à Valmy, furent contraints à la retraite. Elle se fit par Grandpré, et leur armée, décimée par la dysenterie, y laissa plusieurs milliers de cadavres qui furent enterrés en masse dans les champs que les Prussiens foulaient naguère en vainqueurs. Malheureusement la maladie se communiqua aux habitants et un assez grand nombre d'entre eux fut victime de ce fléau¹⁹⁹.

Deux points méritent ici notre attention. Tout d'abord, on peut remarquer que ce résumé de la bataille est plus neutre que celui de Buirette, mais aussi beaucoup plus éluif quant au déroulement de l'affrontement. Miroy ne doute probablement pas de la victoire des Français, mais il ne trouvait vraisemblablement pas pertinent de décrire une bataille que tous connaissaient à l'époque (d'où l'emploi de l'adjectif « fameux »). Le deuxième point intéressant concerne le deuxième paragraphe, consacré à la dysenterie des troupes prussiennes. On est confronté à un témoignage inédit concernant les conséquences directes de la campagne de l'Argonne. Miroy exagère peut-être le nombre de cadavres, mais il est probable qu'il ait eu des témoignages confirmant la contagion de la dysenterie. Ce fait nous paraît tout-à-fait possible, étant donné que les soldats se logeaient la plupart du temps chez les habitants de la région qu'ils occupaient.

À la lecture des ouvrages de Miroy et de Buirette, on peut constater que les légendes noires semblent peu relayées dans les livres publiés dans la région où

¹⁹⁹ C., MIROY, *Chroniques de la ville et des comtes de Grandpré, selon l'ordre chronologique de l'histoire de France*, Grandpré/Vouziers, Chez l'auteur/Malicet/Mary, 1839, p.186-187.

s'est déroulée la bataille de Valmy. Si la manière de voir la bataille est plutôt méliorative, elle est tout de même plus en phase avec la réalité que ne l'étaient les biographies de Louis-Philippe.

2) La bataille de Valmy dans les récits des militaires

Les mémoires

Les chroniques locales de la bataille de Valmy permettent de conserver son souvenir, mais elles ne peuvent être réellement considérées comme des livres faisant l'analyse de la Révolution française et donc de Valmy. Les autres écrits permettant la transmission de ce souvenir sont en premier lieu les mémoires, comme ceux de Vidocq (1775-1857), célèbre voleur, puis policier, qui évoque brièvement sa participation à la bataille :

Après cet événement, nous fûmes dirigés sur le camp de Maulde, et ensuite sur celui de La Lune, où, avec l'armée infernale, sous les ordres de Kellermann, je pris part à l'engagement du 20 octobre²⁰⁰, contre les Prussiens. Le lendemain, je passai caporal des grenadiers [...]²⁰¹.

Louis-Philippe ayant popularisé la bataille de Valmy, certains mémoires sont même réédités pendant la monarchie de Juillet ; c'est par exemple le cas des mémoires de Dumouriez, dont une seconde version française paraît en 1834. On peut remarquer qu'une longue préface a été insérée dans cette édition. Il s'agit d'un plaidoyer en faveur de Dumouriez, écrit probablement par l'éditeur, E. Renduel. Celui-ci présente le général comme le fidèle ami de Louis-Philippe et l'inventeur de la monarchie de Juillet, avec une république présidée par les Orléans²⁰².

La rédaction de mémoires en lien avec la Révolution était donc une pratique courante au début du XIXe siècle. En outre, de nombreux livres traitant des stratégies militaires des révolutionnaires sont parus pendant les années 1800-1810. C'est à la suite de ces deux phénomènes que certains hommes n'écrivent plus seulement leurs mémoires, mais également des « histoires » de la Révolution.

Les premières « histoires » de la Révolution

Les premières « histoires » de la Révolution ont été écrites par des militaires. Certaines recherchent avant tout l'anecdotique et se rapprochent, par leur tonalité, de l'épopée. Une large part de leur narration est donc consacrée aux batailles. Un des premiers textes de ce genre est celui de Jean-Pons-Guillaume Viennet, chef de bataillon au corps royal d'état-major, paru en 1827 et sobrement intitulé *Histoire des guerres de la Révolution*. Afin de comprendre comment s'organise ce type de

²⁰⁰ Vidocq commet ici une erreur, il voulait bien entendu parler du 20 septembre 1792 et non au 20 octobre.

²⁰¹ F., VIDOCQ, *Mémoires de Vidocq, chef de la police de sûreté jusqu'en 1827, Tome Premier*, Paris, Tenon libraire-éditeur, 1828, p.31.

²⁰² Ch.-F., DUMOURIEZ, *Mémoires et correspondance inédits du général Dumouriez*, Paris, E. Renduel, 1834, p.1-58.

récit, nous nous permettons de rapporter l'épisode de la bataille de Valmy dans son intégralité :

Un brouillard épais, qui cachait aux deux armées leurs mouvements réciproques, se dissipe, et de nombreuses décharges d'artillerie commencent une bataille de douze heures. Le feu des batteries françaises porte longtemps la mort et le ravage dans les bataillons ennemis ; mais une batterie d'obusiers, démasquée tout à coup par les Prussiens, jette de l'hésitation dans nos troupes. Kellermann s'élance pour les rassurer ; et tandis qu'il leur donne l'exemple de l'audace, son coursier est renversé par un boulet. Un cri d'effroi s'élève dans l'armée ; des obus éclatent au milieu de nos caissons ; deux explosions terribles effraient les conducteurs des autres : ils prennent la fuite et emportent les munitions de nos batteries.

L'avant-garde de Desprès Crassier, les grenadiers de Valence, la cavalerie de Pully et du duc de Chartres reculent pêle-mêle et dans un horrible désordre : la bataille est au moment d'être perdue ; mais Kellermann s'est dégagé du poids de son cheval ; son sang froid et son courage ne l'ont point abandonné. Il se relève, il rallie ses divisions épouvantées, fait revenir ses caissons, appelle la réserve de son artillerie légère, reforme la ligne, et rétablit le combat.

Brunswick n'a pas eu le temps de profiter de cet avantage ; mais ses efforts et son orgueil en ont redoublé comme ses espérances.

Il forme trois colonnes pour ressaisir la victoire ; elles s'avancent avec une froide intrépidité, avec un ordre admirable sous le feu terrible de notre artillerie. Kellermann ne s'en étonne point. « Camarades, dit-il à ses soldats, voici le moment de vaincre : ne tirez pas ; laissez avancer l'ennemi, et chargeons à la baïonnette. Vive la nation ! » ajoute-t-il, en élevant son chapeau à la pointe de son sabre.

Ce cri répété sur toute la ligne ranime le courage des Français ; leur contenance et leur enthousiasme rassurent leur général. « La victoire est à nous, dit-il à ses lieutenants. Le feu de l'artillerie redouble ; les cris de nos troupes qui se mêlent à ce feu terrible, déconcertent les vieilles bandes de Frédéric ; et Brunswick, l'orgueilleux Brunswick, leur donne l'ordre et l'exemple de la retraite²⁰³.

Ces lignes appartiennent effectivement au registre épique : les phrases sont longues, contiennent des hyperboles (« terrible », « horrible »), des accumulations et des pluriels nombreux. L'effet d'amplification est donc bien présent. La tonalité épique est renforcée par le lexique de la violence (« feu », « ravage », « cri », « explosion », etc.). Viennet rend son récit vivant et romanesque. On imagine avec facilité la scène, l'auteur la rendant très visuelle notamment lorsqu'il décrit les troupes dans le brouillard ou les mouvements de Kellermann. Par conséquent,

²⁰³ J.-P.-G., VIENNET, *Histoire des guerres de la Révolution, Tome premier : Campagnes du Nord (1792-1794)*, Paris, A. Dupont et Cie, 1827, p.64-65.

Viennet cherche avant tout à intéresser le lecteur et à provoquer son admiration pour les révolutionnaires. Son but n'est pas l'exactitude historique, en témoigne le manque notable d'indications temporelles et géographiques. Toutefois, ce récit est représentatif de ce que les lecteurs pouvaient attendre d'un récit de bataille. Ce style narratif est même repris par les auteurs orléanistes, comme en atteste Pierre Colau, qui écrit un texte assez similaire à celui de Viennet en 1831. Néanmoins, la conclusion diverge de celles des auteurs militaires, puisque Colau souhaite avant tout publier un récit favorable aux actions de Louis-Philippe :

*Chargé de défendre le moulin qui était devant le village où, pendant longtemps, se dirigèrent tous les efforts de l'ennemi, Louis-Philippe parvint à se maintenir jusqu'au soir dans cette importante position, et il est sans aucun doute que c'est à l'inébranlable fermeté avec laquelle il repoussa les attaques constamment renouvelées sur ce point, que l'on dut le succès d'une journée qui, elle-même, décida du sort de la France en forçant les alliés à la retraite*²⁰⁴.

Le récit du caporal Théodore Touchard, paru en 1840, est bien différent. Tout d'abord, son ouvrage, *Histoire pittoresque et militaire des Français*, ne traite pas que de la Révolution, mais de l'histoire de France depuis la Gaule jusqu'à la conquête de l'Algérie. Par conséquent, une part moindre de son récit est accordée à Valmy. En outre, son style narratif exclut la tonalité épique, il est beaucoup plus froid et neutre. Touchard est plus réaliste et recherche les causes de la victoire. En premier lieu, il déclare que les Prussiens n'étaient plus aptes à combattre à Valmy, car ils étaient déjà moralement vaincus :

[...] Lorsque l'armée prussienne parut à Valmy, elle était déjà moralement vaincue : on lui avait dit qu'elle n'aurait à combattre que des débris d'anciennes troupes ennemies de la révolution, et des recrues sans résolution, dont elle aurait bon marché. Loin de là, c'était une nation entière qui s'ébranlait pour marcher à sa rencontre.

*La victoire de Valmy, remportée par le général Kellermann le 20 septembre 1794*²⁰⁵, fut particulièrement due au meilleur auxiliaire qu'un capitaine puisse avoir ; le découragement de son ennemi. Ce succès, en doublant l'énergie des républicains, détruisit le prestige de supériorité dont l'opinion environnait les troupes prussiennes. Cependant rien, après ce combat peu décisif, n'obligeait le duc de Brunswick à opérer la retraite précipitée qui le suivit, si ce n'est l'effet malheureux produit sur ses soldats par une résistance inattendue²⁰⁶.

²⁰⁴ P., COLAU, *Gloire militaire de la France sous la République et Napoléon : récit des combats, victoires, actions d'éclat, et faits mémorables des français*, Paris, Lebigre frères, 1831, p.14.

²⁰⁵ Il s'agit d'une erreur de Touchard, probablement une erreur d'impression.

²⁰⁶ Th., TOUCHARD, *Histoire pittoresque et militaire des Français racontée par un caporal à son escouade : ouvrage divisé en vingt soirées, commençant à l'état des Gaules avant et après la conquête des Romains et se terminant par le récit des derniers événements militaires en Algérie*, Tome Deuxième, Paris, Chez l'éditeur rue d'Anjou-Dauphiné, 1840, p.401-402.

Touchard invoque également une deuxième raison à cette victoire, le talent de Dumouriez. À aucun endroit il n'indique la réputation sulfureuse du général, ce qui est un fait rare pour l'époque :

Il faut observer, pour en finir avec la bataille de Valmy, que le général Dumouriez, observateur attentif des fautes du duc de Brunswick, en profita habilement pour faire prendre à l'armée qu'il commandait une position qui favorisa beaucoup Kellermann. La retraite des Prussiens vers le Rhin, quoique faite avec précipitation et par des troupes que décimait une épidémie, offrit une nouvelle preuve des talents militaires de leur général²⁰⁷.

Il évoque également la présence de Louis-Philippe, sans pour autant souligner son importance dans la bataille :

Dans ce premier engagement sérieux de la révolution avec ses adversaires, on vit combattre sous son drapeau un jeune prince né près du trône, et qui devait y être porté un jour par une seconde révolution ; le fils aîné du duc d'Orléans avait senti qu'il devait, avant toute autre considération, se rappeler qu'il était Français²⁰⁸.

Enfin, Touchard écarte toute idée de complot, expliquant que les Français souhaitaient profiter de cette victoire inespérée et non s'aventurer dans d'autres combats :

On doit ajouter toutefois qu'il fut mollement poursuivi ; et l'on peut penser, avec Jomini, que les Français se soucièrent peu de compromettre en ce moment, par des combats d'un succès douteux, l'immense avantage moral qu'ils venaient d'obtenir²⁰⁹.

À travers ces quelques exemples, on peut d'ores et déjà se rendre compte de la diversité des écrits concernant la bataille de Valmy sous la plume des militaires. Cependant, ces textes sont surtout rédigés au cours des années 1820, ce qui explique la neutralité de Touchard, son ouvrage étant écrit postérieurement. Dans la décennie suivante, une autre catégorie de personnes s'intéresse aux batailles révolutionnaires, celle de l'élite intellectuelle parisienne. Grâce à elle, les récits romancés comme ceux de Viennet se transforment en des études plus poussées sur le déroulement et les effets de la bataille.

3) Les premiers historiens républicains de la Révolution

Un nouveau champ de recherche et d'enseignement

Jusqu'en 1848, l'enseignement de l'histoire demeure généralement cantonné aux périodes antérieures à la Révolution française. Que ce soit pendant la Restauration ou pendant la monarchie de Juillet, le pouvoir craignait la diffusion

²⁰⁷ Th., TOUCHARD, *op. cit.*, p.402.

²⁰⁸ *Ibid.*

²⁰⁹ Th., TOUCHARD, *op. cit.*, p.402-403.

des idées révolutionnaires, d'autant plus que le Premier Empire s'était appuyé sur elles pour légitimer la création de la nouvelle dynastie des Bonaparte²¹⁰. En outre, l'histoire n'est devenue véritablement obligatoire dans les programmes scolaires qu'en 1867, avec la loi Duruy.

Cependant, la loi Duruy n'a été que l'aboutissement des projets conçus pendant la monarchie de Juillet. Dès 1831, Montalivet a proposé un projet de loi sur la réorganisation de l'enseignement primaire, qui introduisait l'enseignement facultatif de l'histoire dans les programmes²¹¹. Malheureusement, il a été rejeté par la Chambre des députés. Il est toutefois repris, bien que légèrement modifié, et adopté en 1833. Voici le contenu de l'article premier :

*L'instruction primaire supérieure comprend nécessairement en outre : 1) les éléments de la géométrie et ses applications usuelles, spécialement le dessin et l'arpentage ; 2) des notions des sciences physiques et de l'histoire naturelle applicables aux usages de la vie ; 3) le chant ; 4) les éléments de l'histoire et de la géographie et surtout de l'histoire et de la géographie de France*²¹².

L'histoire devient donc obligatoire selon la loi dans l'enseignement supérieur. Très vite, l'école élémentaire a également le droit de donner des notions d'histoire et de géographie à ses élèves les plus avancés²¹³. Par conséquent, la nouvelle discipline s'engouffre dans les esprits dès les années 1830. Grâce à cet élan, nombreux sont les hommes cultivés à vouloir se pencher sur l'histoire. Cela permet à la Révolution française d'être non seulement un objet de mémoire, mais également un objet historique. D'autre part, les débats sur la Révolution rencontrent un vif succès autour de l'interprétation de Trois Glorieuses, le régime souhaitant à terme devenir une deuxième version de la monarchie constitutionnelle de 1789²¹⁴.

Cette transformation déclenche un certain nombre de polémiques. Par exemple, le jésuite Loriquet est accusé en 1844 d'avoir écrit une phrase injurieuse sur Napoléon. Cette allégation était fautive, mais elle montre les tensions entre les écrivains favorables à la Révolution et les contre-révolutionnaires, comme Loriquet²¹⁵. Ce climat a été décrit par Gustave Flaubert (1821-1880), dans son œuvre posthume *Bouvard et Pécuchet*. Il montre combien il était difficile pour les hommes du milieu du XIXe siècle d'établir une histoire « juste » de la Révolution, mais souligne également leur amour pour cette discipline :

²¹⁰ A., BRUTER, « Pédagogies de l'histoire », *Histoire de l'éducation*, n°114, 2007 (disponible sur le site <http://histoire-education.revues.org/1244>) (consulté le 18 juin 2014).

²¹¹ A., PIZARD, *L'histoire dans l'enseignement primaire*, Paris, C. Delagrave, 1897, p.20.

²¹² A., PIZARD, *op. cit.*, p.21.

²¹³ A., PIZARD, *op. cit.*, p.22.

²¹⁴ F., FURET, *La Révolution française II : Terminer la Révolution, de Louis XVIII à Jules Ferry (1814-1880)*, Paris, Hachette, 1988, p.482-484.

²¹⁵ A., BRUTER, « Pédagogies de l'histoire », *Histoire de l'éducation*, n°114, 2007 (disponible sur le site <http://histoire-education.revues.org/1244>) (consulté le 18 juin 2014).

La Révolution est, pour les uns, un événement satanique. D'autres la proclament une exception sublime. Les vaincus de chaque côté, naturellement, sont des martyrs.

Thierry démontre, à propos des Barbares, combien il est sot de rechercher si tel prince fut bon ou fut mauvais. Pourquoi ne pas suivre cette méthode dans l'examen des époques plus récentes ? Mais l'histoire doit venger la morale ; on est reconnaissant à Tacite d'avoir déchiré Tibère. Après tout, que la reine ait eu des amants, que Dumouriez dès Valmy se proposât de trahir, en prairial que ce soit la Montagne ou la Gironde qui ait commencé, et en thermidor les Jacobins ou la Plaine, qu'importe au développement de la Révolution, dont les origines sont profondes et les résultats incalculables ?

Donc, elle devait s'accomplir, être ce qu'elle fut, mais supposez la fuite du Roi sans entrave, Robespierre s'échappant ou Bonaparte assassiné, - hasards qui dépendaient d'un aubergiste moins scrupuleux, d'une porte ouverte, d'une sentinelle endormie, - et le train du monde changeait.

Ils n'avaient plus, sur les hommes et les faits de cette époque, une seule idée d'aplomb.

Pour la juger impartialement, il faudrait avoir lu toutes les histoires, tous les mémoires, tous les journaux et toutes les pièces manuscrites, car de la moindre omission une erreur peut dépendre qui en amènera d'autres à l'infini. Ils y renoncèrent.

Mais le goût de l'histoire leur était venu, le besoin de la vérité pour elle-même²¹⁶.

Flaubert a seulement commencé à rédiger *Bouvard et Pécuchet* en 1872. Toutefois, en évoquant les divergences à propos de Valmy (est-ce que Dumouriez a fomenté un complot à Valmy, était-il déjà un traître ?), il montre que ce débat était ancien et commun.

Le rôle d'Adolphe Thiers

De nos jours, Adolphe Thiers (1797-1877) est avant tout reconnu comme l'un des hommes politiques majeurs du XIX^e siècle en France. Cependant, de son temps, faire de l'histoire revenait souvent à faire de la politique. C'est pourquoi il n'est guère étonnant qu'il ait choisi de s'intéresser au sujet brûlant qu'est la Révolution française, à une période de fortes tensions entre les libéraux et les ultras. Son *Histoire de la Révolution française* est la première de ce genre. Pendant longtemps, cet ouvrage en dix volumes publié entre 1823 et 1827 fut la principale histoire de la Révolution, que ce soit en France ou à l'étranger²¹⁷.

²¹⁶ G., FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, œuvre posthume, 2^e éd., Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891, p.151-152.

²¹⁷ R., TOMBS, « Thiers historien », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°47, 1995, p. 266 (disponible sur le site http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1995_num_47_1_1875) (consulté le 3 août 2014).

Ce qui frappe dans le style de Thiers, c'est son détachement. Il est l'un des premiers à écrire un récit plus objectif de la Révolution, ce qui choque profondément une partie de ses contemporains, car il n'émet aucun jugement sur les actes de la Terreur. L'*Histoire de la Révolution* de son ami François Mignet²¹⁸, parue peu de temps plus tard, est le corrélat théorique de ce « fatalisme historique »²¹⁹ qui tend à expliquer les actions des révolutionnaires comme de simples conséquences. La volonté de Thiers de construire un récit neutre se ressent également dans son récit de la bataille de Valmy, puisqu'il ne transforme aucun des protagonistes en héros. Néanmoins, malgré les apparences, Thiers propose un récit en désaccord avec ceux que l'on faisait de la bataille en son temps. Pour lui, il s'agit en premier lieu d'un véritable affrontement militaire, puisque l'artillerie française aurait riposté « vivement » à celle des Prussiens²²⁰. De plus, il ne voit pas en Kellermann l'élément de la victoire, critiquant sa position sur la butte de Valmy :

*Cependant, la position de Kellermann était très hasardée ; ses troupes étaient toutes entassées confusément sur la hauteur de Valmy, et trop mal à l'aise pour y combattre*²²¹.

Cependant, il lui accorde tout-de-même un moment de bravoure, lorsqu'il cria « Vive la nation ! » à ses troupes. Selon lui, il est incontestable que ce cri a favorisé la retraite des Prussiens, ce qui prouve les limites de son objectivité :

*Puis il élève la voix et crie Vive la nation ! On pouvait dans cet instant être brave ou lâche. Le cri de vive la nation ne fait que des braves, et nos jeunes soldats, entraînés, marchent en répétant le cri de vive la nation ! A cette vue, Brunswick, qui ne tentait l'attaque qu'avec répugnance, et avec une grande crainte du résultat, hésite, arrête ses colonnes, et finit par ordonner la rentrée au camp*²²².

Un autre élément du discours de Thiers va à contre-courant de l'opinion de son temps. Pour lui, Dumouriez a avant tout été un grand général pendant la bataille de Valmy. Ici, nulle mention de sa future trahison ou d'un possible complot avec Brunswick. On peut le voir dans cet extrait, qui est également un manifeste contre les propos des contre-révolutionnaires envers la composition de l'armée des révolutionnaires :

Cette épreuve fut décisive. Dès ce moment, on crut à la valeur de ces savetiers, de ces tailleurs, qui composaient l'armée française, d'après les émigrés. On avait vu des hommes équipés, vêtus et braves ; on avait vu des officiers décorés et pleins d'expérience, un général Duval, dont la belle

²¹⁸ F., MIGNET, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Didot, 1824, 2 vol.

²¹⁹ R., TOMBS, *loc. cit.*, p. 267 (disponible sur le site http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1995_num_47_1_1875) (consulté le 3 août 2014).

²²⁰ A., THIERS, *Histoire de la Révolution française, Tome Deuxième*, Paris, Lecointre et Durey, 1823, rééd., Paris, Furne, 1839, p.364.

²²¹ *Ibid.*

²²² A., THIERS, *op. cit.*, p.366.

*taille, les cheveux blanchis inspiraient le respect ; Kellermann, Dumouriez enfin, opposant tant de constance et d'habileté en présence d'un ennemi si supérieur. Dans ce moment, la révolution française fut jugée, et ce chaos, jusque-là ridicule, n'apparut plus que comme un terrible élan d'énergie*²²³.

L'impact de cette *Histoire de la Révolution française* est considérable. Dès la parution du troisième tome, qui traite de la Convention, les différents volumes deviennent des succès de librairie. En effet, les lecteurs ont été attirés par les différentes controverses que Thiers a provoquées, principalement dans les journaux. Cependant, ce succès se poursuit sur le long terme et l'ouvrage est constamment réédité. En 1845, 80 000 ouvrages complets avaient été vendus, ce qui représente un tiers de l'électorat de l'époque²²⁴. Des publicités circulent fréquemment pendant la monarchie de Juillet, en témoigne celle-ci, parue dans *La Presse* en mars 1845 :

*Il n'y a plus rien à dire aujourd'hui sur l'Histoire de la Révolution française, par M. Thiers, sinon qu'elle est répandue en Europe à plus de cent mille exemplaires, indépendamment des nombreuses traductions qui en ont été faites dans toutes les langues. Le libraire Furne en publie une nouvelle édition parfaitement conforme à celle de l'Histoire du Consulat et de l'Empire. Ce qui complète surtout cette treizième édition, c'est la publication, sous la direction de M. Thiers, d'un Atlas destiné à l'intelligence des campagnes de la Révolution française. Nos premières batailles, Valmy, Jemmapes, Fleurus, la savante retraite de Moreau sur le Rhin, l'admirable campagne d'Italie, l'expédition d'Égypte, trouveront ainsi une explication qui leur a manqué jusqu'à ce jour, et le lecteur sera complètement initié aux prodiges de nos armes*²²⁵.

La vision de Thiers rencontre par conséquent une large audience, ce qui permet à long terme de contrer les théories des légitimistes. Elle forme également un socle solide pour la construction d'un mythe glorieux de Valmy, à travers notamment le cri de Kellermann.

La recrudescence des débats sur la Révolution au début de la monarchie de Juillet, ainsi que la diffusion de l'*Histoire de la Révolution française*, font que la vision des républicains se modifie progressivement à l'égard de plusieurs événements révolutionnaires, dont la bataille de Valmy.

²²³ *Ibid.*

²²⁴ R., TOMBS, *loc. cit.*, p. 271 (disponible sur le site http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1995_num_47_1_1875) (consulté le 3 août 2014).

²²⁵ *La Presse*, n°3248, 8 mars 1845, p.3.

II) LE DÉBUT D'UN MYTHE RÉPUBLICAIN : LA VICTOIRE DU PEUPLE EN ARMES

1) Valmy dans les écrits socialistes

Les écrivains et les hommes politiques républicains s'intéressent tout d'abord fort peu à la bataille de Valmy, préférant les batailles offensives telles que Jemmapes ou Fleurus pour la République et Austerlitz pour l'Empire. Valmy n'a pas encore d'aura romantique, en témoigne son absence dans les poèmes de Victor Hugo. Cependant, ce n'est pas le cas de certains historiens républicains qui voient cet événement d'un œil nouveau grâce aux écrits qu'ils reçoivent d'Outre-Rhin. C'est en effet pendant la monarchie de Juillet que les Français découvrent les analyses de la Révolution rédigées par Goethe et de Kant. Ce sont d'abord les premiers historiens socialistes, comme Tissot, Cabet, Buchez ou Laponneraye²²⁶.

Pierre-François Tissot

Pierre-François Tissot (1768-1854), dans son *Histoire complète de la Révolution française*, continue à voir en Valmy « ce qu'une patriotique exagération appelait une victoire »²²⁷. Cependant, tout comme Thiers, il reste admiratif devant la clameur de « Vive la nation » :

La vue de ses masses profondes d'infanterie, du sang-froid intrépide des artilleurs, électrise le général Kellermann. « Camarades, s'écrie-t-il, le moment de la victoire est venu, laissons arriver l'ennemi sans tirer un seul coup, et chargeons-le à la baïonnette ! » Puis, mettant son chapeau au bout de son épée : Vive la nation ! allons vaincre pour elle ! La ligne française se raffermir. Un cri immense : Vive la nation ! s'élève sur tout notre front, et porte l'étonnement chez les Prussiens. Ils hésitent, et semblent s'arrêter devant la clameur inattendue qui leur annonce que cette France insultée par les émigrés, possède, sur le plateau de Valmy, des enfans prêts à mourir ou à vaincre pour elle »²²⁸ !

Cependant, à la différence de Thiers, Tissot insiste plus sur l'importance des soldats, les « enfans prêts à mourir » pour la France, que sur celle des généraux. Ce changement est probablement le fruit de ses convictions politiques, qui remettent le peuple au centre de l'action. L'auteur étant un opposant à la monarchie de Juillet, on peut également remarquer l'absence flagrante de Louis-Philippe dans son récit. Cependant, Tissot est avant tout un journaliste et un membre de

²²⁶ L., BERGES, *Valmy, le mythe de la République*, op. cit., p.82.

²²⁷ L., BERGES, op. cit., p.83.

²²⁸ P.-F., TISSOT, *Histoire complète de la Révolution française, Tome Troisième*, Paris, Baudoin, 1834, p.295-296.

l'Académie française²²⁹, il n'est pas aussi engagé auprès des ouvriers que ne le sont Étienne Cabet et Albert Laponneraye.

Albert Laponneraye

Albert Laponneraye (1808-1849), fervent militant républicain et admirateur de Robespierre, est l'un des promoteurs de l'instruction populaire durant la monarchie de Juillet. Bien qu'il passe plusieurs années de sa vie en prison durant cette période, il est un auteur prolifique. En ce qui concerne la Révolution française et plus particulièrement les batailles révolutionnaires, il a écrit tout d'abord un *Cours public d'histoire de France, depuis 1789 jusqu'en 1830*, puis plusieurs histoires de la Révolution pour ensuite rédiger des histoires plus générales, comme une *Histoire universelle* et une *Histoire de France*. Ses propos sur la bataille de Valmy ont peu changé au cours du temps, comme nous allons le voir au travers de trois exemples, tirés de trois livres différents.

Dans le *Cours public d'histoire de France, depuis 1789 jusqu'en 1830*, manuel qui le secondait lors de ses leçons aux ouvriers en 1831, Laponneraye donne une version plutôt objective de la bataille de Valmy. Il explique les différentes manœuvres des armées et les causes de l'abattement des Prussiens (comme le manque de vivres ou les maladies). Il présente Dumouriez comme étant un excellent général : il est « hardi » et « habile »²³⁰. Cependant, s'il ne présente pas la victoire de Valmy comme étant le fruit d'un complot, il considère tout de même que l'affrontement est mineur, comme la plupart des républicains de l'époque :

Le résultat de la journée de Valmy fut insignifiant pour les Français comme pour les Prussiens. Cependant, par cela seul qu'ils ne furent pas vaincus, les Français obtinrent un incalculable avantage.

*Dans la position presque désespérée où ils se trouvaient, résister à des troupes supérieures en nombre et qui avaient la réputation d'être les meilleures de l'Europe, fut une victoire. Du moins l'opinion publique en France regarda l'affaire de Valmy comme telle; et il faut croire que les Prussiens eux-mêmes pensèrent ainsi, puisqu'ils abandonnèrent leur projet d'invasion et songèrent à rentrer promptement dans leurs foyers*²³¹.

Tout comme le disait Kellermann, Laponneraye désigne la bataille de Valmy comme une simple « affaire ». Il reconnaît que la bravoure et la résistance des Français a permis de sauver la France, mais pour lui il ne s'agit pas d'une victoire militaire puisque le résultat de la canonnade est à ses yeux « insignifiant ».

²²⁹ D'après le site de l'Académie française <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/pierre-francois-tissot?fauteuil=16&election=07-03-1833> (consulté le 14 août 2014).

²³⁰ A., LAPONNERAYE, *Cours public d'histoire de France, depuis 1789 jusqu'en 1830*, Paris, impr. de David, [s.d.], p.163.

²³¹ A., LAPONNERAYE, *Cours public [...]*, op. cit., p.165-166.

Dans *l'Histoire de la Révolution française*, le récit de Laponneraye est quasiment le même. On peut toutefois remarquer que Dumouriez n'y est plus seulement « hardi » et « habile », mais qu'il possède également des « illuminations qui distinguent les grands capitaines »²³² qui lui permettent de « sauver la France »²³³. En outre, Kellermann y est moins bien perçu que dans le *Cours public*, puisque Laponneraye le considérerait presque comme un traître. Auparavant, il disait de lui qu'il avait fait « peu de mal » aux Prussiens lors de leur retraite²³⁴ ; Dans *l'Histoire de la Révolution française*, « le vainqueur de Valmy ternit les lauriers qu'il venait de cueillir en s'acquittant de cette tâche avec une tiédeur qui assura le salut de l'armée prussienne ». Il ne se serait pas acquitté de son « devoir »²³⁵. Enfin, le troisième changement concerne la conclusion de la bataille de Valmy, qu'il considère toujours comme étant une « affaire », mais dont les résultats s'avèrent plus bénéfiques que dans le *Cours public* :

*Le résultat de la journée de Valmy fut immense pour la France ; on peut dire que nos jeunes soldats, par cela seul qu'ils ne furent pas vaincus, obtinrent l'avantage sur les Prussiens. Dans la position désespérée où ils se trouvaient, résister à des troupes supérieures en nombre et qui avaient la réputation d'être les meilleures de l'Europe, c'était presque une victoire. Du moins telle fut l'opinion de la France et des Prussiens eux-mêmes, puisque ce derniers renoncèrent à leur projet d'invasion et songèrent à rentrer promptement dans leurs foyers*²³⁶.

D'« insignifiant », le résultat de la bataille devient « immense », car il pense que, finalement, seul le retrait des Prussiens devrait compter, puisque cela sauve la France.

Dans le deuxième tome de *l'Histoire des guerres civiles de France*, Laponneraye reprend encore une fois le même récit, mais cette fois-ci il le résume. Il conserve néanmoins tous les compliments qu'il a fait à Dumouriez. A contrario, il supprime toute référence à Kellermann, que ce soit le cri de « Vive la nation ! » ou sa manière de mener la poursuite des Prussiens lors de leur retraite. Tout ce que l'on sait dorénavant, c'est sa présence sur le champ de bataille :

*Attaqués à Valmy par la majeure partie des forces prussiennes, les Français, sous les ordres de Kellermann, leur firent essayer un grave échec*²³⁷.

Laponneraye a également supprimé sa conclusion, cependant il ne parle d'« affaire », mais de « combat »²³⁸.

²³² A., LAPONNERAYE, *Histoire de la Révolution française, depuis 1789 jusqu'en 1814, Tome Premier*, 3^e éd., Paris, Chez l'éditeur, 1838, p.101.

²³³ A., LAPONNERAYE, *Histoire de la Révolution française [...]*, op. cit., p.103.

²³⁴ A., LAPONNERAYE, *Cours public [...]*, op. cit., p.167.

²³⁵ A., LAPONNERAYE, *Histoire de la Révolution française [...]*, op. cit., p.104.

²³⁶ A., LAPONNERAYE, *Histoire de la Révolution française [...]*, op. cit., p.103.

²³⁷ A., LAPONNERAYE, H., LUCAS, *Histoire des guerres civiles de France : depuis les temps mérovingiens jusqu'à nos jours, Tome Deuxième*, Paris, Bureau de la Société de l'industrie fraternelle, 1847, p.163-164.

²³⁸ A., LAPONNERAYE, H., LUCAS, *Histoire des guerres civiles de France [...]*, op. cit., p.164.

Étienne Cabet

Étienne Cabet (1788-1856), essayiste chrétien, est quant à lui l'un des principaux chefs de file « communistes » en France. S'il est surtout connu pour son livre *Voyage en Icarie*, qui est une description d'une cité communiste idéale, il a également rédigé deux ouvrages sur la Révolution française. Le premier porte sur les révolutions de son temps (*Révolution de 1830, et situation présente (septembre 1832), expliquées et éclairées par les révolutions de 1789, 1792, 1799 et 1804, et par la Restauration*), l'autre sur la Révolution française en elle-même, qu'il tente de vulgariser (*Histoire populaire de la Révolution française de 1789 à 1830*). Dans le premier, il évoque à peine Valmy, qu'il replace dans un vaste mouvement de citoyens parisiens qui auraient fondu sur les Prussiens en criant « Vive la nation ! » pour ensuite envahir la Belgique :

40,000 Parisiens s'enrôlent en trois jours ; 600,000 citoyens partent de tous côtés ; on court au-devant des Prussiens au cri de vive la nation ; on les force à regagner précipitamment la frontière ; on s'empare de la Belgique à pas de course, et le pays est une première fois sauvé²³⁹.

Dans l'*Histoire populaire de la Révolution française*, Cabet développe son avis sur la bataille de Valmy. Son récit n'est pas linéaire et il nous montre en premier lieu l'annonce de la victoire à Paris :

C'est dans cette soirée qu'on apprend une grande nouvelle, une bataille à Valmy, dans laquelle les jeunes soldats ont deux fois, à la baïonnette, chargé, arrêté et repoussé les Prussiens, au cri de vive la Nation!

En annonçant cette nouvelle au Ministre, Kellermann désigne le Duc de Chartres, son aide-de-camp, et Montpensier, parmi les officiers dont la conduite mérite d'être citée²⁴⁰.

Cabet ne mentionne ici aucune canonnade, mais un surprenant combat à la baïonnette. En outre, il évoque les propos élogieux de Kellermann envers Louis-Philippe dans *Le Moniteur*, ce qui est pour le moins étonnant de la part d'un opposant vigoureux à la monarchie. Plus loin, il reprend plus en détail le déroulement de la bataille et réitère ses propos sur les attaques à la baïonnette :

Le 20, l'armée prussienne, soutenue par une effroyable canonnade dans laquelle on a tiré plus de 20,000 coups de canon, a attaqué la hauteur ; deux fois les vieux soldats prussiens sont montés comme à l'assaut, et deux fois les jeunes soldats français les ont culbutés à la baïonnette au cri de vive la Nation²⁴¹ !

²³⁹ E., CABET, *Révolution de 1830, et situation présente (septembre 1832), expliquées et éclairées par les révolutions de 1789, 1792, 1799 et 1804, et par la Restauration*, 3e éd., Paris, Deville-Cavellin, 1833, p.34.

²⁴⁰ E., CABET, *Histoire populaire de la Révolution française de 1789 à 1830, Tome III*, Paris, Pagnerre, 1840, p.183.

²⁴¹ E., CABET, *Histoire populaire de la Révolution [...]*, op. cit., p.208.

La description de cette bataille imaginaire est telle qu'elle en est même allégorique, Cabet confrontant l'armée prussienne vieillissante au travers de vieux soldats et la République naissante au moyen de jeunes soldats français. Comme Tissot, il souhaite également redonner de la prestance aux troupes révolutionnaires en dénonçant les propos des émigrés, sans pour autant évoquer le rôle des généraux :

*Étonnés et effrayés de trouver l'héroïsme révolutionnaire et patriotique dans ces jeunes soldats que, dans son insolent et insensé langage, l'Émigration leur a peints comme un ramas de savetiers, de tailleurs et de perruquiers, qu'il serait facile de ramener à Paris à coups de cravache, le Roi de Prusse et Brunswick, qui croyaient que le bruit du canon suffirait pour les faire fuir, hésitent, accablent de reproches les Émigrés qui les ont trompés, et pensent à sauver leur armée [...]*²⁴².

Lorsqu'on évoque la mythification de la bataille de Valmy, on pense en premier lieu à la IIIe République. Cependant, nous faisons face ici à un récit bien plus modifié que la plupart des écrits rédigés après 1870.

Philippe Buchez

L'Histoire parlementaire de la Révolution française de Philippe Buchez (1796-1865) est une œuvre fondamentale de la culture naissante jacobino-catholique. Constituant au total quarante volumes, elle a étonnement été un succès de librairie, malgré un style narratif parfois hésitant et laborieux. Selon l'historien François Furet, ce succès serait surtout dû à l'ensemble documentaire présenté, réuni et disponible pour la première fois à un large public²⁴³. Cela prouve la curiosité de l'époque à l'égard de la Révolution. Pour Buchez, la Révolution découle directement des principes chrétiens égalitaires, notamment la Terreur, qui réalise l'égalité entre les hommes. Elle est une « annonciation » communautaire, contrairement à 1789 qui cherche à favoriser les plus riches et qui est par conséquent synonyme de désagrégation de la communauté²⁴⁴.

Cependant, les opinions politique et religieuse de Buchez ne se ressentent guère dans son récit de Valmy. Certes, la canonnade est vive, avec de nombreux rebondissements comme l'explosion des caissons d'artillerie et la mort du cheval de Kellermann²⁴⁵, mais le peuple n'est que peu évoqué, à part dans les cris : cris de « Vive la nation ! » qui auraient duré un quart d'heure, cris d'impatience aussi d'une jeune armée qui a l'envie de combattre. Kellermann et Dumouriez, s'ils ne sont pas loués, ont leur importance sur le champ de bataille :

²⁴² Ibid.

²⁴³ F., FURET, *La Révolution française II*, op. cit., p.159.

²⁴⁴ F., FURET, *La Révolution française II*, op. cit., p.155.

²⁴⁵ Ph., BUCHEZ, P.-C., ROUX-LAVERGNE, *Histoire parlementaire de la Révolution française, ou Journal des assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815, Tome Dix-huitième*, Paris, Librairie Paulin, 1834, p.67.

Kellermann, voyant ce mouvement, forme lui-même son infanterie sur trois colonnes correspondantes d'un bataillon de front, avec défense de tirer afin de pouvoir tomber à la baïonnette sur l'ennemi au moment où il monterait la hauteur, et, par une heureuse inspiration, il crie « Vive la nation ! ». Ce cri aussitôt répété d'un bout de la ligne à l'autre et prolongé pendant un quart d'heure, électrise les troupes, et fait succéder l'allégresse et la confiance à la morne inquiétude qui auparavant les dominait. Cependant les colonnes prussiennes foudroyées par l'artillerie commencèrent à flotter et enfin se replièrent précipitamment sans attaquer. On recommença à se canonner des deux parts d'une hauteur à l'autre. Vers six heures, les Prussiens recommencèrent leur mouvement du matin. On leur opposa les mêmes dispositions; les mêmes cris témoignèrent de l'impatience de combattre de près mais le feu de l'artillerie eut le même succès que le matin. A sept heures la canonnade cessa. Les Français eurent à peu près neuf cents hommes tués ou blessés la perte des Prussiens fut évaluée à un nombre à peu près semblable. Telle fut la fameuse canonnade de Valmy²⁴⁶.

De ces quatre auteurs socialistes, nous pouvons retenir plusieurs points pertinents concernant Valmy. Tout d'abord, tous s'accordent à dire qu'il s'agit d'une véritable victoire, même si certains ont en premier lieu été sceptiques, comme Laponneraye. Aucun n'évoque un quelconque complot, car ils souhaitent démythifier les dires des contre-révolutionnaires. Cependant, tous n'accordent pas la même place aux soldats-citoyens. Pour Tissot et Laponneraye, les troupes révolutionnaires sont importantes dans la réussite de la canonnade, mais elles n'auraient pas réussi sans le commandement des généraux. Pour Buchez, elles n'ont de rôle actif que dans le cri diffusé par Kellermann. Néanmoins, pour Cabet, ce sont les soldats seuls qui ont été la clé de la victoire. Dans tous les cas, le peuple est source de puissance pour ces auteurs et cette vision se transmet progressivement aux autres républicains, même partisans de la monarchie de Juillet.

2) La légende se diffuse à l'ensemble des historiens

Dès la fin des années 1830, la plupart des historiens républicains s'accorde à replacer les soldats au centre de l'action lors de la bataille de Valmy. La canonnade n'est plus un simple fait de gloire de Louis-Philippe : remportée par les révolutionnaires, elle prouve la grandeur de la nation telle que la conçoivent les auteurs romantiques et convainc les plus fervents républicains.

Un mythe fédérateur

Théophile Lavallée (1804-1866), dans son *Histoire des Français du temps des Gaulois jusqu'en 1830* datant de 1838, reprend certains propos des auteurs socialistes alors qu'il est avant tout un érudit passionné d'histoire et de géographie.

²⁴⁶ Ph., BUCHEZ, P.-C., ROUX-LAVERGNE, *op. cit.*, p.68.

Il réutilise notamment la comparaison entre la monarchie vieillissante et la République naissante (« Nos jeunes soldats regardaient ces vieilles troupes avec indécision ») et la force incroyable du cri de « Vive la nation ». Les troupes amorcent également un début d'attaque à la baïonnette, mais contrairement au récit de Cabet, cette tentative avorte, rendue obsolète par la peur provoquée par le cri de Kellermann²⁴⁷. Il dénonce également les rumeurs des émigrés, en reprenant un extrait de l'*Histoire de la Révolution* de Thiers :

La révolution, qui n'était, au dire des émigrés, qu'une cohue de savetiers et une anarchie sans nom, s'était montrée à la coalition jeune, ardente, aussi bien armée que sagement disposée : « elle fut jugée, et ce chaos jusque-là ridicule n'apparut plus que comme un terrible élan d'énergie ».

Il cite également Dumouriez, dont il a lu les mémoires, ce qui prouve sa recherche de sources :

*Le camp français était plein de joie, d'assurance et d'audace, il avait des vivres, il bravait la mauvaise saison, il attendait des renforts: « J'ai toujours l'avantage de la position, écrivait Dumouriez, soit que les ennemis marchent en avant, soit qu'ils tentent une retraite, soit qu'ils veuillent risquer une bataille »*²⁴⁸.

Cependant, il maintient quelques réserves, comme Laponneraye, sur l'affrontement en lui-même, jugeant la canonnade « insignifiante » même si elle a eu « l'effet d'une grande victoire »²⁴⁹.

La même année, un certain A. Hugo fait paraître une histoire des armées françaises. Au premier abord, on pourrait croire à un récit classique d'un militaire, cependant il signale que son texte a été rédigé par une « société de militaires et de gens de lettres ». En ce qui concerne le récit de la bataille de Valmy, il semblerait que les « gens de lettres » aient bénéficié une certaine autorité, car l'influence des écrits socialistes se fait assurément ressentir. La tonalité demeure épique, puisque l'auteur décrit une canonnade féroce. En outre, il laisse encore le mérite de la victoire à Kellermann et à Dumouriez, l'un pour avoir su communiquer son enthousiasme à l'armée, l'autre pour ses « dispositions habiles »²⁵⁰. Cependant, le cri de Kellermann a des effets que l'on n'a pas lu chez un militaire comme Viennet :

Ce cri, aussitôt répété d'un bout de la ligne à l'autre, et les acclamations qui se prolongèrent pendant un quart d'heure électrisèrent les troupes, et firent succéder dans les rangs, à l'hésitation timide et à la morne inquiétude, l'allégresse et la confiance, qui sont presque toujours les gages du succès.

²⁴⁷ Th., LAVALLÉE, *Histoire des Français : depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830*, 3^e éd. revue et corrigée, Paris, Librairie J. Hetzel et Paulin, 1841, p.89.

²⁴⁸ *Ibid.*

²⁴⁹ *Ibid.*

²⁵⁰ A., HUGO, *France militaire : Histoire des armées françaises de terre et de mer, de 1792 à 1837*, Tome Premier, Paris, Delloye, 1838, p.7.

Frappé de l'enthousiasme extraordinaire de ses soldats, qui, à son imitation, agitaient fièrement leurs chapeaux sur la pointe de leurs baïonnettes, Kellermann s'écria, transporté de joie : « La victoire est à nous ! » Et à l'instant il fit redoubler le feu de l'artillerie sur les colonnes ennemies, qu'étonnait la nouvelle attitude des Français et qu'épouvantaient les cris incessamment répétés de vive la nation! Les Prussiens s'arrêtèrent en hésitant; déjà leur fluctuation annonçait un prochain désordre, lorsque le duc de Brunswick, voyant la bonne contenance de l'armée française et la position qu'elle occupait, obtint du roi l'autorisation de ne pas commencer le combat et donna aux colonnes chargées de l'attaque l'ordre de revenir reprendre leurs positions²⁵¹.

Dans cet extrait, on se rend compte que l'auteur a copié certains propos de Buchez, notamment les termes « allégresse », « confiance », « morne inquiétude » et surtout le fait que le cri se prolonge pendant près d'un quart d'heure.

Cependant, ce n'est pas le seul à avoir recopié certains passages. L'audience des ouvrages socialistes est bien plus vaste, puisque certains livres reprennent leurs propos sans qu'ils n'aient de liens directs avec la Révolution française. Ainsi, dès 1833, on peut trouver ces propos dans l'article « ARGONNE, campagne de l' », issu de l'*Encyclopédie des gens du monde* :

De jeunes recrues, la baïonnette en avant, repoussent les vieux guerriers de Brunswick, aux cris de: Vive la nation ! La journée est pour les Français, et le succès de Valmy fit sur le pays l'effet de la plus grande victoire²⁵².

Dans cet extrait, c'est Cabet qui a été repris, alors que rien n'étaye une bataille à la baïonnette à Valmy. La propagation de ces nouveaux mythes a donc été quasiment immédiate. En outre, leur succès n'est point éphémère : au contraire, ces mythes s'installent durablement dans les discours des républicains, faisant face à ceux des contre-révolutionnaires. Dès lors, le cri de « Vive la nation ! » est au centre de tout récit sur Valmy, en témoignent les *Bulletins de la Grande armée* d'Adrien Pascal datant de 1844 :

Voyant cette bonne contenance, Kellermann mit son chapeau sur son sabre et s'écria : vive la Nation ! Ce cri est répété avec enthousiasme dans tous les rangs, tous les chapeaux sont agités sur la pointe des baïonnettes. Cette saillie nationale étonna l'ennemi ; ses colonnes s'arrêtent. "La victoire est à nous", s'écrie Kellermann, et à l'instant il fait redoubler le feu de l'artillerie sur la tête des colonnes prussiennes; leur fluctuation annonce le désordre, et

²⁵¹ A., HUGO, *France militaire : Histoire des armées françaises de terre et de mer, de 1792 à 1837*, Tome Premier, Paris, Delloye, 1838, p.6.

²⁵² *Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivants, par une société de savans, de littérateurs et d'artistes, français et étrangers*, T. 2.1 ANQ-ASS, Paris, Treuttel et Würtz, 1833, p.236.

*bientôt de nouvelles décharges forcent l'ennemi de renoncer à cette attaque*²⁵³.

En 1845, Jules Ferrand et Jules de Lamarque, dans leur *Histoire de la Révolution française du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et de la Révolution de Juillet*, exposent même l'idée d'une violente canonnade, remportée grâce aux boulets de canon envoyés sur les Prussiens lors de leur moment de stupéfaction devant les cris des volontaires :

*Tout-à-coup Kellermann élève la voix et crie Vive la nation ! Au même instant, ce cri répété d'un bout de la ligne à l'autre, électrise l'armée, fortifie les courages chancelants, allume dans tous les cœurs le saint amour de la patrie, et ce vif et noble élan d'enthousiasme frappe l'ennemi d'étonnement. Le feu de l'artillerie française, dirigé sur les colonnes prussiennes porte la mort dans leurs rangs*²⁵⁴.

Ils vont également plus loin dans leur dénonciation des légendes des émigrés, en les jugeant explicitement d'avoir inventé l'achat de la victoire et la lettre de Louis XVI :

On supposa, et cette version a été longtemps accréditée, que les révolutionnaires avaient acheté la retraite du roi de Prusse, et que le produit d'un vol considérable, commis à cette époque au Garde-Meuble, avait servi à payer la rançon de la France, rien ne prouve qu'un pareil marché, déshonorant pour tout le monde, ait jamais eu lieu. On a dit aussi que Frédéric-Guillaume, en évacuant le territoire, avait cédé aux instances de Louis, qui, du fond de sa prison, lui avait écrit pour lui représenter que ses jours et ceux de toute sa famille étaient compromis, si l'armée prussienne faisait un pas de plus vers la capitale. Pétion, Manuel et Kersaint avaient, disait-on, joignant les menaces aux promesses, arraché cette lettre au roi captif. Mais ce prince nia positivement le fait à M. de Malesherbes. Enfin, Cléry, le fidèle serviteur de Louis XVI dément à son tour cette absurde supposition. Voici comment il s'exprime dans son Journal « Je puis affirmer que Manuel n'est venu au Temple que le 3 septembre et le 7 octobre que, chaque fois, il fut accompagné d'un grand nombre de municipaux, et qu'il ne parla point au roi en particulier. » Quel que soit le mystère qui couvre la convention faite entre Dumouriez et le roi de Prusse, la retraite de ce dernier peut s'expliquer par d'autres motifs plus déterminants ; d'abord il s'exposait à une ruine complète en restant au milieu d'un pays en révolution, et où le général français avait tout l'avantage de la position ; il devait aussi regretter la fausse démarche qu'il avait tentée à l'instigation de l'empereur, et d'après

²⁵³ A., PASCAL, *Les Bulletins de la Grande armée : précédés et accompagnés des rapports sur l'armée française, de 1792 à 1815, avec des notes historiques et des notes biographiques, renfermant des documents entièrement inédits et l'histoire militaire de Napoléon*, Tome 5, Paris, Prieur/Dumaine, 1844, p.351.

²⁵⁴ J., FERRAND, J. de, LAMARQUE, *Histoire de la Révolution française, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et de la Révolution de Juillet*, Tome Deuxième, Paris, D. Cavaillès, 1845, p.359.

*les faux rapports des émigrés enfin il ne songeait plus qu'à prendre sa part de la Pologne, qui allait devenir la proie de la Russie et de l'Autriche*²⁵⁵.

On comprend donc que Valmy est devenu à nouveau un champ de bataille, mais intellectuel cette fois-ci, entre républicains et contre-révolutionnaires qui se renvoient leurs propres versions imaginaires de la canonnade.

L'acceptation de ces nouveaux mythes ne se fait pas sans heurts et certains critiquent vigoureusement la vision des républicains. C'est le cas par exemple du général Bugeaud en 1834 :

*Les bataillons de volontaires de 1792 auraient vaincu grâce à l'enthousiasme ! C'est faux ! Dans les deux premières campagnes, ils furent presque'indisciplinables, parce qu'il s'y trouvait des hommes qui avaient apporté l'esprit des clubs. Ils furent battus dans presque toutes les circonstances à cause de leur inexpérience. Ce n'est qu'à la bataille de Fleurus qu'ils ont commencé à rendre des services. À Jemappes et à Valmy, les principales forces étaient composées de la vieille armée de ligne*²⁵⁶.

Cependant, ces réclamations n'entachent pas le mythe d'un peuple en armes réussissant à faire fuir l'ennemi au cri de « Vive la nation ». En effet, ce n'est que bien plus tard, en 1887, que l'historien Arthur Chuquet démontre que les volontaires de 1792 étaient minoritaires au sein de l'armée présente à la bataille de Valmy²⁵⁷. Un tel attachement à un mensonge est pourtant surprenant de la part d'érudits. En réalité, les historiens républicains, en particulier des hommes politiques comme Thiers, sont bien conscients de ce qu'ils écrivent. En utilisant les soldats citoyens, ils souhaitent avant tout préserver la réputation de la Ière République, que l'on soupçonne d'avoir acheté la libération de la France²⁵⁸. Le cri de Kellermann et des volontaires doit donc à lui seul expliquer la retraite des Prussiens.

Une nouvelle vision romantique

Une fois le mythe installé parmi les historiens, il faut également le faire connaître plus largement du public, afin de contrer les légendes noires. C'est le rôle que l'on peut attribuer au poète républicain Alphonse de Lamartine (1790-1869), qui publie en 1847, à la veille de la IIe République, l'un des plus grands succès de librairie du XIXe siècle²⁵⁹ : *l'Histoire des Girondins*. Cette œuvre, parue

²⁵⁵ J., FERRAND, J. de, LAMARQUE, *Histoire de la Révolution française, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et de la Révolution de Juillet, Tome Deuxième*, Paris, D. Cavaillès, 1845, p.361-362.

²⁵⁶ D'après Arthur Chuquet, voir R., DUFRAISSE, « Valmy : Une victoire, une légende, une énigme » dans *op. cit.*, p.99.

²⁵⁷ R., DUFRAISSE, « Valmy : Une victoire, une légende, une énigme » dans *op. cit.*, p.105.

²⁵⁸ R., DUFRAISSE, « Valmy : Une victoire, une légende, une énigme » dans *op. cit.*, p.118.

²⁵⁹ A., COURT, « Les Girondins de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1995, n°47, p.305 (disponible sur le site http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1995_num_47_1_1877) (consulté le 27 janvier 2014).

en huit volumes, offre une vision singulière de Valmy. À la fois consensuelle avec le régime, elle veut également montrer une image flamboyante de la nation.

La narration de Lamartine est profondément romanesque, puisqu'il essaye de créer un suspense en entrecoupant son récit de portraits de « héros », comme Miranda, et de passages plus intimes que militaires, en reportant par exemple les pensées de Dumouriez. Il accentue également la tonalité dramatique de la scène en dépeignant le paysage désolé et les armées.

Étonnamment, l'un des héros décrits par Lamartine est Louis-Philippe. Bien qu'elle soit longue, nous avons décidé de reporter une partie de sa description sur le duc de Chartres, qui dure en réalité plusieurs pages :

Le duc de Chartres était le fils aîné du duc d'Orléans. Né dans le berceau même de la liberté, nourri de patriotisme par son père, il n'avait pas eu à faire son choix entre les opinions. Son éducation avait fait ce choix pour lui. Il avait respiré la révolution, mais il ne l'avait pas respirée au Palais-Royal, foyer des désordres domestiques et des plans politiques de son père. [...] Il semblait emporté lui-même par les passions qu'il étudiait ; mais il dominait ses emportements apparents. Toujours assez dans le flot du jour pour être national, et assez en dehors pour ne pas souiller son avenir. [...] La guerre l'avait entraîné heureusement dans les camps où tout le sang de la Révolution était pur. [...] Son intrépidité était raisonnée. Elle ne l'emportait pas, il la guidait. Elle lui laissait la lumière du coup d'œil et le sang-froid du commandement. [...] Sa familiarité, martiale avec l'officier, soldatesque avec les soldats, patriotique avec les citoyens, lui faisait pardonner son rang. Mais, sous l'extérieur d'un soldat du peuple, on apercevait au fond de son regard une arrière-pensée de prince du sang. Il se livrait à tous les accidents d'une révolution avec cet abandon complet mais habile d'un esprit consommé. On eût dit qu'il savait d'avance que les événements brisent ceux qui leur résistent, mais que les révolutions, comme les vagues rapportent souvent les hommes où elles les ont pris. [...] Ce pressentiment qui précède les hautes destinées et les grands noms, semblait révéler de loin à l'armée que de tous les hommes qui s'agitaient alors dans la Révolution, celui-là pouvait être un jour le plus utile ou le plus fatal à la liberté²⁶⁰.

À la lecture de cette description, on ne sait pas si Lamartine apprécie réellement le roi. Il ne doute point de son patriotisme et de son intelligence, mais il semble déceler en lui une certaine malice qui lui a permis de monter sur le trône en prenant le « flot » de la Révolution. Par conséquent, la concession de Lamartine sur la présence du duc de Chartres cache sa volonté d'insérer en filigranes son avis sur le règne de Louis-Philippe. Bien qu'il soit flou à la première lecture, Lamartine est profondément républicain, c'est pourquoi on peut se permettre d'extrapoler sa dernière phrase : pour lui, Louis-Philippe est probablement une bonne personne,

²⁶⁰ A. de, LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, Tome Quatrième, Paris, Furne et Cie, W. Coquebert, 1847, p.32-36.

mais qui n'a pas su instaurer un régime libre. Par ailleurs, Lamartine fait du duc de Chartres un personnage très actif de la bataille, puisqu'il « étonne et suspend l'élan de l'ennemi »²⁶¹.

En réalité, Lamartine salue la bravoure de tous les participants de la bataille et ne critique aucun des Français en présence. Il donne l'image d'un Dumouriez inspiré par le « génie » révolutionnaire²⁶² et d'un Kellermann humble, servant avec passion sa patrie dans l'ombre de Dumouriez²⁶³. Il pardonne même les erreurs de Kellermann, parce qu'elles ont été corrigées par Dumouriez et parce que sa « témérité » aurait « légèrement et heureusement » modifié le plan initial²⁶⁴.

On sent le goût de Lamartine pour la poésie, car il ne peut s'empêcher de décrire un véritable combat de titans, où s'affrontent deux grandes puissances dans un affrontement ultime :

*Ainsi, la fortune de la Révolution et le génie de Dumouriez, se secondant l'un l'autre, amenaient à heure fixe et au point marqué, des deux extrémités de la France et du fond de l'Allemagne, les forces qui devaient assaillir l'empire et les forces qui devaient le défendre*²⁶⁵.

Lamartine consacre son plus beau morceau de bravoure au cri de Kellermann. Sous sa plume, le cri devient un esprit en lui-même, comme si l'âme de la Révolution avait parlé à travers les bouches des soldats :

*Ce cri du général, porté de bouche en bouche par les bataillons les plus rapprochés, court sur toute la ligne ; répété par ceux qui l'avaient proféré les premiers, grossi par ceux qui le répètent pour la première fois, il forme une clameur immense, semblable à la voix de la patrie animant elle-même ses premiers défenseurs. Ce cri de toute une armée, prolongé pendant plus d'un quart d'heure et roulant d'une colline à l'autre, dans les intervalles du bruit du canon, rassure l'armée avec sa propre voix et fait réfléchir le duc de Brunswick. De pareils cœurs promettent des bras terribles*²⁶⁶.

On observe dans cet extrait que Lamartine s'est inspiré de Buchez (avec la reprise du « quart d'heure »), comme beaucoup d'écrivains romantiques, ce qu'il revendique par ailleurs publiquement²⁶⁷.

Deux raisons ont permis principalement le succès de Lamartine : le contexte de publication, puisqu'en 1847 la révolution semble déjà sous-jacente et passionne tout le monde, y compris les femmes et les plus pauvres, mais aussi l'intense campagne de publicité des éditeurs. Concernant ce lancement publicitaire sans

²⁶¹ A. de, LAMARTINE, *op. cit.*, p.39.

²⁶² A. de, LAMARTINE, *op. cit.*, p.18 et p.31.

²⁶³ A. de, LAMARTINE, *op. cit.*, p.3.

²⁶⁴ A. de, LAMARTINE, *op. cit.*, p.21.

²⁶⁵ A. de, LAMARTINE, *op. cit.*, p.3.

²⁶⁶ A. de, LAMARTINE, *op. cit.*, p.40-41.

²⁶⁷ A., COURT, « Les Girondins de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », dans *loc. cit.*, p.307.

précédent, on peut remarquer que Valmy est un bon argument de vente en 1847, au regard de ce court encart dans *Le journal des débats* :

*Les éditeurs Furne et Coquebert mettent en vente aujourd'hui le tome IV de l'Histoire des Girondins, par M. de Lamartine. Ce volume contient le récit de la bataille de Valmy et la captivité de Louis XVI et de sa famille dans la tour du Temple*²⁶⁸.

En outre, Lamartine obtient le soutien de tous les romantiques, y compris le plus illustre, Victor Hugo. Dans une lettre que ce dernier lui adresse le 23 mars 1847, Hugo complimente son talent d'historien et d'écrivain :

*Tout ce que j'ai déjà lu de votre livre est magnifique. Voilà enfin la révolution traitée par un historien de puissance à puissance. Vous saisissez ces hommes gigantesques, vous étreignez ces événements énormes avec des idées qui sont à leur taille. Ils sont immenses, mais vous êtes grand*²⁶⁹.

Cependant, si le succès de *l'Histoire des Girondins* de Lamartine est fulgurant à sa sortie, il est rapidement jugé démodé, d'autant plus que, dès les années 1860, l'ensemble des historiens de métier et les positivistes critiquent ses méthodes et ses sources²⁷⁰. Il fallait donc, plus qu'un succès de librairie, une œuvre « sérieuse » d'historien qui puisse braver le temps pour consolider le mythe républicain autour de Valmy. C'est en ce sens que l'apport de Jules Michelet est considérable.

3) *L'Histoire de la Révolution* de Jules Michelet

Pour appréhender la vision que pouvaient avoir les républicains à la fin de la monarchie de Juillet, puis sous la IIe République, il est nécessaire de comprendre l'influence de l'un des plus grands historiens du XIXe siècle, Jules Michelet (1798-1874).

Jules Michelet n'est pas un républicain de la première heure. Pendant longtemps, il a même entretenu des relations cordiales avec Louis-Philippe. Le roi accordant une grande importance à l'histoire, il avait demandé à Michelet en 1830 d'enseigner l'histoire à sa fille, Clémentine²⁷¹. L'historien est resté pendant longtemps à son service et a obtenu le titre de « professeur d'histoire des jeunes princes » en 1839, tout en enseignant au Collège de France. Il n'a finalement démissionné qu'en 1843, non pas par désaccord avec le roi, mais parce qu'il voulait probablement avoir moins d'obligations et plus de temps pour lutter contre les jésuites avec son ami Edgar Quinet²⁷².

²⁶⁸ *Le Journal des débats politiques et littéraires*, 21 avril 1847, p.2.

²⁶⁹ Hugo retranscrit cette lettre dans sa note du 24 mars 1847. Voir V., HUGO, *Choses vues*, Paris, Gallimard, 1972, rééd. 2002, p.327 (Quarto).

²⁷⁰ A., COURT, « Les Girondins de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », dans *loc. cit.*, p.317.

²⁷¹ A., MARTIN-FUGIER, *La vie quotidienne de Louis-Philippe et de sa famille (1830-1848)*, Paris, Hachette, 1992, p.183.

²⁷² A., MARTIN-FUGIER, *op. cit.*, p.185.

Néanmoins, beaucoup de choses ont changé pour Michelet en 1847, lorsqu'il commence à faire publier son *Histoire de la Révolution*. Convaincu par la nécessité d'une république, il déclare avoir cru à la nécessité de la royauté, mais qu'il était dans l'erreur²⁷³. L'*Histoire de la Révolution* est par conséquent son manifeste républicain. Cependant, il veut s'opposer aux écrits socialistes et romantiques, car il les juge trop teintés de christianisme. C'est donc malgré lui qu'il intronise certains propos des historiens socialistes sur la bataille de Valmy.

Seuls deux tomes de l'*Histoire de la Révolution* paraissent avant la révolution de février 1848. Cependant, si nous avons choisi de présenter son récit de la bataille de Valmy, à laquelle il a consacré le chapitre VIII du quatrième tome²⁷⁴, c'est parce qu'il l'écrit encore avec l'héritage de la monarchie de Juillet.

Contrairement à Lamartine à la même époque, Michelet a un œil critique sur la conduite de la bataille et sur ses protagonistes. Par exemple, il n'hésite pas à décrire Kellermann comme un « vieux soudart alsacien de la guerre de sept ans, fort jaloux de Dumouriez », et qui « n'avait nullement suivi ses intentions »²⁷⁵. Inversement, Dumouriez est perçu comme un « homme, éminemment brave et spirituel », à l'activité et à l'intelligence « extraordinaires ». Cependant, il n'est pas le véritable vainqueur de la bataille, qu'il voit en la population des campagnes :

*Ce corps, de soixante-dix-mille Allemands, qu'était-ce en comparaison ? Il se perdait comme une mouche, dans cet effroyable océan de populations armées*²⁷⁶.

Pour lui, ce sont les paysans armés qui ont avant tout démoralisé les Prussiens, en plus de la pluie et du manque de vivres. Il regrette que Dumouriez ait supprimé les véritables causes de la victoire de ses mémoires, car sans l'aide de la population, la tâche lui aurait été moins aisée. En théorie, il ne glorifie pas l'action des Français, les Prussiens étant moralement vaincus et en infériorité numérique (la jonction des troupes de Kellermann et de Dumouriez permettant aux Français de se battre à 76 000 contre 70 000²⁷⁷ selon Michelet). En outre, il critique ouvertement les récits antérieurs sur Valmy, probablement les textes orléanistes et l'*Histoire des Girondins* de Lamartine :

Nous supprimons d'un récit sérieux les circonstances épiques dont la plupart des narrateurs ont cru devoir orner ce grand fait national, assez beau pour se passer d'ornements. À plus forte raison, écarterons-nous les fictions

²⁷³ « J'ai cru la royauté possible, peut-être indispensable comme transition chez des peuples si mal préparés, si mal élevés au *self government*. Mais elle-même se rend impossible [...] », d'après G., MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet : cours professé au Collège de France, Volume 2*, Paris, E. Champion, 1923, p.232-233.

²⁷⁴ J., MICHELET, *Histoire de la Révolution française, Tome Quatrième*, Paris, Chamerot, 1849, p.230-259.

²⁷⁵ J., MICHELET, *op. cit.*, p.253-254.

²⁷⁶ J., MICHELET, *op. cit.*, p.253.

²⁷⁷ J., MICHELET, *op. cit.*, p.252.

*maladroites par lesquelles on a voulu confisquer au profit de tel ou tel individu ce qui fut la gloire de tous*²⁷⁸.

Pour compléter cette apparente froideur envers Valmy, on peut ajouter que, dans le chapitre suivant, Michelet décerne à Jemmapes le titre de « première victoire de la République ». De manière allusive, il semble l'exposer comme étant plus importante, car plus violente :

*Et il n'y avait pas à dire cette fois, comme on disait de Valmy, que ce n'était qu'une canonnade, une bataille gagnée l'arme au bras. Ce fut une mêlée, et très sanglante [...]*²⁷⁹.

Néanmoins, contre toute attente, Michelet nous livre le récit d'une bataille qui se transforme en un moment de grâce. En effet, tous les protagonistes semblent se transformer au profit du but qu'ils poursuivent : la victoire. Dumouriez soutient sans réserve Kellermann, malgré sa désobéissance, et Kellermann est « visité du génie de la France », lui faisant perdre ses habitudes de l'Ancien Régime :

*Non le cœur avait grandi chez tous ; ils furent au-dessus d'eux-mêmes. Dumouriez ne fut plus l'homme douteux, le personnage équivoque ; il fut magnanime, désintéressé, héroïque [...]. Et Kellermann ne fut point l'officier de cavalerie, le brave et médiocre général qu'il a été toute sa vie. Il fut un héros, ce jour-là, et à la hauteur du peuple ; car c'était le peuple, vraiment, à Valmy, bien plus que l'armée*²⁸⁰.

Comme nous le prouve cette dernière phrase, Michelet attribue encore le mérite de la victoire au peuple, mais cette fois-ci ce n'est plus celui de la campagne, mais les volontaires de 1792. C'est donc un peuple entier qui se dresse contre l'envahisseur de la France. Cette idée du peuple en armes et des « masses » est omniprésente dans son récit, plus encore qu'elle ne l'était dans les écrits socialistes. De plus, il reprend plusieurs idées écrites antérieurement, notamment par Buchez, pour décrire le cri de « Vive la nation ! » :

*Brunswick dirigea sa lorgnette, et il vit un spectacle surprenant, extraordinaire. À l'exemple de Kellermann, tous les Français, ayant leurs chapeaux à la pointe des sabres, des épées et des baïonnettes, avaient poussé un grand cri... Ce cri de trente mille hommes remplissait toute la vallée : c'était comme un cri de joie, mais étonnamment prolongé ; il ne dura guère moins d'un quart d'heure ; fini, il recommençait toujours, avec plus de force ; la terre en tremblait... C'était : Vive la Nation*²⁸¹ !

Toutefois, ce n'est pas ce passage qui marque profondément les républicains, mais celui qui conclut non seulement la bataille, mais aussi le chapitre et le septième livre de ce tome :

²⁷⁸ J., MICHELET, *op. cit.*, p.254.

²⁷⁹ J., MICHELET, *op. cit.*, p.403-404.

²⁸⁰ J., MICHELET, *op. cit.*, p.255.

²⁸¹ J., MICHELET, *op. cit.*, p.257.

Brunswick arrêta le massacre inutile, et fit sonner le rappel. Le spirituel et savant général avait très-bien reconnu, dans l'armée qu'il avait en face, un phénomène qui ne s'était guère vu depuis les guerres de religion : une armée de fanatiques et, s'il l'eût fallu, de martyrs[...].

Le roi était extrêmement mécontent, mortifié. Vers quatre ou cinq heures, il se lassa de cette éternelle canonnade qui n'avait guère de résultat que d'aguerrir l'ennemi. Il ne consulta pas Brunswick, mais dit qu'on battît le change. Lui-même, dit-on, approcha avec son état-major pour reconnaître de plus près ces furieux, ces sauvages. Il poussa sa courageuse et docile infanterie sous le feu de la mitraille, à l'escalade du plateau de Valmy. En avançant, il reconnut la ferme attitude de ceux qui l'attendaient là-haut. Ils s'étaient déjà habitués au tonnerre qu'ils entendaient depuis tant d'heures, et ils commençaient à s'en rire. Une sécurité visible régnait dans leurs lignes. Sur toute cette jeune armée planait quelque chose, comme une lueur héroïque, où le roi ne comprit rien. Cette lueur était la Foi.

Et cette joyeuse armée qui d'en haut le regardait, c'était déjà l'armée de la REPUBLIQUE.

Fondée le 20 septembre, à Valmy, par la victoire, elle fut, le 21, décrétée à Paris, au sein de la Convention²⁸².

La « foi » évoquée par Michelet n'est pas la foi chrétienne, dont il se méfie profondément. Malgré la présence d'un lexique relevant du religieux (« fanatiques », « martyrs »), l'historien parle bien d'une foi républicaine, celle qu'il possède et qu'il souhaite instaurer au travers des droits de l'homme²⁸³. Valmy devient ainsi un événement spirituel.

Contrairement à d'autres historiens, Michelet n'essaye pas tant de mettre dans l'ombre les négociations à la suite de la bataille²⁸⁴ que de construire une « geste »²⁸⁵ de l'armée de la Révolution. Comme Goethe, il s'attache à démontrer que Valmy constitue un tournant. Et en tant que fervent républicain, peu importe que sa vision esthétique de la bataille soit exagérée, puisqu'il ne ment pas sur les conditions de la bataille : il veut transfigurer les soldats de Valmy et leurs chefs afin de sublimer les principes de la Révolution. Ce sont les mêmes principes qu'il veut voir s'épanouir en 1849, sans savoir que son récit sera repris bien plus tard, sous la III^e République.

²⁸² J., MICHELET, *op. cit.*, p.258-259.

²⁸³ F., FURET, « Michelet », dans F., FURET, M., OZOUF, *Dictionnaire critique de la Révolution française. 5. Interprètes et Historiens*, Paris, Flammarion, 1988, rééd, Paris, Flammarion, 1992, rééd, Paris, Flammarion, 2007, p.194 (Champs).

²⁸⁴ Bien que rien n'indique selon lui que Danton ait acheté la retraite des Prussiens, il pense que des négociations ont été entamées entre des agents de Danton et Brunswick. Voir J., MICHELET, *op. cit.*, p.380.

²⁸⁵ L., BERGES, *Valmy, le mythe de la République*, *op. cit.*, p.84.

CONCLUSION

La bataille de Valmy n'a pas eu le rôle qu'escomptait le roi Louis-Philippe I^{er}. Celui-ci pensait que son instrumentalisation, jusque-là inédite, pourrait lui permettre de s'accorder les faveurs des républicains et d'établir ainsi un régime stable qui aurait fait la synthèse entre l'Ancien Régime et la Révolution. Cependant, cela provoque la scission de la gauche, entre les modérés, qui se sont effectivement ralliés aux Orléans, et l'extrême-gauche, qui perçoivent le roi comme un Bourbon déguisé. C'est pourquoi les légitimistes et certains républicains se sont moqués ensemble des références du roi à Valmy durant les premières années de la monarchie de Juillet. Toutefois, leurs intentions n'étaient pas les mêmes : la plupart des légitimistes méprisaient réellement cette victoire, qu'ils considéraient comme étant le fruit d'un complot, tandis que l'opposition républicaine critiquait avant tout la réappropriation illégitime des souvenirs révolutionnaires.

Néanmoins, cette résurgence de la bataille de Valmy a attisé la curiosité du milieu intellectuel parisien, les sciences historiques étant alors en plein essor. Des hommes politiques comme Adolphe Thiers ont entrevu le potentiel symbolique de la canonnade pour la propagande républicaine. Progressivement, grâce notamment aux écrits des premiers historiens socialistes, avec en tête ceux de Buchez, Valmy a donc été instrumentalisée à son tour par les républicains. Un nouveau mythe est né, celui d'une bataille remportée par des volontaires de 1792 au cri de « Vive la nation ! », mythe porté à son apogée dans l'*Histoire de la Révolution française* de Jules Michelet.

Lorsque la monarchie de Juillet s'effondre le 22 février 1848, la bataille de Valmy n'est plus l'attribut de Louis-Philippe, mais des républicains. Les récits sur la bataille continuent à paraître pendant la II^e République, puis durant le Second Empire, sous la plume d'un Louis Blanc ou d'un Edgar Quinet. Force est de constater que l'épreuve du temps a profité à la célèbre canonnade, puisque sa symbolique a été restaurée et amplifiée. Cependant, cette nouvelle façon d'appréhender la bataille de Valmy reste majoritairement réservée à une élite citadine. Il faudra attendre la III^e République pour qu'elle touche l'ensemble de la population, notamment via l'école et les manuels scolaires. Dès lors, elle permet de donner aux futurs conscrits un exemple édifiant de la nation en armes prête à se sacrifier pour la patrie.

Le mythe républicain autour de la bataille de Valmy a perdu aujourd'hui son aura. Critiqué, avec raison, par les historiens du XX^e siècle, il a perdu également son utilité avec le déclin du nationalisme et la suspension du service militaire en 1996. Cependant, la bataille de Valmy reste un affrontement clé de l'imagerie militaire bien qu'actuellement sous-estimé, à tort, car il fut moderne par son utilisation de l'artillerie et fondamentale pour le devenir de la Révolution, puisqu'il a arrêté les monarchies coalisées venues réinstaller l'Ancien régime.

Cependant, nous avons pu observer un regain d'intérêt de la part des hommes politiques depuis une dizaine d'années. Revendiquée par le Front national en 2006 lors de la campagne présidentielle, elle est à présent de nouveau une référence de la gauche. Elle est fréquemment citée par Jean-Luc Mélenchon et plus récemment, le premier ministre Manuel Valls en a fait l'éloge à la fin de sa déclaration de politique générale, le 8 avril 2014. Dans ce discours, Valmy représente à elle seule la Révolution française, à une époque où les références révolutionnaires postérieures à 1791 se font rares :

*La France a cette même grandeur qu'elle avait dans mon regard d'enfant, la grandeur de Valmy, celle de 1848, la grandeur de Jaurès, de Clemenceau, de De Gaulle, la grandeur du maquis. C'est pourquoi j'ai voulu devenir Français*²⁸⁶.

En outre, la récente ouverture du Centre d'interprétation de la bataille de Valmy, ainsi que la diffusion d'un épisode de l'émission « Secrets d'histoire » le 14 juillet 2014, prouvent cette nouvelle attention envers la canonnade. Si Louis-Philippe n'a pas réussi à donner une légitimité à son régime en exposant sa participation à Valmy, on peut constater qu'il a cependant réussi à sortir de l'oubli ce symbole d'un idéal démocratique et à le faire vivre à travers les siècles.

²⁸⁶ D'après le site du gouvernement (consulté le 16 août 2014) : http://www.gouvernement.fr/sites/default/files/interventions/discours_de_politique_generale_du_premier_ministre_manuel_valls.pdf

Sources

PRESSE ÉCRITE DURANT LA MONARCHIE DE JUILLET

La Caricature

L'Ami de la religion

La Presse

Le Censeur

L'Écho de la Fabrique

Le Charivari

Le Constitutionnel

Le Figaro

Le Journal des débats politiques et littéraires

Le Moniteur

Le Revenant

Le Siècle

L'Univers

RÉCITS SUR LOUIS-PHILIPPE IER

Discours, Allocutions et Réponses de S.M. Louis-Philippe, Roi des Français, avec un sommaire des circonstances qui s'y rapportent, extraits du Moniteur, Paris, Imprimerie de Madame Veuve Agasse, 1833, 596 p.

AURIAC, E. d', *Louis-Philippe, prince et roi*, Paris, I. Rousset, 1843, 118 p.

BOUTMY, E., *Une Veillée au corps-de-garde du Palais-Royal, ou Louis-Philippe, roi des Français*, Paris, Impr. de Éverat, 1831, 209 p.

CHÂTEAUNEUF, A.-H., *Le Duc d'Orléans, essai historique*, Paris, Jehenne, 1826, 172 p.

DUMAS, A., *Histoire de la vie politique et privée de Louis Philippe, tome 1*, Paris, Dufour et Mulat, 1852, 311 p.

G***, *Histoire anecdotique de Louis-Philippe d'Orléans, roi des Français, depuis sa jeunesse jusqu'à nos jours*, Paris, A. Grégoire, 1846, 322 p.

SARRANS, B., *Louis-Philippe et la Contre-Révolution de 1830, vol.2*, Paris, Thoisenier-Desplaces, 1834, 455 p.

VATOUT, J., *Catalogue historique et descriptif des tableaux appartenans à s.a.s.mgr. le duc d'Orléans*, 1826, 573 p.

MONOGRAPHIES SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

BUCHEZ, Ph., ROUX-LAVERGNE P.-C., *Histoire parlementaire de la Révolution française, ou Journal des assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815, Tome Dix-huitième*, Paris, Librairie Paulin, 1834, 480 p.

CABET, E., *Histoire populaire de la Révolution française de 1789 à 1830, Tome III*, Paris, Pagnerre, 1840, 636 p.

CABET, E., *Révolution de 1830, et situation présente (septembre 1832), expliquées et éclairées par les révolutions de 1789, 1792, 1799 et 1804, et par la Restauration*, 3^e éd., Paris, Deville-Cavellin, 1833, 264 p.

COLAU, P., *Gloire militaire de la France sous la République et Napoléon : récit des combats, victoires, actions d'éclat, et faits mémorables des français*, Paris, Lebigre frères, 1831, 282 p.

FERRAND, J., LAMARQUE, J. de, *Histoire de la Révolution française, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et de la Révolution de Juillet*, Tome Deuxième, Paris, D. Cavaillès, 1845, 508 p.

HUGO, A., *France militaire : Histoire des armées françaises de terre et de mer, de 1792 à 1837, Tome Premier*, Paris, Delloye, 1838, 312 p.

LAMARTINE, A. de, *Histoire des Girondins, Tome Quatrième*, Paris, Furne et Cie, W. Coquebert, 1847, 398 p.

LAPONNERAYE, A., *Cours public d'histoire de France, depuis 1789 jusqu'en 1830*, Paris, impr. de David, [s.d.], 480 p.

LAPONNERAYE, A., *Histoire de la Révolution française, depuis 1789 jusqu'en 1814, Tome Premier*, 3^e éd., Paris, Chez l'éditeur, 1838, 480 p.

LAPONNERAYE, A., LUCAS, H., *Histoire des guerres civiles de France, depuis les temps mérovingiens jusqu'à nos jours, Tome Deuxième*, Paris, Bureau de la société de l'industrie fraternelle, 1847, 563 p.

LAVALLÉE, Th., *Histoire des Français : depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830*, 3^e éd. revue et corrigée, Paris, Librairie J. Hetzl et Paulin, 1841.

MICHELET, J., *Histoire de la Révolution française, Tome Quatrième*, Paris, Chamerot, 1849, 505 p.

PASCAL, A., *Les Bulletins de la Grande armée : précédés et accompagnés des rapports sur l'armée française, de 1792 à 1815, avec des notes historiques et des notes biographiques, renfermant des documents entièrement inédits et l'histoire militaire de Napoléon*, Tome 5, Paris, Prieur/Dumaine, 1844, 482 p.

THIERS, A., *Histoire de la Révolution française, Tome Deuxième*, Paris, Lecointre et Durey, 1823, rééd., Paris, Furne, 1839, 479 p.

TISSOT, P.-F., *Histoire complète de la Révolution française, Tome Troisième*, Paris, Baudoin, 1834, 464 p.

TOUCHARD, Th., *Histoire pittoresque et militaire des Français racontée par un caporal à son escouade : ouvrage divisé en vingt soirées, commençant à l'état des Gaules avant et après la conquête des Romains et se terminant par le récit des derniers événements militaires en Algérie*, Tome Deuxième, Paris, Chez l'éditeur rue d'Anjou-Dauphiné, 1840, 680 p.

VIENNET, J.-P.-G., *Histoire des guerres de la Révolution, Tome premier : Campagnes du Nord (1792-1794)*, Paris, A. Dupont et Cie, 1827, 424 p.

HISTOIRE LOCALE AUTOUR DE VALMY

BUIRETTE, Cl., *Histoire de la ville de Sainte-Menehould et de ses environs*, Sainte-Menehould, Poignée-Darnauld, 1837, 640 p.

LALLEMENT, L., *Jean-Baptiste Champion, confesseur de la foi et la paroisse de Valmy (1785-1842)*, Chalons-sur-Marne, A. Robat, [s.d.], 211 p.

MIROY, C., *Chroniques de la ville et des comtes de Grandpré, selon l'ordre chronologique de l'histoire de France*, Grandpré/Vouziers, Chez l'auteur/Malicet/Mary, 1839, 212 p.

LITTÉRATURE ET MÉMOIRES

ALLONVILLE, A. F. d', *Mémoires secrets de 1770 à 1830*, Volume 3, Paris, Werdet, 1841, 410 p.

ALLONVILLE, A. F. d', *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État, sur les causes secrètes qui ont déterminé la politique des cabinets dans les guerres de la Révolution*, Bruxelles, Adolphe Wahlen et Cie, 1838, 501 p.

ANDIGNÉ, F. d', BIRÉ, E. (préf.), *Mémoires du général d'Andigné, 1. 1765-1800*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1900, 455 p.

CHATEAUBRIAND, R., *Mémoires d'Outre-Tombe, Tome Troisième*, Paris, Penaud frères, 1849, 384 p.

CHATEAUBRIAND, R., *Mémoires d'Outre-Tombe, Tome Neuvième*, Paris, Penaud frères, 1850, 424 p.

CHATEAUBRIAND, R., *Mémoires d'Outre-Tombe, Tome Onzième*, Paris, Penaud frères, 1850, 508 p.

DUMOURIEZ, Ch.-F., *Mémoires et correspondance inédits du général Dumouriez*, Paris, E. Renduel, 1834, 342 p.

FLAUBERT, G., *Bouvard et Pécuchet, œuvre posthume*, 2^e éd., Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891, 400 p.

HUGO, V., *Choses vues*, Paris, Gallimard, 1972, rééd. 2002, 1416 p. (Quarto).

HUGO, V., *Les Misérables*, tome 1, Paris, Classiques Garnier, 2014, 1096 p. (Classiques jaunes en ligne).

LOUIS XVIII, *Mémoires de Louis XVIII, Tome Cinquième*, Bruxelles, Louis Hauman, 1832, 320 p.

LOUIS-PHILIPPE I^{er}, Henri d', ORLÉANS (préf.), *Mémoires de Louis-Philippe, duc d'Orléans, écrits par lui-même, volume 2*, Paris, Plon, 1974, 523 p.

VIDOCQ, F., *Mémoires de Vidocq, chef de la police de sûreté jusqu'en 1827, Tome Premier*, Paris, Tenon libraire-éditeur, 1828, 420 p.

LE MUSÉE DE L'HISTOIRE DE FRANCE À VERSAILLES

GAVARD, C., *Galleries historiques du palais de Versailles, Cinquième Tome*, Paris, Impr. royale, 1840, 329 p.

LABORDE, A. de, *Versailles ancien et moderne*, Paris, Gavard, 1841, 516 p.

EPHEMERA ORLÉANISTES

Au Roi. Discours en vers, Paris, P. Dupont, 1840, 16 p.

Chants français publiés à l'occasion de la fête de Sa Majesté Louis-Philippe I^{er}, dédiés à la Garde nationale, Paris, Delaunay, 1831, 42 p.

BEAUMONT, Ch. de, *Le Trente et quarante du peuple français, ou le Onzième anniversaire de la Révolution de 1830, ode (suivie de "Napoléon" et de "la Vérité")*, Nancy, L. Vincenot, 1841, 47 p.

COURTIN, A.-J.-B.-P., *L'amour raisonné du roi et de la patrie offert en exemple à tous les français citoyens*, Paris, Chez l'auteur et tous les principaux libraires, 1831, 37 p.

RANDOUIN, A., *De l'État des partis en France et de la marche à suivre par le gouvernement*, Paris, A. Mesnier, 1830, 25 p.

PROPAGANDE ANTI-ORLÉANISTE

Conjuration de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, surnommé Égalité, d'après l'Histoire qu'en a publiée Montjoie en 1796, Paris, G.-A. Dentu, 1831, 152 p.

BEUF, J., *Lettre confidentielle de S. M. Louis-Philippe I^{er}, roi des Français, à son bien aimé cousin Nicolas, empereur de toutes les Russies*, [Lyon], s. n., 1833, 39 p.

CHABANNES, J. F. de, *Développements des cinq sentences, savoir : l'époque des aveuglements ; le triomphe de la duplicité ; la honte de la*

France ; la mort de la liberté ; le tombeau de l'honneur, qu'on voit exposés en ce moment, [Paris], Au bureau du « Régénérateur » et du « Foudre de la vérité », [s.d.], 4 p.

CHABANNES, J. F. de, *Le Foudre de la vérité. Jemmapes et Valmy, ou le point d'appui du mal-affermi, chanson, suivie de réflexions de la plus haute importance*, Paris, Bureau du Régénérateur, 1831, 8 p.

LAMOTHE-LANGON, E.-L. de, *Les Tuileries en juillet 1832, par le vicomte de Varicléry, auteur de "l'Exilée d'Holy-Rood"*, Paris, G.-A. Dentu, 1832, 403 p.

AUTRES IMPRIMÉS SUR LA MONARCHIE DE JUILLET

Encyclopédie des gens du monde répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivans, par une société de savans, de littérateurs et d'artistes, français et étrangers, T. 2.1 ANQ-ASS, Paris, Treuttel et Würtz, 1833, 400 p.

VÉRON, X., *Voyage de la princesse Hélène de Mecklembourg, duchesse d'Orléans*, Paris, Audot, 1837, 143 p.

SITES INTERNET

<http://gallica.bnf.fr>

<http://numelyo.bm-lyon.fr>

<http://persee.fr>

<http://www.defense.gouv.fr>

<http://www.photo.rmnm.fr>, site de l'Agence photo de la Réunion des Musées nationaux et du Grand Palais.

Bibliographie

LA BATAILLE DE VALMY

Ouvrages généraux

BERTAUD, J.-P., *Valmy, la démocratie en armes*, Paris, Éd. Julliard, 1970, 323 p. (Archives).

CHUQUET, A., *Dumouriez*, Paris, Hachette, 1914, 287 p. (Figures du passé).

CHUQUET, A., *Les guerres de la Révolution, 2. Valmy*, Paris, Librairie Leopold Cerf, 1887, 270 p.

HUBLOT, E., *Valmy, ou la défense de la nation par les armes*, Paris, Fondation pour les études de défense nationale, 1987, 477 p. (Fondations).

LESAGE, G., *De Valmy à Jemmapes, 1792, Premières victoires de la Révolution*, Paris, Economica, 2011, 146 p. (coll. Campagnes et stratégies).

REISS, R., JOURQUIN, J. (préf.), *Kellermann*, Paris, Éd. Tallandier, 2009, 735 p.

Mythes autour de Valmy

DUFRAISSE, R., « Valmy : Une victoire, une légende, une énigme » dans *Deutschen Historischen Institut Paris (Institut Historique Allemand), Francia : Forschungen zur westeuropäischen Geschichte. Band 17. 2. Frühe Neuzeit - Revolution - Empire*, Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1990, p.95-118 (disponible sur le site http://francia.digitale-sammlungen.de/Band_bsb00016309.html) (consulté en janvier 2013).

BERGES, L., *Valmy, le mythe de la République*, Toulouse, Éd. Privat, 2001, 156 p. (Entre légendes et histoire).

Onomastique

ESPINOSA, C., *L'armée et la ville en France, 1815-1870: de la Seconde Restauration à la veille du conflit Franco-prussien*, Harmattan, 2008, 528 p. (Collection Logiques historiques).

FEAUX, V., *Valmy, une bataille, une réflexion, un prénom*, Bruxelles, Labor, 1988, 191 p.

MÉNERVILLE, P. de, *Dictionnaire de la législation algérienne, code annoté et manuel raisonné des lois, ordonnances, décrets, décisions et arrêtés, volume 1*, Alger, Bastide, 1867, 702 p.

MOREAU, Cl., *Charenton-le-pont : un dictionnaire historique des rues anciennes et actuelles*, Paris, L'Harmattan, 2014, 195 p.

PÉDROTTI, Cl., « Valmy, un fleuron de la colonisation » dans *Revue PNHA*, Montpellier, Éd. du Grand Sud, n°122 (disponible sur le site <http://www.piedsnoirs-aujourd'hui.com/valmy.html>) (consulté le 24 juillet 2014).

Site de la bataille

« Le voyage du roi Louis-Philippe à Valmy en 1832 », *Horizons d'Argonne*, n°48, 1984, p.17-32.

« Valmy et ses monuments », dans *Bulletin municipal, Sainte Menehould capitale de l'Argonne, cité d'histoire, cité d'avenir*, n°9, décembre 1970, p.23-25.

LA MÉMOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

COTTRET, B., HENNETON, L., *Du bon usage des commémorations : histoire, mémoire et identité (XVIe-XXIe siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 231 p.

FURET, F., *La Révolution française II : Terminer la Révolution, de Louis XVIII à Jules Ferry (1814-1880)*, Paris, Hachette, 1988, 526 p.

HOBSBAWM, E. J., *Echoes of the Marseillaise : two centuries look back on the French Revolution*, Verso, 1990, trad. fr. *Aux armes historiens : deux siècles d'histoire de la Révolution française*, trad. LOUVRIER, J., Paris, Éd. La Découverte, 2007, 156 p.

NORA, P., *Présent, nation, mémoire*, Paris, Éd. Gallimard, 2011, 432 p. (Bibliothèque illustrée des histoires).

NORA, P. (dir.), *Les lieux de mémoire. 2. La Nation. Tome 3. La gloire, les mots*, Paris, Éd. Gallimard, 1984, 667 p. (Bibliothèque illustrée des histoires).

LOUIS PHILIPPE IER

BERTHIER DE SAUVIGNY, G. de, « Louis-Philippe Ier (1773-1850), roi des Français (1830-1848) », dans *Encyclopædia Universalis* (disponible sur le site <http://www.universalis.fr/encyclopedie/louis-philippe-ier/>) (consulté le 23 juillet 2014).

BROGLIE, G. de, *La monarchie de Juillet*, Paris, Fayard, 2011, 464 p.

JAURÈS, J. (dir.), *Histoire socialiste de la France contemporaine, tome VIII : Le règne de Louis-Philippe*, Paris, Jules Rouff et cie, 583 p.

MARTIN-FUGIER, A., *La vie quotidienne de Louis-Philippe et de sa famille (1830-1848)*, Paris, Hachette, 1992.

PRICE, M., *The Perilous Crown. France between Revolutions, 1814-1848*, London, Macmillan, 2007, trad. Isabelle Hausser, *Louis-Philippe, le prince et le roi. La France entre deux révolutions*, Paris, Éditions de Fallois, 2009, 487 p.

ROBERT, H., *L'orléanisme*, Presses universitaires de France, Paris, 1992, 125 p. (Que sais-je).

TEYSSIER, A., *Louis-Philippe : Le dernier roi des Français*, Paris, Éd. Perrin, 2010, 450 p.

LA CARICATURE ET LA PRESSE SATIRIQUE

DUPRAT, A., *Histoire de France par la Caricature*, Paris, Larousse, 1999, 263 p.

ERRE, F., *Le règne de la poire. Caricatures de l'esprit bourgeois de Louis-Philippe à nos jours*, Seyssel, Champ Vallon, 2011, 257 p. (La chose publique).

ERRE, F., « Les discours politiques de la presse satirique. Étude des réactions à l'"attentat horrible" du 19 novembre 1832 », dans *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°29, 2004, p. 31-51 (disponible sur le site <http://rh19.revues.org/694>) (consulté le 3 août 2014).

RÉGNIER, Ph. (dir.), *La caricature, entre République et censure. L'imagerie satirique en France de 1830 à 1880 : un discours de résistance ?*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996, 448 p. (coll. Littérature et idéologies).

RENONCIAT, A., *La Vie et l'œuvre de J.-J. Granville*, Paris, ACR-Vilo, 1985, 306 p.

LES HISTORIENS DE LA MONARCHIE DE JUILLET

COURT, A., « Les Girondins de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1995, n°47, p.305-321 (disponible sur le site http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1995_num_47_1_1877) (consulté le 27 janvier 2014).

FURET, F., « Michelet », dans FURET, F., OZOUF, M., *Dictionnaire critique de la Révolution française. 5. Interprètes et Historiens*, Paris, Flammarion, 1988, rééd, Paris, Flammarion, 1992, rééd, Paris, Flammarion, 2007, 290 p. (Champs).

GUIRAL, P., *Adolphe Thiers ou De la nécessité en politique*, Paris, Fayard, 1986, 622 p.

MONOD, G., *La vie et la pensée de Jules Michelet : cours professé au Collège de France, Volume 2*, Paris, E. Champion, 1923, 262 p.

TOMBS, R., « Thiers historien », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°47, 1995, p. 265-281 (disponible sur le site http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1995_num_47_1_1875) (consulté le 3 août 2014).

L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

BRUTER, A., « Pédagogies de l'histoire », *Histoire de l'éducation*, n°114, 2007, p.5-23 (disponible sur le site <http://histoire-education.revues.org/1244>) (consulté le 18 juin 2014).

MONIOT, H. (dir.), *Enseigner l'histoire : des manuels à la mémoire*, Berne, Éd. Peter Lang SA, 1984, 307 p. (Exploration).

PIZARD, A., *L'histoire dans l'enseignement primaire*, Paris, C. Delagrave, 1897, 222 p.

Table des annexes

ANNEXE 1 : VALMY DANS LA PEINTURE	104
ANNEXE 2 : LA FIGURE DU PERROQUET	108
ANNEXE 3 : LES AUTRES REPRÉSENTATIONS DE VALMY DANS LA CARICATURE	116

ANNEXE 1 : VALMY DANS LA PEINTURE

1) LA BATAILLE DE VALMY PAR HORACE VERNET ET JEAN-BAPTISTE MAUZAISSE

L'original d'Horace Vernet



Emile Jean Horace VERNET, *La bataille de Valmy*, 1826, The National Gallery, Londres.

Commentaire du Figaro :

Quiconque a vu seulement une petite guerre, sera frappé de l'exactitude avec laquelle le peintre a rendu l'aspect général d'une action et les différents détails qui s'y rattachent tels que le développement des colonnes d'infanterie, les charges de la cavalerie et la fumée lointaine du canon. Ce mérite se fait surtout remarquer dans la bataille de Valmy. L'un des groupes qui occupent le premier plan du tableau, représente l'instant où le général Kellermann à son cheval tué sous lui. L'inquiétude et l'effroi se peignent sur la figure des officiers qui l'entourent ; le général, impassible les rassure du geste. Ici deux chevaux, effrayés par le fracas de l'obus, s'emportent malgré les efforts d'un groom qui cherche à les retenir. Dans l'angle opposé, un vieux chirurgien panse un officier dont l'attitude exprime la douleur avec une vérité, telle que l'on a réellement mal à sa blessure²⁸⁷.

Source : <http://www.nationalgallery.org.uk>

²⁸⁷ *Le Figaro*, n°211, 22 août 1826, p.2-3.

La copie de Jean-Baptiste Mauzaisse



Jean-Baptiste MAUZAISSE, *La bataille de Valmy, 20 septembre 1792*, 1835, Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, Versailles, d'après le tableau de VERNET.

Remarques :

On peut observer que les tons du tableau sont plus froids et que le premier plan est mis en valeur chez Mauzaisse, non seulement pour rehausser l'intensité dramatique, mais aussi pour nous permettre de mieux voir Louis-Philippe, qui se trouve à la droite de Kellermann, accompagné du général Valence et du duc de Montpensier.

Source : Photo RMN-Grand Palais - D. Arnaudet / G. Blot

2) LA VISITE DU ROI



Jean-Baptiste MAUZAISSE, *Le roi Louis-Philippe visite le champ de bataille de Valmy. 8 juin 1831, 1837*, Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, Versailles.

Remarque :

Ce tableau a été réalisé en deux exemplaires, l'original se trouvant au musée de Carcassonne, l'autre à Versailles.

Source : Photographie personnelle de la reproduction figurant au centre historique de Valmy.

3) LES TABLEAUX DE THÉODORE JUNG



Théodore JUNG, *Bataille de Valmy à 11 heures du matin, le 20 septembre 1792*, [s.d.], Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, Versailles.



Théodore JUNG, *Bataille de Valmy de 3 à 4 heures du soir, le 20 septembre 1792*, [s.d.], Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, Versailles.

Remarque :

Ces tableaux donnent une vue d'ensemble du mouvement des troupes.

Source : Agence photo de la Réunion des Musées nationaux et du Grand Palais
<http://www.photo.rmn.fr/archive/80-001289-2C6NU0H57YSU.htm>

ANNEXE 2 : LA FIGURE DU PERROQUET

LE PERROQUET DANS *LA CARICATURE*

1.



As-tu déjeuné Jacot ?, planche de *La Caricature*, Paris, Aubert, 1831, 1 est. : lithographie coloriée, 19,6 x 13,3 cm. Bibliothèque nationale de France.

Légende :

As-tu déjeuné, Jacot ? - Valmy ! – As-tu déjeuné ? - Jemmapes ! – Tu dis toujours la même chose. – Valmy ! Jemmapes ! Valmy ! Jemmapes ! Valmy ! – Jemmapes ! Valmy ! Jemmapes !

Commentaire de La Caricature :

L'on se persuade facilement ce qu'on désire. Le ministère-Croupion devait, il y a quelques mois, croire à la paix, aussi la disait-il assurée. Il avait une certitude d'assurance. Alors chaque discours commençait par un superbe « Valmy ! » et finissait par un superbe « Jemmapes ». Les Valmy et les Jemmapes ronflaient caporalement dans toutes les IMPROVISATIONS. C'était merveille. Et l'Étranger disait : quel gaillard que ce Monsieur Jemmapes ! [...] Mais jusqu'à la guerre, ce besoin d'une nation béante, devient une chimère aujourd'hui. Plus d'ennemis au dehors ! Ils sont dedans. Re commençons donc pacifiquement : Jemappes ! Valmy ! Jemappes ! Valmy ! Seulement, cette fois, l'Étranger ne dira certes plus : quel gaillard que ce Monsieur Jemmapes²⁸⁸ !

Remarque :

Il s'agit de la première caricature de Louis-Philippe en perroquet.

²⁸⁸ La Caricature, n°43, 25 août 1831, p.2.

2.



Le temps l'amène, patience, patience !, planche de *La Caricature*, GRANDVILLE, litho., A. DESPERET, litho., Paris, Aubert, 1834, 1 est. : lithographie, 21,9 x 40,3 cm. Bibliothèque nationale de France.

Commentaire de *La Caricature* :

Il l'amène, la sainte immortelle, qui porte à sa main gauche l'étendard tricolore sur lequel le mot LIBERTÉ est inscrit en caractères ineffaçables et sous son bras droit la table où sont gravés les droits de l'homme et du peuple. La presse, bâillonnée et chargée de fers, marche au-devant de la forte femme, et lui montre là-bas, là bas, bien bas, ce régime de turpitudes et de misères [...] ; cet ordre public personnifié dans un pantin (... à tête de perroquet) ; ces assommeurs donnant une vigoureuse leçon aux conspirateurs curieux, et, par-dessus tout, le vieux "Constitutionnel" braquant sa longue vue vers l'occident [etc.]²⁸⁹.

Remarques :

Dans cette caricature chargée en symboles, Louis-Philippe métamorphosé en perroquet siège sur son trône à l'arrière-plan, sous des tentures en forme de poire. Grandville a probablement préféré dessiner le roi avec une tête de perroquet et non avec une tête de poire, car il préférait caricaturer les hommes sous des traits animaux.

²⁸⁹ *La Caricature*, n°177, 27 mars 1834, p.2.

3.



Imitation libre d'un tableau de Mr. Horace Vernet, représentant le massacre des Janissaires, planche de *La Caricature*, GRANDVILLE, litho., A. DESPERET, litho., [Paris], Aubert, [1834], 1 est. : lithographie, 25,3 x 37,1 cm. Bibliothèque nationale de France.

Commentaire de *La Caricature* :

[...] Au lieu de ce 9 Août, de ce Système [Louis-Philippe] vieux, cassé, décrépît [...] mettez le pacha de Janina ; [...] au lieu de la cassolette de parfums orientaux, mettez la poire [...] et faites brûler devant elle la poix-résine des journaux ministériels ; au lieu de ce perroquet de Valmy, mettez un lion, emblème de la force [...] et enfin, au lieu de femmes, d'enfants, de vieillards, de passants inoffensifs qu'on assomme pour la plus grande gloire du Système, mettez des janissaires qu'on égorge pour la plus grande gloire du pacha ; et vous aurez le tableau de Vernet au lieu de celui [qui est présenté ici]. Faites l'inverse, et au lieu du massacre des janissaires, vous aurez une scène d'ordre public, tel que l'entend le 9 Août, qui, du reste, n'a pas que ce seul rapport avec les gouvernements à la turque²⁹⁰.

Remarques :

Ici, le perroquet ne représente pas le roi, mais l'un de ses attributs. L'animal habituellement représenté auprès d'un roi étant le lion, symbole de courage, Granville veut rappeler la lâcheté de Louis-Philippe qui se cache derrière Valmy et Jemmapes.

²⁹⁰ *La Caricature*, n°179, 10 avril 1834, p.2.

LA PRÉSENCE DU PERROQUET DANS *LE CHARIVARI*

1.



Bandeau du *Charivari* pendant la période allant du dimanche 18 mai 1834 au samedi 31 mai 1834, soit du n°138 de la troisième année au n°150. Il s'agit d'une vignette au format 17,3 x 3,5 cm dessinée par Grandville, qui montre une ménagerie d'animaux empaillés. On y reconnaît notamment Thiers en corbeau et Louis-Philippe en perroquet, au centre.

Source : <http://www.caricaturesetcaricature.com/>

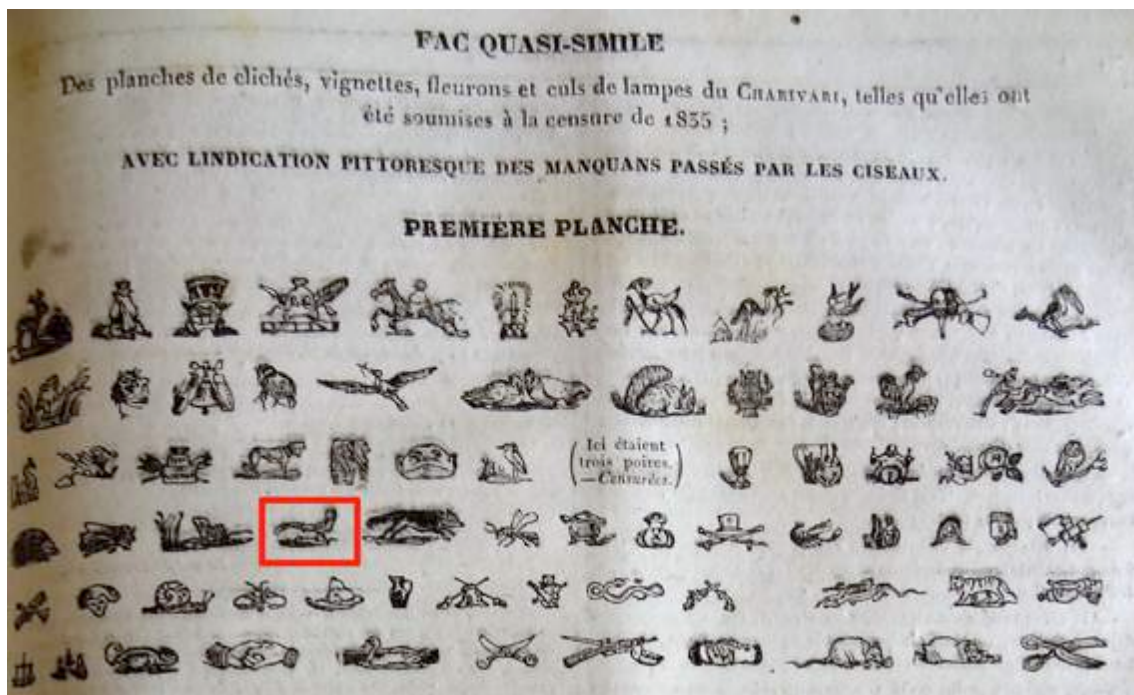
2.



Bandeau du *Charivari* pendant la période allant du jeudi 1^{er} janvier 1835 au samedi 28 février 1835, c'est-à-dire du n°363 de la troisième année au n°59 de la quatrième. Il s'agit à nouveau d'une vignette dessinée par Grandville, cette fois-ci au format 14 x 3,9 cm. On y retrouve Louis-Philippe en perroquet, qui préside la Chambre. Les députés sont des oies et les huissiers des singes.

Source : <http://www.caricaturesetcaricature.com/>

3.



Le Charivari, n°260 (Quatrième année), 17 septembre 1835, p.3.

Ce panel de petites vignettes, avec en son centre un vide pour mettre en valeur l'absence des trois poires, prouve l'idiotie des censeurs, car plusieurs vignettes demeurent compromettantes tout en étant banales lorsqu'elles ne sont pas employées par un caricaturiste, comme le prouve parfaitement le perroquet. On peut également remarquer que des poires sont encore présentes et que cette liste finit par des ciseaux, symbole de la censure.

Source : <http://www.caricaturesetcaricature.com/>

LA REPRISE DE LA FIGURE DU PERROQUET EN 1848

1.



Les voyageurs errants, Paris, Dopter Éditeur, 1848, 1. est : lithographie, 29,3 x 25,1 cm. Bibliothèque nationale de France.

Remarques :

Louis-Philippe est déguisé en Robinson, Guizot en Vendredi et Duchâtel est métamorphosé en chien porteur de sacs d'argent. Le roi destitué porte un parasol avec un perroquet à son sommet qui ne cesse de répéter « Jemmapes, Valmy ».

2.



Parades par le fameux Guizotin, [Paris], Dépôt Cour du Commerce, 1848, 1 est. : litho, 28 x 21,5 cm. Bibliothèque nationale de France.

Légende :

Le public témoigne sa haute satisfaction.

Remarques :

Louis-Philippe, assis sur un coffre-fort, porte sur ses épaules ses quatre fils encore vivants. Eux-mêmes sont juchés sur les épaules les uns des autres, le dernier tenant dans ses bras le duc de Chartres et le comte de Paris, tandis qu'un perroquet se tient perché sur sa tête entre les banderoles « Valmy Jemmappes ».

ANNEXE 3 : LES AUTRES REPRÉSENTATIONS DE VALMY DANS LA CARICATURE

DANS LES INSCRIPTIONS

1.

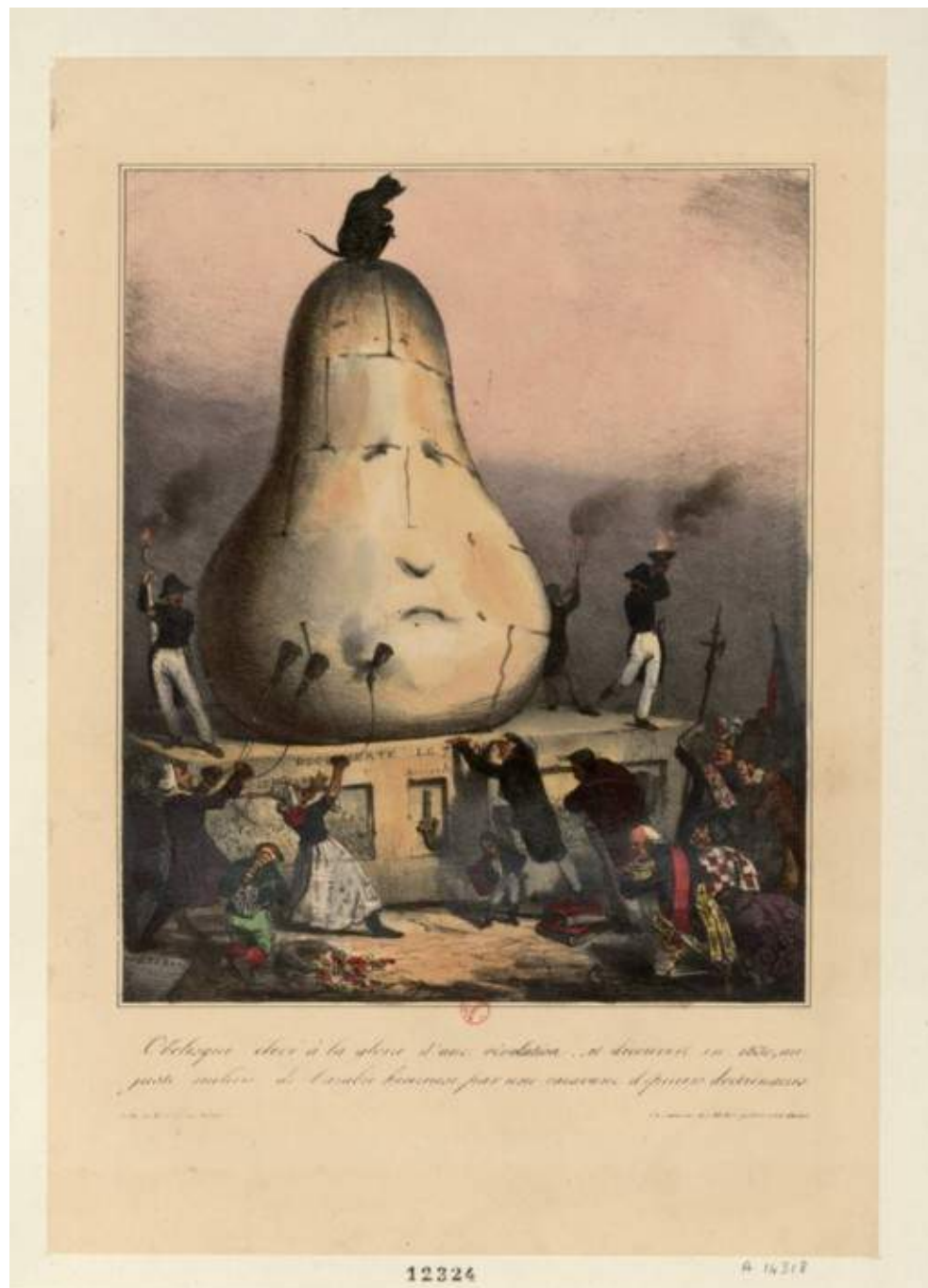


Le replâtrage, planche de *La Caricature*, M. DELAPORTE, litho., Paris, Aubert, 1831, 1 est. : lithographie, 28,4 x 23,5 cm. Bibliothèque nationale de France.

Remarques :

Ce dessin est paru le 30 juin 1831, dans le n°35 de *La Caricature*. Valmy est tatoué sur le bras droit de Louis-Philippe, déguisé en maçon. Il s'agit de la première évocation de Valmy dans une caricature de ce journal. On peut remarquer sur le mur, parmi les multiples références aux Trois Glorieuses, une variante de « Crédeville voleur », le graffiti le plus célèbre du XIXe siècle.

2.



Obélisque élevé à la gloire d'une révolution, et découvert en 1830, au juste milieu de l'Arabie heureuse, par une caravane d'épiciers doctrinaires, [Paris], Aubert, [s.d.], 1 est. : lithographie coloriée et en partie vernissée, 23,8 x 19,4 cm. Bibliothèque nationale de France.

Remarque :

Ce monument, en forme de poire, repose sur un socle orné de bas-reliefs représentant Valmy, Jemappes et le pistolet de l'attentat du 19 novembre 1832.

3.

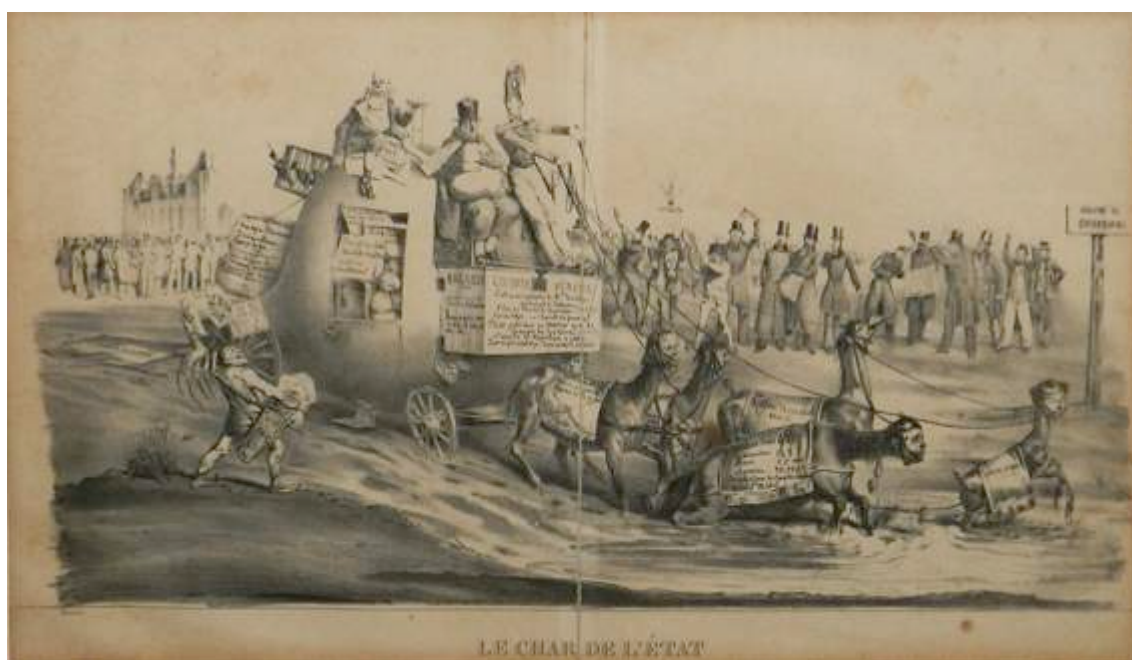


Projet de statue pour faire pendant à celle de Napoléon, [s.n.], 1833, 1 est. : lithographie, 25,8 x 15 cm. Bibliothèque nationale de France.

Remarque :

L'inscription « Valmi » se trouve sur le socle, en bas à gauche.

4.



Le Char de l'État, planche de *La Caricature*, C. J. de TRAVIES, litho., Paris, Aubert, 1833, 1 est. : lithographie. Musée Louis-Philippe.

Remarques :

Difficile à distinguer, l'inscription « Valmy » figure sur le char, sous Louis-Philippe. Il y est inscrit : « Et l'astre de la République a pâli : "Jemmapes Valmy Jemmapes Valmy" ». Cette répétition semble directement se rapporter au cri du perroquet.

5.



Hydre de l'anarchie, planche du *Charivari*, JEAN-PAUL, litho, Paris, Aubert, [1833], 1 est. : lithographie, 13,3 x 23,5 cm. Bibliothèque nationale de France.

Légende :

Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Remarque :

Valmy figure tout au bout de la queue de l'hydre.

DANS LES TABLEAUX

1.



Pauvre liberté, qu'elle queue !!, planche de *La Caricature*, M. DELAPORTE, litho., A. BOUQUET, grav., Paris, Aubert, 1831, 1 est. : lithographie. Bibliothèque nationale de France.

Remarque :

Le tableau de Valmy, en haut à droite, fait ici partie de l'intérieur bourgeois de Louis-Philippe, qui coiffe une allégorie de la liberté.

2.



Encore une fois... Madame, voulez-vous ou ne voulez-vous pas divorcer, vous êtes parfaitement libre, planche de *La Caricature*, GRANDVILLE, litho., E. FOREST, litho., [Paris], [Aubert], [1832], 1 est. : lithographie, 19 x 23,2 cm. Bibliothèque nationale de France.

Remarques :

Cette caricature représente une scène de ménage entre la France et Louis-Philippe, qui brandit de la main gauche la « loi du divorce » et de l'autre un gourdin de gendarme. Le tableau représentant un moulin avec comme légende « Valmy » se trouve derrière Louis-Philippe. D'autres éléments du décor représentent des événements historiques, avec un hôtel de ville miniature et un pavé de juillet sous verre. La pièce est en désordre et on peut remarquer que, parmi les objets tombés par terre, se trouvent les journaux d'opposition *Némésis*, *La Caricature* et *La Tribune*. Le coq, symbole de la France, se comporte comme un perroquet sur son perchoir, ce qui renvoie encore une fois aux caricatures de Louis-Philippe en perroquet.

3.



Le cauchemar de la poire, planche du *Charivari*, A. CASATI, litho., Paris, Aubert, 1833, 1 est. : lithographie coloriée et en partie vernissée ; 20,4 x 15 cm. Bibliothèque nationale de France.

Remarques :

Un tableau représentant la bataille de Valmy orne cette fois-ci la chambre à coucher de Louis-Philippe malade. Le roi à tête de poire est en train de faire un cauchemar : l'allégorie de la république sur sa poitrine en est probablement la cause, puisqu'elle se tient comme l'incube du *Cauchemar* de Füssli.

4.



Hé bien ! Vous devez être content !, planche de *La Caricature*, GRANVILLE, litho., A. DESPERET, litho., Paris, Aubert, 1834, 1 est. : lithographie coloriée ; 21,8 x 25,6 cm. Bibliothèque nationale de France.

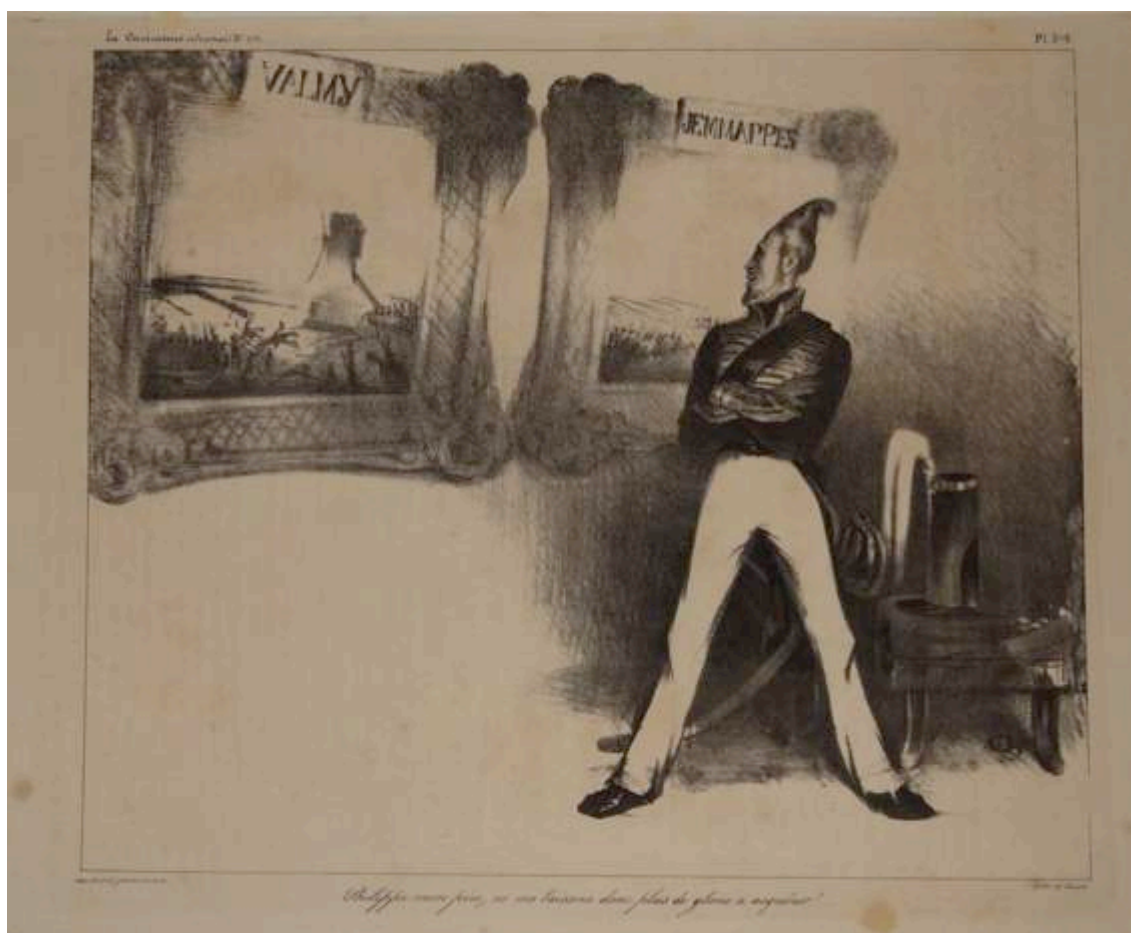
Légende :

« *Hé bien ! vous devez être content ?... ça marche... je n'en descends pas mal !* » demande la Mort à Louis-Philippe, qui parcourt la liste de ses ennemis.
« *Oh ! il y en a encore diablement qui m'inquiètent !...* » répond la Pensée Immuable.

Remarque :

La référence à Valmy est ici réduite à un simple tableau représentant un moulin.

5.



Philippe, mon père, ne me laissera donc plus de gloire à acquérir !, BENARD, litho, Paris, Aubert, 1834, dans *La Caricature*, n°178, 3 avril 1834, p.9.

Commentaire de *La Caricature* :

*En lisant l'histoire de son père, Alexandre s'écriait : « Il ne me laissera rien à faire ! ». En voyant les victoires d'un autre Philippe, estompées, lavées, burinées, cet autre Alexandre s'écrie : « Il ne me laissera pas de gloire à conquérir. »*²⁹¹

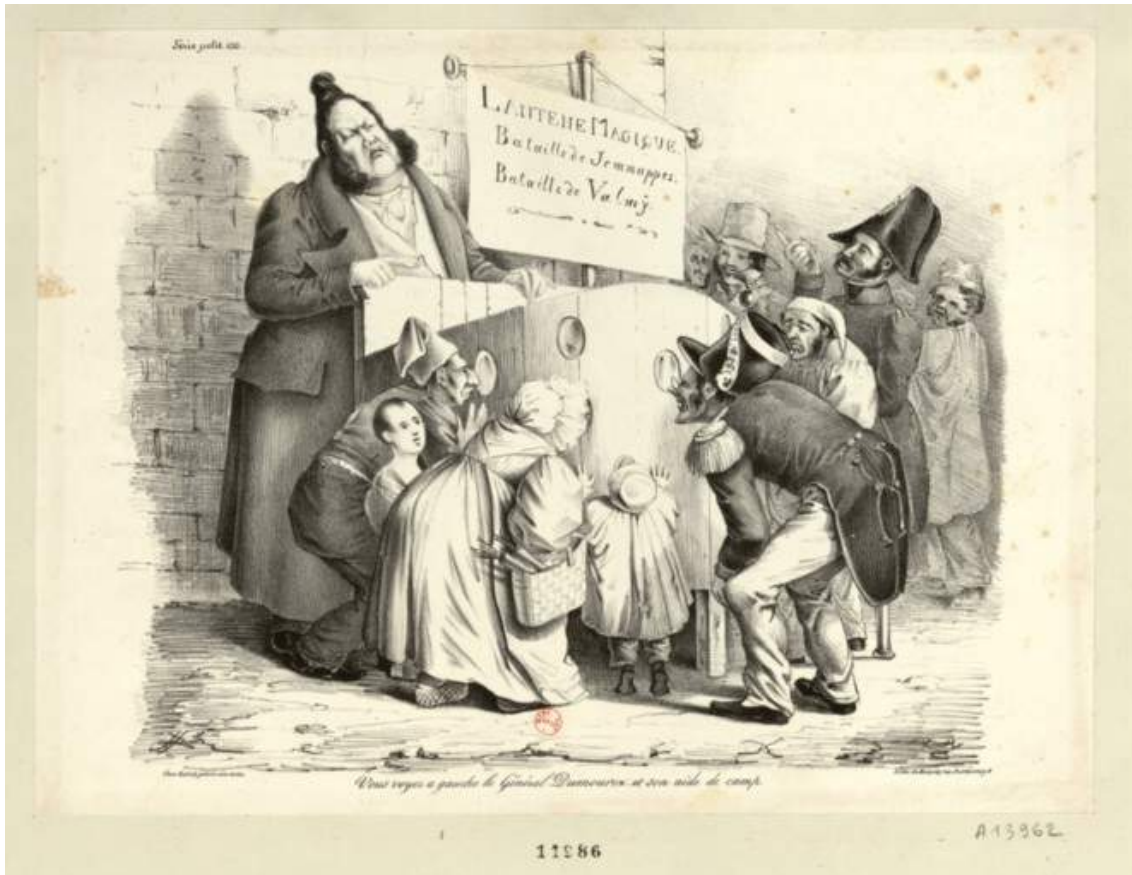
Remarques :

Les tableaux sont plus grands que dans les caricatures précédentes, car ils jouent ici un rôle central. Le fils de Louis-Philippe (puisqu'il dit « Mon père »), probablement Ferdinand-Philippe, prend une pose rêveuse devant les toiles des batailles révolutionnaires.

²⁹¹ *La Caricature*, n°178, 3 avril 1834, p.2.

CARICATURES SINGULIÈRES

1.

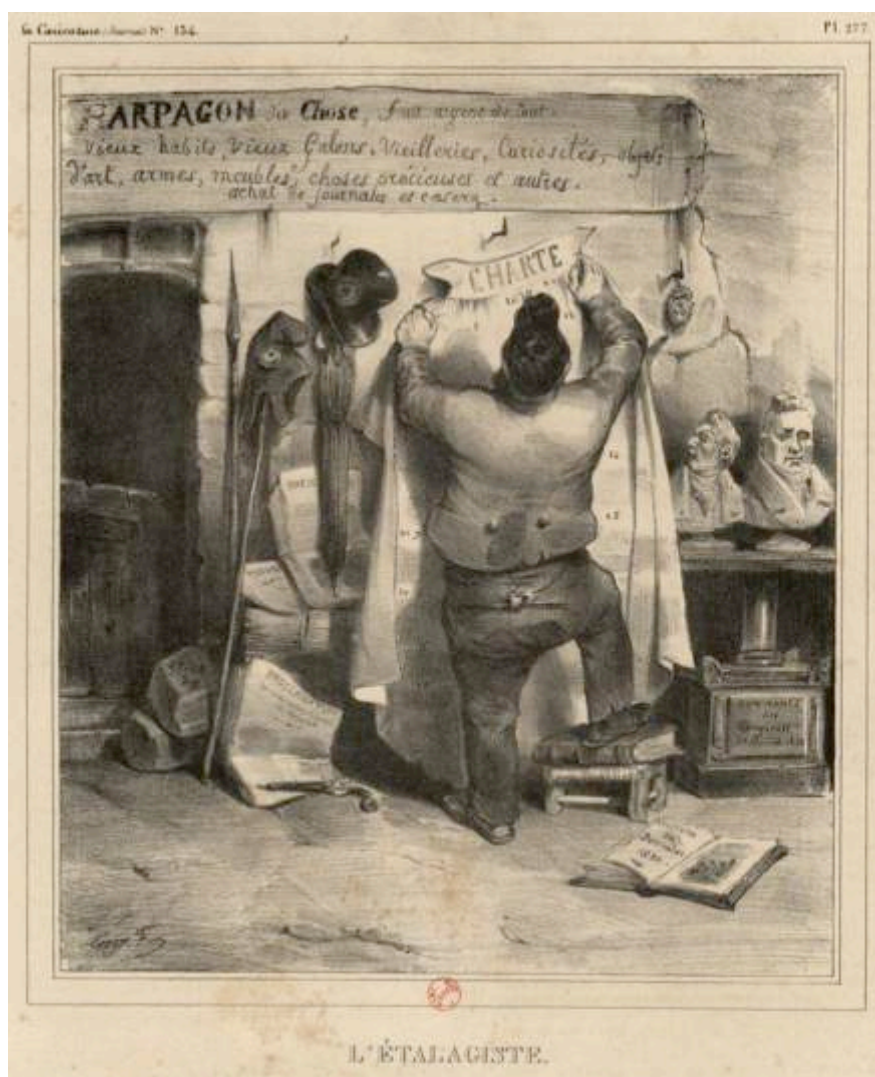


La lanterne magique, planche du *Charivari*, Paris, Aubert, 1833, 1 est. : lithographie, 23,2 x 28,1 cm. Bibliothèque nationale de France.

Remarque :

Louis-Philippe est ici un montreur d'images, qu'il diffuse au moyen d'une lanterne magique, c'est-à-dire l'ancêtre du projecteur de diapositive. Il commente pour les badauds : « Vous voyez à gauche le général Dumouriez et son aide de camp ». On peut remarquer que, parmi les passants, se trouve un demi-solde à la jambe de bois, qui peut rappeler le soldat amputé auquel Louis-Philippe a rendu sa pension lors de sa visite sur le champ de bataille de Valmy en 1831.

2.



L'Étalagiste, planche de *La Caricature*, E. FOREST, litho., [Paris], Aubert, 1833, 1 est. : lithographie, 24,5 x 21,5 cm. Bibliothèque nationale de France.

Remarque :

Cette dernière caricature contient l'allusion la plus subtile à la bataille de Valmy. Sans l'aide du commentaire de *La Caricature*²⁹², il nous serait impossible d'établir un lien avec certitude. D'après le journal, il s'agit d'« Harpagon dit Chose », alias Louis-Philippe, qui achève l'installation de son magasin d'antiquités, où l'on peut se procurer « vieux habits, vieux galons, curiosités, objets d'art, armes, meubles, choses précieuses et autres ». Le premier article du magasin est « la lame dont l'aide-de-camp de Dumouriez était armé à Valmy et à Jemappes ». Elle se trouve à gauche, à côté de l'entrée. Selon lui, l'arme est toute neuve et n'a pas encore servi. Les deux articles suivants, un tabouret qui lui aurait servi à se hisser pour applaudir la condamnation de Louis XVI et le bonnet rouge du club des Jacobins, le rapprochent directement de son père.

²⁹² *La Caricature*, n°134, 30 mai 1833, p.1-2.

Index

A

Allonville, Armand-François d', 43, 44
Andigné, Fortuné d', 14
Auriac, Eugène d', 28, 29

B

Balzac, Honoré de, 48
Beaumarchais, 43
Beaumont, Charles de, 33
Beuf, Joseph, 61, 62, 132
Blanc, Louis, 91
Boutmy, Eugène, 25, 27, 28, 29, 31
Brunswick, Charles-Guillaume-Ferdinand de, 9, 10, 13, 14, 90
Bucheze, Philippe, 75, 79, 80, 82, 86, 89, 91, 132
Buirette, Claude, 64, 65, 66, 132

C

Cabet, Étienne, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 132
Chabannes, Jean-Frédéric de, 58, 60, 61, 132
Champion, Jean-Baptiste, 58, 88, 95, 102
Charles X, 11, 15, 27, 28, 46
Chateaubriand, René de, 16, 46
Châteauneuf, Agricola-Hippolyte, 22, 23, 55
Chuquet, Arthur, 84
Colau, Pierre, 69
Courtin, A.-J.-B.-P., 31, 32

D

Danton, 13, 14, 24, 33, 43, 44, 90
Daumier, Honoré, 47, 48
Dumas, Alexandre, 30, 36
Dumouriez, Charles-François, 5, 9, 10, 13, 14, 15, 16, 20, 22, 23, 24, 26, 29, 32, 44, 53, 58, 61, 65, 66, 67, 70, 72, 73, 74, 76, 77, 79, 81, 83, 85, 86, 88, 89, 95, 99, 126, 127
Dupont de l'Eure, Jacques Charles, 16, 17

F

Ferdinand-Philippe, 34, 53, 125
Fersen, Axel de, 14
Flaubert, Gustave, 71, 72
Fleury, 43
Frédéric II, 43
Frédéric-Guillaume II, 14, 43, 44, 45, 46, 83
Furet, François, 62, 79

G

Goethe, 9, 75
Grandville, 49, 50, 51, 110, 112

H

Heine, Heinrich, 50, 51
Hugo, A., 81
Hugo, Victor, 36, 75, 87

J

Jaurès, Jean, 24, 92
Jung, Théodore, 37, 107

K

Kant, Emmanuel, 75
Kellermann, François-Christophe, 9, 14, 15, 18, 19, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 36, 38, 45, 55, 58, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 88, 89, 99, 131

L

Laborde, Alexandre de, 35, 38
Lafayette, 27, 52
Lamartine, Alphonse de, 84, 85, 86, 87, 88, 101
Lamothe-Langon, Étienne-Léon, 44
Laponneraye, Albert, 75, 76, 77, 80, 81, 132
Lavallée, Théophile, 80
Louis XVI, 44, 83, 87, 127
Louis XVIII, 15, 45, 71, 96, 100
Louis-Philippe Ier, 5, 7, 11, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 43, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 62, 64, 65, 67, 69, 70, 75, 78, 80, 85, 87, 91, 92, 93, 96, 100, 101, 109, 110, 111, 112, 114, 115, 116, 119, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 131

M

Mauzaisse, Jean-Baptiste, 21, 35, 38, 104, 105
Mecklembourg-Schwerin, Hélène de, 21, 34, 131
Mélançon, Jean-Luc, 92
Michelet Jules, 7, 11, 36, 87, 88, 89, 90, 91, 102, 132
Mignet, François-Auguste, 16, 25, 73
Miranda, Francisco de, 85
Miroy, C., 66, 132
Mongin, Pierre-Antoine, 34
Montalivet, Camille de, 35, 71
Montjoie, Félix-Louis-Christophe Galart de, 25, 96
Musset, Alfred de, 36

N

Napoléon Ier, 14, 16, 18, 32, 33, 36, 39, 55, 69, 71, 83, 94, 96, 118

P

Philipon, Charles, 47, 48, 51, 56
Philippe Égalité, 23, 24, 25, 30, 33, 43

Q

Quinet, Edgar, 88, 91

R

Rémusat, Charles de, 16

S

Sainte-Beuve, Charles-Augustin, 36

Schnetz, Jean-Victor, 34
Séguier, Pierre-Armand, 17
Stengel, Henri-Christian-Marie de, 28

T

Thiers, Adolphe, 11, 16, 25, 55, 64, 72, 73, 74, 75, 81, 84, 91, 102, 112, 132
Tissot, Pierre-François, 75, 79, 80, 132
Tocqueville, Alexis de, 36
Touchard, Théodore, 69, 70

V

Valence (général), 36, 68
Valls, Manuel, 92
Vernet, Horace, 18, 28, 34, 35, 38, 49, 104, 111
Vidocq, 67, 96
Viennet, Jean-Pons-Guillaume, 67, 68, 70, 81

Table des matières

INTRODUCTION.....	9
PARTIE 1 : VALMY, FAIRE-VALOIR RÉVOLUTIONNAIRE DE LOUIS-PHILIPPE IER.....	13
I) La montée sur le trône de Louis-Philippe et ses conséquences.....	13
1) <i>La bataille oubliée</i>	13
La Révolution se retourne contre Valmy	13
La disparition du souvenir de Valmy	14
2) <i>Les premières déclarations du nouveau roi</i>	15
3) <i>Valmy, lieu de visite officiel du roi</i>	18
La visite du roi	19
La visite de la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin	21
II) La victoire du duc de Chartres	22
1) <i>Ce que fit le lieutenant-général le 20 septembre 1792</i>	22
Les biographies de Louis-Philippe avant la monarchie de Juillet.....	22
Le récit actuel de la campagne de l'Argonne.....	23
2) <i>Un épisode modifié par les biographes</i>	25
Valmy, un moyen de combler un passé douloureux.....	25
Quand le duc de Chartres remplace Kellermann.....	26
Autres biographies.....	28
3) <i>Une référence constante dans les textes de propagande</i>	30
III) Les grands projets du roi	34
1) <i>Valmy au musée historique de Versailles</i>	34
La galerie du Palais-Royal, prélude à Versailles	34
La galerie des batailles	34
La salle Louis-Philippe	38
2) <i>Un nom omniprésent</i>	39
Un nom de lieu commun en France.....	39
Le vaisseau Valmy.....	40
Un nouveau Valmy en Algérie.....	41
PARTIE 2 : VALMY AUX YEUX DE L'OPPOSITION.....	43
I) Le mépris des légitimistes	43
1) <i>La diffusion des légendes noires</i>	43
2) <i>Un épisode volontairement tu</i>	46
II) Un moulin et un perroquet : Valmy dans la caricature	47
1) <i>Le poids de la caricature sous le règne de Louis-Philippe</i>	47
2) <i>La figure du perroquet</i>	49

Le perroquet entre 1831 et 1835	49
Le retour du perroquet	51
3) <i>La présence discrète mais significative des références à Valmy</i>	52
III) L’avis supposé du peuple	54
1) <i>Le message de la presse opposée au régime</i>	54
La lutte contre la propagande.....	54
L’impact de la presse satirique.....	56
2) <i>Les réactions du peuple et de personnages isolés</i>	58
Les habitants de Valmy.....	58
Les initiatives personnelles	58
Jean-Frédéric de Chabannes	58
Joseph Beuf.....	61
PARTIE 3 : LE ROI DÉPOSSÉDÉ DE SA BATAILLE	64
I) Le développement de l’histoire de la Révolution et des récits sur Valmy sous la Monarchie de Juillet	64
1) <i>Un épisode qui reste relaté dans l’histoire locale</i>	64
La chronique de Buirette.....	64
Le récit de Miroy	66
2) <i>La bataille de Valmy dans les récits des militaires</i>	67
Les mémoires	67
Les premières « histoires » de la Révolution	67
3) <i>Les premiers historiens républicains de la Révolution</i>	70
Un nouveau champ de recherche et d’enseignement.....	70
Le rôle d’Adolphe Thiers.....	72
II) Le début d’un mythe républicain : la victoire du peuple en armes	75
1) <i>Valmy dans les écrits socialistes</i>	75
Pierre-François Tissot.....	75
Albert Laponneraye	76
Étienne Cabet	78
Philippe Buchez.....	79
2) <i>La légende se diffuse à l’ensemble des historiens</i>	80
Un mythe fédérateur	80
Une nouvelle vision romantique.....	84
3) <i>L’Histoire de la Révolution de Jules Michelet</i>	87
CONCLUSION	91
SOURCES	93
BIBLIOGRAPHIE	99
TABLE DES ANNEXES.....	103

INDEX.....	128
TABLE DES MATIÈRES.....	131